3 1761 06681165 4

JULES BRISSON

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

PARIS
F. JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122

Tous droits réservés

Jules Brisson,

Directeur des Annales Politiques et Littéraires.

62, rue Caillbout.

MÉLANGES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

JULES BRISSON

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

PARIS
F. JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122

Tous droits réservés

LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

MÉLANGES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

LES HOMMES DE LETTRES ET LA SOCIÉTÉ GRECQUE

L'histoire de la littérature est celle de la civilisation. Connaître exactement l'histoire littéraire d'une nation, c'est en connaître également les mœurs, les lois, les caractères et les habitudes sociales.

L'homme de lettres est donc l'agent le plus puissant de la civilisation et du progrès. C'est lui qui porte la lumière dans le chaos des âges. Sans lui l'histoire de l'humanité ne serait qu'une immense nécropole, où croupiraient pêle-mêle les générations successives. Les institutions se fondent et meurent : les conquérants passent rapides au milieu du carnage et des ruines ; les monuments en pierre de taille disparaissent eux-mêmes ravagés par la main des siècles : les monuments littéraires seuls restent debout, comme des jalons sublimes, pour attester le passage des sociétés antiques et des civilisations disparues.

En effet, ce sont les monuments littéraires qui nous permettent de remonter aux temps les plus reculés : avant eux tout est confusion, ténèbres et barbarie. Que nous reste-t-il de la vieille civilisation chinoise ? un nom de livre et un nom d'homme : les *Maximes*, de Confucius ; de la civilisation indienne ? un poème, les *Védas ;* de la civilisation hébraïque ? encore un poème, la *Genèse ;* de la civilisation chaldéenne ? la science astronomique des mages ; de la civilisation égyptienne et phénicienne ? les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

La poésie, la morale, la législation, la politique, l'éloquence, et en général tous les trésors des nations policées, sont donc sortis du cerveau de l'homme de lettres. A ce point de vue, l'homme de lettres occupe une place à part dans l'histoire de l'humanité.

Avant de se constituer en société, les Hébreux avaient passé par les divers enfantements de la vie sociale. Dans les premiers âges, il n'y avait entre eux aucun lien ni de famille, ni d'intérêts, ni de races. Ils n'avaient ni institutions, ni gouvernement ; cette première époque appartient tout entière à la vie pastorale. Peu à peu les races se mêlèrent, les intérêts créèrent les familles et dès lors commença la deuxième phase de leur civilisation, c'est-à-dire la vie patriarcale.

A la vie patriarcale, Moïse fit succéder les lois et les institutions. Un gouvernement en règle fut constitué : les notions d'un Dieu unique furent enseignées.

Les autres hommes épars sur la terre étaient plongés dans l'idolâtrie ; les Babyloniens adoraient le poisson Oannès ; Memphis, le bœuf Apis ; l'Arménie, la lune ; la Syrie, le soleil ; l'Arabie, les étoiles ; les

Hébreux seuls en religion raisonnaient leurs croyances. A l'époque de David et de Salomon, les Juifs atteignirent l'apogée de leur civilisation. Après eux, l'anarchie se mit dans le gouvernement ; la nation, corrompue par les richesses, devint en quelques années le jouet des despotes ou la proie des princes voisins. Une longue série de crimes signala la durée de la dynastie d'Achab, et la civilisation éplorée chercha une autre patrie.

C'est alors que commence le glorieux enfantement de cette civilisation grecque, destinée à jeter un éclat si splendide sur ces temps antiques.

Lorsqu'on parcourt l'histoire, on est frappé d'un phénomène étrange qui se renouvelle dans le travail de toutes les sociétés. L'humanité, comme la nature, est évidemment soumise à des lois générales que nous ne connaissons pas. Si l'on connaissait ces lois, on pourrait à coup sûr prédire les transformations successives, les époques fixes de grandeur, de découragement, de puissance, de faiblesse, de crises et de révolutions qui marquent la vie de chaque société, avec la même certitude que l'on est parvenu à connaître le retour des comètes, des éclipses de soleil et les diverses évolutions des corps célestes.

Tout s'enchaîne ici-bas : la vie d'une nation est aussi simple dans sa marche que celle d'un individu. La société est un être collectif.

L'homme traverse successivement l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, l'âge mûr et la vieillesse, et meurt. Il en est de même d'une société : seulement la vie de l'un se compte par des années, celle de l'autre par des siècles.

L'humanité est éternelle, comme Dieu dont elle est

l'image. Les sociétés meurent ou plutôt se transforment, et l'homme, ouvrier infatigable, conduit par une main invisible, travaille de génération en génération à l'édifice immense dont l'achèvement est le secret de l'avenir.

Il y a deux sortes d'hommes que Dieu a marqués surtout du sceau de sa grandeur, et qui sont destinés à travailler à cet édifice.

Ces deux sortes d'hommes sont liés intimement à la vie de chaque société ; chacun d'eux, lorsqu'il se manifeste, répond à un besoin du moment ; on les reconnaît à leurs œuvres, qui portent toutes un cachet humanitaire.

Lorsque Dieu veut fonder une société nouvelle, il fait naître un de ces hommes. Il lui donne une puissance de création et une imagination particulières ; il l'envoie dans telle ou telle contrée et lui dit : « Poëte, prends dans tes mains un instrument harmonieux et sonore. J'ai placé dans ton cerveau la lumière éclatante du génie ; tu chanteras parmi les hommes les merveilles de ma puissance, les astres qui roulent dans l'espace, l'océan qui frémit sous ma main, la foudre qui obéit à ma voix, la terre qui se couvre de fruits et de fleurs lorsque j'entr'ouvre son sein fécond. Tu chanteras l'amour, faculté sublime que les hommes partagent avec moi ; tu leur enseigneras les jouissances de la famille, les devoirs des pères envers leurs enfants et des enfants envers leurs pères. Tu adouciras par la douceur de tes chants et l'harmonie de ton langage leurs mœurs sauvages et féroces. Va ! je serai avec toi ! »

Le poëte obéit à cette mission mystérieuse. Les hommes, subjugués par le miracle de la poésie,

abjurent leurs vieilles haines, s'unissent et s'embrassent et les premières bases d'une société se trouvent jetées.

Lorsque ce premier travail est accompli, l'œuvre est loin d'être achevée. Le poète a réuni les hommes en société par le sentiment ; il s'agit d'affermir cette société sur des bases durables. Alors Dieu fait naître un autre homme auquel il donne des notions d'équité et de justice comme au premier il a donné l'inspiration.

Le législateur apparaît : sa mission est écrite sur son visage austère. Sa voix n'a point la puissance entraînante de celle du poète, mais de sa bouche sort une éloquence froide et persuasive. Inspiré par la raison, il apprend aux hommes quelles doivent être leurs relations de famille à famille, de peuple à peuple. Des magistrats, élevés dans le culte et l'amour des lois, font succéder les débats pacifiques de la justice aux disputes insensées de la force brutale. Les institutions se forment, l'État s'organise ; un appel est fait à toutes les jeunes intelligences et les administrations se peuplent d'une foule de talents qui apportent leur concours physique et intellectuel à l'œuvre de civilisation.

C'est ainsi que procède toute société qui se forme. Par ses poètes, elle reçoit la vie, l'âme, les principes fondamentaux de tout ordre social ; par ses législateurs, elle reçoit l'application de ces mêmes principes qui servent de base aux institutions humaines.

Le mot d'homme de lettres est d'invention toute moderne.

Chez les Grecs, l'homme de lettres s'appelait grammairien, parce qu'en effet la grammaire est la

science du langage. Le nom de grammairien s'appliquait non seulement au littérateur, mais encore à tous ceux qui s'exerçaient dans la science de parler et d'écrire. L'historien, le philosophe, le poète, l'orateur étaient des grammairiens, et il n'était pas rare de voir les hommes de lettres posséder à la fois chacune de ces brillantes facultés.

Il ne suffisait pas alors comme aujourd'hui de faire un roman ou une pièce de théâtre pour mériter ce nom ; l'étude approfondie de toutes les connaissances humaines constituait seule la qualité d'homme de lettres. Hésiode invoquait les muses ainsi qu'Homère, et Pythagore leur sacrifiait deux colombes après avoir découvert le carré de l'hypoténuse. Les œuvres d'imagination étaient reléguées dans le domaine spécial de la poésie ; la politique et la philosophie, c'est-à-dire l'alliance intime des sciences et des lettres, formaient la base sublime de la littérature antique.

Aussi, loin d'être une occupation frivole, la carrière littéraire était une véritable profession. Les littérateurs grecs furent non seulement de grands écrivains, mais encore de grands philosophes et de grands hommes d'État.

Si, aujourd'hui, en France, il se trouvait un homme qui fût à la fois un grand poète comme Lamartine, un grand orateur comme Mirabeau, un grand savant comme Cuvier, un grand politique comme Richelieu, un grand législateur comme Montesquieu, un grand guerrier comme Turenne, un grand caractère comme Washington, quelle influence un tel homme n'exercerait-il pas sur les destinées de son pays ?

Eh bien ! grâce à l'alliance des sciences et des lettres, grâce aux sages lumières d'une démocratie intelli-

gente, de tels hommes surgirent aux belles époques de la Grèce. Xénophon, après avoir fait une retraite admirable comme général, à travers un pays immense, en écrivit l'histoire avec une éloquence et une précision de langage qui sont restées comme un modèle. Rentré dans sa patrie, il prit part aux affaires de son pays et se fit remarquer comme homme politique et orateur.

Périclès avait étudié les lettres et la philosophie à l'école de Zénon. Porté au pouvoir par les suffrages de ses concitoyens, il conduisit également les affaires du dehors comme général habile, et celles du dedans comme homme d'État.

Aristote, vaste intelligence, esprit universel, porta la lumière dans tous les genres de la littérature comme dans tous ceux de la science.

Solon, qui donna aux Athéniens une constitution démocratique, fut en même temps un grand législateur, un grand orateur et un grand poète.

Au commencement de chaque société, la culture des lettres est le privilège exclusif du pouvoir sacerdotal, comme la politique celui de la royauté. Dépositaire de la sagesse des anciens, le sacerdoce est révéré comme principe dominateur. Avant la guerre de Troie, chaque cité grecque avait son tyran, chaque temple avait son oracle. La religion et la tyrannie se partageaient ensemble le droit de gouverner les peuples.

Deux hommes vinrent tout à coup apporter la lumière à leurs contemporains. Ce furent Linus de Chalcis et un Thrace nommé Orphée. Ils étaient tous deux poètes. Linus, fils d'une muse, composa des vers sur la toute-puissance divine ; Orphée exerça

une plus grande influence et ses hymnes religieuses nous sont parvenues. Les hommes accouraient en foule pour entendre ses chants ; les animaux eux-mêmes, ajoute la tradition, sortaient de leurs forêts pour entendre la savante harmonie de ses concerts. Le mystère entoura leur berceau et le merveilleux plana sur leur tombe.

A travers toutes ces images, on comprend l'influence de la poésie sur ces temps barbares. Grâce à ces hommes, les mœurs s'humanisèrent, et il se forma un commencement de société.

La civilisation n'était pourtant encore qu'à l'état d'ébauche. Les notions sur la divinité étaient incomplètes et contradictoires, la famille existait à peine, la force brutale tenait lieu de loi ; les hommes ignorants étaient soumis à des instincts féroces et un bandeau épais couvrait leur vue. C'est alors que parut Homère, figure colossale, dont le nom, après trois mille ans, plane encore sur toutes les littératures comme le type de la grande poésie. Son rôle fut celui de novateur et d'apôtre. Ses deux poèmes vivront autant que l'humanité. Il chanta tour à tour la nature et les dieux, les exploits des héros, les fondateurs des villes, les bienfaiteurs du monde, l'amour pur, l'amour conjugal, les joies de la famille. Aux peuples, il enseigna le respect des lois ; aux rois, l'amour de la justice. Il nous retrace les batailles, les mœurs, les hommes, les costumes ; il nous dépeint les mers, les détroits, les îles et les golfes de la Grèce ; il est à la fois le plus grand poète, le plus grand peintre, le plus grand historien, le plus grand géographe, le plus grand orateur, le plus grand philosophe de ces temps reculés. Sa poésie n'est point

une poésie nationale, comme on a bien voulu le dire : elle porte un cachet plus étendu, elle embrasse l'humanité elle-même. Les dieux de son Olympe devinrent les dieux de l'antiquité ; on peut dire qu'il fut le véritable fondateur de la civilisation grecque.

Les chants de l'immortel aveugle traversèrent rapidement les cités, les mers, les îles et les promontoires de la Grèce. La semence germa peu à peu et un jour nouveau se fit dans l'esprit des peuples.

Deux siècles s'étaient à peine écoulés depuis la mort d'Homère, que les villes renversaient leurs tyrans et se sentaient assez fortes pour se gouverner elles-mêmes.

De ce moment, la société grecque fut définitivement constituée. Les mœurs s'adoucirent ; des lois plus sages remplacèrent des coutumes barbares, et les grands hommes naquirent comme par enchantement sur ce sol privilégié.

Les législateurs comprirent que le meilleur moyen d'entretenir les bonnes mœurs était de répandre le goût de l'instruction et d'exciter une noble émulation pour la gloire. Dans ce but, ils établirent des gymnases, des écoles ou académies, des cérémonies publiques. La religion, la politique, les lettres et les arts eurent leurs solennités imposantes.

Lycurgue rétablit les jeux Olympiques, où l'on se disputait le prix de la course, de la lutte et de l'équitation ; un héraut proclamait le nom des vainqueurs, et ces hommes, comblés d'honneurs, rentraient dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe.

Euryloque de Thessalie institua les jeux pythiques, qui commençaient par des combats de poésie et de musique.

Thésée d'Athènes institua les jeux isthmiques, où l'on se livrait à tous les exercices du corps et de l'esprit. La religion était conviée à toutes ces fêtes : les amphyctions, députés à l'assemblée générale, étaient juges des prix, ce qui ajoutait encore plus de magnificence à ces solennités. Tant que duraient les fêtes, la moindre violence contre un citoyen était un crime, et toute poursuite contre un débiteur était interdite ; les jours suivants, les désordres et les délits qu'on y avait commis étaient punis avec sévérité.

Pythagore, dont la réputation de sagesse fut si grande, combattit les tendances matérielles du paganisme, et tâcha d'inspirer aux hommes le culte des vérités morales. Ses lois sont parvenues jusqu'à nous, les voici :

« Honore les dieux immortels, tels qu'ils sont établis par la loi.

« Honore tes parents.

« Fais ce qui n'affligera pas ta mémoire.

« N'admets point le sommeil dans tes yeux avant d'avoir examiné trois fois dans ton âme les œuvres de ta journée.

« Demande-toi : Où ai-je été ? Qu'ai-je fait ? Qu'aurais-je dû faire ?

« Ainsi, après une vie sainte, lorsque ton corps retournera aux éléments, tu deviendras immortel et incorruptible : tu ne pourras plus mourir. »

Ces lois ont, avec celles de Moïse, plus d'un point de contact. Elles sont faites pour tous les temps et pour tous les peuples : elles reconnaissent l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal, et portent un cachet véritablement universel et humanitaire.

De toutes les écoles de mœurs, le théâtre était le

plus en honneur. C'est là que le peuple allait apprendre à connaître les grands hommes de son histoire et puiser dans des drames palpitants l'amour des vertus et l'exemple des grandes choses.

Ce n'était point comme chez nous une salle étroite et resserrée, où s'entassent en payant quelques centaines de spectateurs. C'était un espace immense, éclairé par la lumière du soleil : trente mille spectateurs prenaient place sur des gradins disposés en demi-cercle. Le spectacle commençait à la pointe du jour. Un héraut, après avoir réclamé le silence, annonçait le lever du rideau et des chœurs de femmes, d'enfants ou de vieillards ouvraient la scène.

Un tel spectacle avait quelque chose de grandiose : l'impression qu'il produisait laissait une profonde empreinte dans la mémoire des hommes. Les malheurs d'Œdipe faisaient couler les larmes ; les crimes des Atrides excitaient l'horreur ; le châtiment de Prométhée inspirait le respect des dieux ; et l'œuvre du poète, devenant ainsi un plaisir et un enseignement, était accueillie par une acclamation universelle.

Il en était de même de l'art oratoire ; l'orateur parlait à la foule assemblée au milieu de la place publique. Les grandes affaires de l'État étaient discutées en plein jour, et l'éloquence inspirée par la grande image de la patrie atteignait à une hauteur dont nos tribunes modernes donnent à peine une faible idée.

Toutefois l'action des poètes grecs, à l'exception d'Homère, fut moins directe que celle des législateurs. Ils s'occupèrent trop de la nature extérieure et pas assez de l'homme.

Les harmonies du monde, les changements de saison, la beauté du ciel de l'Attique, les brises de la mer Ionienne, les grandes forêts du Pinde, les frais et délicieux paysages de la vallée de Tempé, tout cela était dépeint avec une expression enthousiaste, dans le langage le plus harmonieux et le plus suave qui soit jamais sorti de la bouche des hommes.

Leur poésie était surtout descriptive; leurs regards songèrent rarement à fouiller dans les replis du cœur humain.

Cet amour de la forme se trouve partout dans leurs œuvres : dans la pensée, elle se produit par la personnification de chaque image ; dans la philosophie, elle adopte la science la plus vulgairement intelligible, la morale; dans l'éloquence, elle se présente parée d'élégance et de fleurs de rhétorique; dans l'architecture, elle a des coupes droites embellies des plus gracieux ornements. Ce culte de la beauté extérieure, divinisée par les poètes, contribua puissamment à donner au peuple grec ces manières affables qui en firent le peuple le plus poli de la terre.

L'œuvre des philosophes fut complète : les poètes parlaient à l'imagination, les philosophes s'adressèrent à l'esprit et à la raison.

La philosophie s'appliqua surtout à faire des citoyens : elle apporta un soin extrême à l'éducation de la jeunesse ; elle lui enseigna que la liberté seule faisait l'homme, que le talent et la vertu avaient seuls le droit de gouverner les États, que la richesse amenait la corruption des mœurs, et la corruption des mœurs la décadence des empires.

Comme il n'y avait pas alors de loi contre le droit

de réunion, la foule accourait avec empressement à leurs leçons.

Les philosophes donnaient eux-mêmes l'exemple des vertus qu'ils recommandaient au peuple. Leurs âmes inaccessibles à la crainte possédaient cette mâle fierté dont nous retrouverons encore quelques traces dans les esprits d'élite de la société romaine.

Platon se trouvait un jour à la cour de Denys, roi de Syracuse. La conversation roula sur le bonheur, la justice, la véritable grandeur. Platon soutenait que rien n'est si lâche et malheureux qu'un prince injuste.

« Tu parles comme un radoteur, » lui dit Denys en colère.

« Et toi comme un tyran, » lui répondit le philosophe.

Plus tard Denys lui ayant écrit pour le prier de l'épargner dans ses discours, il ne reçut de Platon que cette réponse méprisante :

« Mes occupations ne me laissent pas assez de loisirs pour m'occuper de Denys. »

Un autre philosophe, Anaxarque d'Abdère, ayant été poussé par les vents contraires sur la côte de Chypre, tomba entre les mains de Nicocréon, tyran de l'île et son ennemi personnel. Celui-ci le fit jeter dans un mortier pour y être broyé à coup de massue de fer. Ce fut alors qu'Anaxarque, sans s'inquiéter du supplice, prononça ces mots célèbres :

« Broie tant que tu voudras l'enveloppe d'Anaxarque, tu ne broieras pas Anaxarque. »

Le tyran irrité ordonna qu'on lui arrachât la langue, mais le philosophe se la coupa lui-même avec les dents et la lui cracha au visage.

Ce sentiment philosophique faisait partie de l'âme même de la nation.

Dans certains endroits, le jour de la naissance d'un enfant était un jour de deuil pour la famille. Assemblée autour de lui, elle le plaignait d'avoir reçu le triste don de la vie. « Quand on songe, disaient-ils, à la destinée qui attend l'homme sur la terre, il faudrait arroser de pleurs son berceau. »

La Grèce était divisée en un grand nombre de petites républiques, administrées par des municipalités. Comme les institutions étaient démocratiques et que l'égalité civile en était la base, il arriva souvent que le choix des citoyens tomba sur un homme de lettres pour les gouverner.

« Il n'est pas de roi qui ne descende d'un esclave, disait Socrate, ni d'esclave qui ne descende d'un roi. »

C'est ainsi que Solon fut choisi pour donner des lois à Athènes.

Pythagore donna des lois aux Crotoniates et dirigea l'administration avec une sagesse qui fit leur prospérité.

Empédocle fut porté malgré lui à la tête du gouvernement d'Agrigente, ville immense qui contenait près d'un million d'habitants ; il y établit une magistrature trisannuelle dans laquelle il fit entrer tous les hommes dévoués à la cause populaire.

Périclès, avant de diriger le gouvernement d'Athènes, s'était fait remarquer par son éloquence et son esprit cultivé. Quoique son pouvoir fût presque absolu, il n'en abusa jamais pour opprimer ses concitoyens. Ayant un jour été accablé d'injures par un simple particulier, il ordonna à un de ses serviteurs

de prendre un flambeau et de reconduire cet homme chez lui.

« Ce qu'il y a de plus beau et de plus grand dans ma vie publique, disait-il à ses amis, c'est de n'avoir, exerçant tant de pouvoir, donné à aucun citoyen le droit de se vêtir d'habits de deuil. »

« Les plaisirs, disait Périandre de Corinthe, ne font que passer, les vertus sont éternelles : la vraie liberté ne consiste que dans une conscience pure. »

Un des hommes les plus étonnants de ce temps-là fut Aristote. Critique, philosophe, historien, écrivain, il a laissé un grand nombre de traités qui portent tous l'empreinte de son génie. Ses études sur la politique sont admirables de hardiesse : on les croirait sorties d'un cerveau moderne.

« Le meilleur gouvernement pour un peuple, dit-il, est celui qui s'assortit à son caractère, à ses intérêts, au climat qu'il habite, à une foule de circonstances qui lui sont particulières.

« Quel est le véritable citoyen ? Celui qui se consacre uniquement au service de sa patrie et peut participer aux charges, aux dignités, aux honneurs, en un mot à l'autorité souveraine. »

Ailleurs, Aristote fait l'éloge du régime constitutionnel comme étant le plus propre à assurer la liberté.

La meilleure constitution, dit-il, est un gouvernement mixte, où se trouvent la royauté, l'aristocratie, la démocratie, combinées par des lois qui redressent la balance du pouvoir toutes les fois qu'elle incline trop vers une de ces formes.

« La multiplicité des lois dans un État, dit-il plus loin, est une preuve de sa corruption et de sa déca-

dence, par la raison qu'une société serait heureuse si elle pouvait se passer de lois. »

Dans un gouvernement, il distingue trois pouvoirs : « Le premier, dit-il, qui est le législatif, résidera dans l'assemblée générale de la nation ; le second, qui concerne l'exécution, appartiendra à la royauté ; le troisième, qui est le pouvoir de juger, sera confié à des tribunaux de justice. »

L'ignominie est la peine, selon lui, qui produit le plus d'effet ; il n'admet pas les amendes dans la pénalité : « Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une trop grande valeur à l'argent, une très petite aux fautes. »

Il est facile de voir par ces simples aperçus combien fut grand le rôle de l'homme de lettres dans la société grecque. C'est lui qui l'organisa et qui la fit parvenir à la plus haute civilisation de l'histoire. Le peuple ne fut pas ingrat : les honneurs et les dignités furent la magnifique récompense du génie littéraire.

La mémoire d'Homère fut vénérée dans l'antiquité comme celle d'un dieu.

Anacréon, le poète harmonieux de l'amour, eut de brillantes funérailles faites aux frais du trésor public. Athènes lui consacra une statue en bronze, qui fut placée entre celle de Périclès et celle de Xantippe.

Démocrite, après avoir dépensé en voyages tout son patrimoine, revint pauvre dans Abdère, sa patrie. Pour se justifier devant ses concitoyens, il leur lut son traité sur l'organisation du monde. Le peuple enthousiasmé lui vota des statues et une somme de cinq cents talents (près de trois millions) à titre de récompense nationale.

Les ouvrages de Pindare lui avaient rapporté d'im-

menses richesses ; mais, généralement, les gens de lettres préférèrent les honneurs publics. Six cents ans après la mort de Pindare, on voyait encore sa statue et sa maison, seule, debout parmi les ruines de Thèbes, hommage sublime rendu au poète par les vainqueurs de la Grèce.

Les qualités privées des hommes de lettres ne furent pas moins remarquables que leurs qualités publiques. « La vie, disait Aristote, n'est que le songe d'un homme éveillé. » Il leur semblait que les richesses étaient un embarras pour la philosophie. L'indépendance était pour eux le suprême bien, car elle seule leur conservait leur caractère d'individualité. Autant ils aimaient la liberté, autant ils méprisaient la fortune.

« L'argent et la pourpre sont utiles pour le théâtre, mais inutiles pour la vie, » disait souvent Socrate.

Il refusa les présents d'Archelaüs, roi de Macédoine. Sa frugalité était extrême.

« On se rapproche d'autant plus des dieux, disait-il, que l'on a moins de besoins. »

Denys, plein d'admiration pour Platon, lui envoya un jour une magnifique vaisselle d'argent. Le philosophe ne voulut pas la recevoir.

« Si tu veux me faire un présent, lui écrivit-il, envoie-moi des livres. »

Alexandre ayant fait passer une somme considérable à Xénocrate, celui-ci préleva seulement trois mille drachmes attiques, et renvoya le reste en disant qu'Alexandre avait plus besoin d'argent que lui, puisqu'il avait plus de monde à nourrir.

Les beaux-arts puisèrent à la même source que la littérature. Comme les poètes, les artistes réalisèrent

l'idéal du beau dans tout ce qu'il a de plus pur et de plus harmonieux.

Lorsque le voyageur se promène sur les bords de la mer Égée, il reste émerveillé en présence des débris fameux de cette civilisation écoulée. Les lauriers et les oliviers ont reverdi plusieurs centaines de fois sur les sommets du Pinde ; les essaims d'abeilles se sont renouvelés sur les flancs de l'Hymète ; quarante générations successives ont disparu, moissonnées par la faux des siècles ; mais le Parthénon de Phidias est là debout, avec son fronton de marbre blanc doré par le soleil de l'Attique, attestant le passage d'un grand peuple. Le genre humain peut disparaître et s'abîmer de nouveau dans un cataclysme, tant que l'*Iliade* et le Parthénon survivront, l'art, la poésie et la civilisation seront impérissables.

Le magnifique développement de la civilisation grecque dura environ cinq cents ans ; elle commença à Homère et finit à Alexandre. Tout ce que peut produire la vertu, le génie, le patriotisme, fut enfanté par elle.

Cependant l'heure était venue où le peuple grec allait disparaître de la scène. Un peuple nouveau, grand par ses prodigieuses destinées, avait surgi tout à coup à l'Occident, du fond d'une petite bourgade appelée Rome. Ce peuple, rapide comme la foudre dans ses conquêtes, étendait ses bras sur le monde et préparait l'unité de l'idée par l'unité de territoire. La civilisation grecque parvenue à son plus haut point de grandeur s'affaissa sur elle-même.

Les antiques lois de Solon et de Lycurgue parurent tyranniques ; les mœurs efféminées de l'Orient envahirent cette terre héroïque, et, de ce jour, elle marcha

à une désorganisation rapide. Lorsque Alexandre se présenta pour donner des chaînes à la Grèce, il ne trouva plus qu'une nation divisée par les partis, dévorée par des rivalités jalouses. La liberté jeta une dernière et fugitive clarté dans l'éloquence de Démosthènes : ce fut son dernier effort. Vaincue, elle entraîna avec elle le génie littéraire, et la décadence de la nation commença avec le despotisme.

Ce qui caractérisa l'homme de lettres à cette époque fut donc une originalité puissante. Il créa une langue souple, harmonieuse et vigoureuse à la fois, également propre à la poésie, à la philosophie et à l'éloquence ; il forma une société héroïque, fière, indépendante de toute forme de gouvernement, vivant de sa propre force et n'admettant chez elle aucun reflet d'une société étrangère. Il en est resté une physionomie unique dans l'histoire. Deux mille ans se sont écoulés depuis cette époque : toutes les nations qui ont surgi depuis lors lui ont emprunté quelque chose ; ce sera là son éternel honneur.

Lorsque la liberté grecque eut été détruite, le génie littéraire se retira d'abord à la cour de Ptolémée et de là sur les bords du Tibre ; c'est là que nous le retrouverons dans le prochain chapitre.

LES HOMMES DE LETTRES DANS LA SOCIÉTÉ ROMAINE

La Grèce avait dû sa civilisation à l'influence des lettres : Rome ne dut son prodigieux accroissement qu'à la puissance des armes et à la politique de son Sénat. Pendant plusieurs siècles, le cœur du peuple romain ne battit que pour la conquête. Après l'asservissement de l'Italie, vint la destruction de Carthage ; après Carthage, l'Espagne, la Gaule, la Germanie, les royaumes de l'Asie et de l'Afrique. Tant qu'il y eut sous le soleil une nation indépendante, les aigles romaines reprirent, sur la foi des oracles, leur vol victorieux et la ville du Tibre devint la capitale du monde. Les richesses de l'univers s'entassèrent dans ses murs. Les chefs des nations vaincues, captifs et enchaînés, rehaussèrent l'éclat de ses triomphes.

Durant ce laps de temps, la carrière militaire fut la seule honorée ; elle seule conduisit aux plus grandes dignités. La plupart des familles patriciennes lui durent leur origine éclatante.

Pendant que les soldats romains combattaient au dehors pour la gloire nationale, le peuple luttait au dedans pour sa liberté contre l'envahissement des patriciens. Chaque jour des disputes s'élevaient au milieu des places publiques et le forum fut plus d'une fois ensanglanté.

Ces querelles sans cesse renaissantes furent quelquefois apaisées par l'image de la patrie en danger. Pour y mettre un terme, le peuple obtint la création de quelques magistrats qui, sous le nom de *tribuns*, étaient chargés de défendre sa cause dans les assemblées. Cette création donna naissance à la science du droit dont les Romains furent les véritables fondateurs. L'éloquence devint dans leur bouche une arme terrible et souvent l'épée du guerrier recula devant la toge de l'avocat. L'éloquence devint bientot indispensable pour arriver aux honneurs.

La carrière militaire et celle du barreau furent à peu près les seules que connurent les Romains. Le commerce y fut peu estimé et n'y fut exercé que par les dernières classes. En dehors de l'armée et du barreau, aucune carrière ne leur parut mériter une attention sérieuse.

La carrière littéraire fut donc à peu près inconnue à Rome. Aussi ne trouvons-nous véritablement d'hommes de lettres qu'au siècle d'Auguste, c'est-à-dire à l'époque la plus brillante de l'histoire romaine. Aux époques antérieures, elle se trouve presque constamment confondue avec celle de l'homme politique ou du jurisconsulte.

Ce fut une singulière société que la société romaine au temps des Césars. Lorsque la fortune publique se fut accrue de tout l'or des nations vain-

cues, les mœurs se transformèrent et le luxe le plus effréné remplaça l'antique simplicité des premiers âges. Ce grand peuple blasé se lança dans toutes sortes de raffinements inouïs : il lui fallut des amusements grandioses comme sa puissance. Tout homme politique qui voulut donner carrière à son ambition fut obligé de lui faire des distributions d'argent et de bâtir de nouveaux cirques ou de nouveaux théâtres.

Le théâtre de Balbus contenait 30.000 spectateurs.

Le théâtre de Marcellus, terminé par Auguste, en contenait également 30.000 ; et celui de Pompée, bâti à son retour d'Asie, n'en contenait pas moins de 40.000.

Le grand cirque élevé par Jules César avait des proportions gigantesques ; il avait plus de 600 mètres carrés et recevait environ 260.000 spectateurs. Il fut encore agrandi sous l'empereur Constance.

Le spectacle était d'accord avec les immenses proportions de la scène. On comprend combien une œuvre littéraire renfermée dans les étroites limites d'une tragédie et d'un drame aurait paru froide à ce peuple guerrier. Il fallait, pour l'émouvoir, que l'arène fût arrosée de sang humain.

Trois genres de spectacles étaient donnés dans les cirques : ils ne différaient entre eux que par une cruauté plus ou moins marquée. Dans l'un, on exposait les hommes à la fureur des bêtes féroces ; dans l'autre, les bêtes féroces se disputaient entre elles ; dans le troisième, des hommes armés se massacraient entre eux.

Sylla, préteur, fit combattre en un jour cent lions à crinière ; Scaurus fit égorger cent cinquante pan-

thères pendant son édilité ; et César, dictateur, donna le spectacle de trois cents éléphants contre trois cents lions.

Les combats des gladiateurs avaient quelque chose de plus féroce encore. Gordien, édile, donna quelquefois des combats de cinq cents paires de gladiateurs ; Trajan en fit paraître dix mille en un seul jour, pour célébrer l'anniversaire de son avènement au trône.

Sous Néron et sous Domitien, on vit, au rapport de Tacite, des sénateurs et des femmes de premier rang se prostituer publiquement sur l'arène.

Les frais que ces spectacles occasionnaient à l'État étaient immenses. Sous les guerres puniques, ils n'avaient été que de 1.000, 4.000, 15.000 francs par jour ; sous Claude, ils s'élevèrent à la somme énorme de 80.000.000 de sesterces, environ 15.000.000 de notre monnaie.

Les fortunes privées avaient grandi dans les mêmes proportions que la fortune publique. Dans cette société profondément matérialiste, la découverte d'un plat nouveau ou d'une volupté nouvelle était accueillie comme un grand événement. On se mettait à table à la sixième heure du jour, et le repas se prolongeait fort avant dans la nuit, à la clarté de mille flambeaux. Tout le génie des Romains était passé dans l'art culinaire ; un bon cuisinier se payait au poids de l'or.

On aurait peine à croire aujourd'hui aux sommes fabuleuses dépensées dans un seul de leurs repas, si le fait ne nous était attesté par les auteurs les plus dignes de foi.

Dans un festin de réception, Lucullus dépensa,

d'après le récit de Pline, la somme de 551.429 fr. 40.

Le fils d'Ésopus, le tragédien, faisait dissoudre des perles dans des essences et les buvait avec son vin ; on prétend que chaque perle lui revenait à 198.000 francs.

Jules César dépensa une fois dans un souper politique, pour fêter sa réconciliation avec Pompée, le revenu de trois provinces, plus de vingt millions. Cette société dégénérée, sans principe et sans croyance, semblait frappée de vertige ; elle avait accepté pour devise cette maxime d'Épicure : « Vivre demain, c'est vivre trop tard : vis aujourd'hui. »

L'empereur Auguste, au milieu de ce débordement de vices, conserva une simplicité de mœurs qui contraste singulièrement avec celle de ses successeurs. Quoique petit de taille, il semblait fait pour dominer une telle époque. Suétone nous a tracé son portrait : il avait 5 pieds 1 pouce environ. Ses cheveux étaient bouclés, tirant sur le blond ; ses oreilles moyennes ; ses yeux extrêmement grands, verdâtres, si brillants et si pleins de feu, qu'il était difficile d'en supporter l'éclat. Il avait des sourcils qui se rejoignaient, le nez aquilin, les dents un peu écartées, courtes et rouillées, et le teint légèrement basané.

Il habitait sur le mont Palatin une petite maison fort modeste, dont on voit encore quelques ruines. Les portiques en étaient peu spacieux et les colonnes simplement en pierre. On n'y trouvait ni marbre, ni pavé précieux ; sa vaisselle, ses tables, ses ameublements, atteignaient à peine à l'élégance d'une fortune ordinaire.

L'été comme l'hiver, Auguste habitait la même chambre ; il eût été impossible, dans cette ville si

pleine de luxe, de reconnaître dans cette habitation la demeure du maître du monde, si l'on n'eût aperçu des gardes qui en surveillaient les abords comme dans un camp. Il avait dû ses succès plutôt à la fermeté de son caractère qu'à ses talents : il avait compris qu'à un tel peuple il fallait un maître, et le pouvoir était venu se placer de lui-même dans sa main.

Une telle société, enlaçant chacun de ses membres dans un réseau centralisateur, devait être peu favorable au développement du génie littéraire ; cependant le siècle d'Auguste donna naissance à quelques hommes de lettres de premier ordre. Cela tient à des causes particulières. Son règne, au lieu d'être le commencement du despotisme, fut plutôt le magnifique coucher de soleil de la république romaine.

La littérature latine fut loin toutefois d'avoir la puissante originalité de la littérature grecque : elle porta toujours en elle le cachet de l'imitation. Elle ne fit que reproduire et calquer servilement tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. Cicéron s'exerça souvent lui-même à traduire le grec, et ce fut par cette lutte hardie entre la mélodieuse délicatesse de la langue de Platon et l'aspérité de la langue latine qu'il parvint à la composition de cette phrase harmonieuse et redondante à laquelle il a donné son nom.

Virgile, le plus grand de tous les poètes latins, imita presque toujours Théocrite et Homère : il traduisit tout son second chant de l'*Énéide* de Pisandre, poète grec, et il fut loin de surpasser son modèle. Properce initia les Latins aux chœurs sacrés de Philetes et de Callimaque. Catulle copia Sapho et Anacréon : et Térence, le premier de ses auteurs comiques, emprunta la forme des poètes grecs, et sur-

tout de Ménandre. La littérature romaine prit donc une couleur et un vêtement grecs : elle ne garda d'individuel que ce qui faisait le caractère distinctif de sa physionomie. Rome fit pour sa littérature ce qu'elle avait fait pour ses institutions politiques : elle s'assimila les inspirations, les doctrines, les mœurs de toutes les nations vaincues, et au-dessus de tout cela elle plaça la grande image de la patrie et de ses aigles triomphantes tenant le monde dans leurs serres.

Dans le principe, la langue latine ne fut qu'un dérivatif de la langue étrusque. Elle fut plutôt le vocabulaire de brigands que l'idiome d'un peuple civilisé. La carrière littéraire y manqua toujours de ce qui fait la force et la grandeur de sa mission, c'est-à-dire de liberté. Cependant, après la conquête de la Grèce, elle y jouit d'une certaine considération.

On rapporte que Pompée venant pour rendre visite à Passidonius, célèbre philosophe, défendit au licteur de frapper à sa porte, suivant l'usage ; et celui qui avait vu l'Orient et l'Occident à ses pieds baissa ses faisceaux devant la maison d'un littérateur. Marius, ce paysan d'Arpinum, qui semblait peu apte à apprécier le mérite littéraire, rechercha l'amitié des poètes Archias et Plotius.

Malgré cela, rien ne fut plus ingrat et moins productif que cette profession. En Grèce, la littérature était cultivée par les premières familles ; à Rome, elle fut souvent l'apanage des dernières classes de la société. Térence, Phèdre, Horace, le favori d'Auguste, étaient des fils d'affranchis. La littérature dramatique offrait seule quelques ressources aux poètes, encore ses ressources étaient-elles bien minimes. L'*Eu-*

nuque de Térence rapporta à son auteur 8.000 sesterces, environ 1.600 francs. Cette somme parut même si exorbitante, qu'on eut soin de l'inscrire après le titre de la comédie. Plaute, ayant perdu la petite fortune qu'il avait amassée au théâtre, se trouva obligé pour vivre, de travailler, dans une pistrine à tourner la meule d'un moulin, et il finit sa vie dans la dernière misère.

La profession d'avocat obtenait une tout autre récompense. Presque tous les jurisconsultes romains vécurent dans le luxe et laissèrent à leur mort une grande fortune. On assure que Cicéron reçut environ 2.000.000 de sesterces (409.000 francs) pour défendre P. Sylla accusé de complicité avec Catilina.

Sénèque, dont la vie fut si peu d'accord avec les préceptes, écrivait ses plaidoyers sur une table d'or massif.

Varron, l'homme le plus savant de son siècle, avait une fortune royale. Il possédait des bergeries, des haras, de spacieux pâturages ; ses troupeaux hivernaient en Apulie et passaient l'été sur les monts voisins de Riéti. Il avait des biens de campagne grands et productifs, un à Cumes, un autre à Tusculum, un troisième à Pomplinum, et un quatrième plus magnifique encore sur les bords du lac Cassin où l'on admirait une superbe ménagerie d'animaux les plus rares.

L'empereur Auguste, parvenu au faîte de la puissance, améliora beaucoup la position des hommes de lettres. Il admit Horace, Ovide, Virgile, dans sa familiarité la plus intime ; mais, en échange de ses bienfaits, il exigea leurs complaisances et leurs éloges :

l'homme de lettres subit la volonté du maître et se fit courtisan.

Virgile reçut des domaines considérables ; sa gloire fut grande, de son vivant. Un jour qu'il parut sur le théâtre de Naples, les spectateurs se levèrent avec respect et lui rendirent les mêmes honneurs qu'à l'empereur lui-même.

Les gens de lettres de cette époque jouèrent à leur insu, sans doute, un rôle déplorable, et amenèrent en partie les désordres épouvantables et la dégradante corruption qui signalèrent la décadence romaine. Ils préparèrent peu à peu les esprits à l'obéissance, ils adoucirent insensiblement et changèrent en admiration les regrets de la liberté. V. Paterculus se constitua le flatteur de cette bête féroce qu'on nommait Tibère, et Valère Maxime, empiétant sur son exemple, ne craignit pas de prodiguer son encens à Séjan, digne ministre d'un tel maître.

Cette complaisance envers le pouvoir fut assurément très coupable, mais elle fut en quelque sorte obligée. L'homme de lettres ne fut pas comme en Grèce un homme politique ; la puissance ombrageuse des empereurs ne lui laissa aucune autorité. La servitude était à l'ordre du jour ; les plus hauts fronts se courbaient devant la volonté du chef ; et ceux qui se permettaient de penser autrement étaient brutalement supprimés. La question de dignité morale n'était plus rien pour le peuple : les jeux du cirque et les combats de gladiateurs étaient tout pour lui.

La voix du poète parlant au nom de la liberté et de la justice n'aurait donc trouvé nul écho. Les âmes étaient fermées à l'honneur ; la vieille vertu romaine

était morte avec Caton se déchirant les entrailles, et avec Brutus dans les plaines de Philippes.

Horace fut le véritable poète de cette société voluptueuse. Issu du peuple et lié avec les plus grandes familles de Rome, il sut allier aux instincts populaires toute l'élégance d'un esprit raffiné. Il avait dans sa jeunesse affiché des idées républicaines et pris parti pour Antoine dans sa lutte avec Octave. Après la bataille d'Actium, il comprit que la liberté était désormais éteinte, et il se retira de la vie publique en répétant le mot de Brutus : « O vertu ! tu n'es qu'un nom. »

Présenté par Virgile à Mécène, il fut entraîné à la cour qu'il éblouit bientôt par l'attrait de son esprit et les charmes de sa conversation.

Sa philosophie fut celle d'un sceptique, sa vie celle d'un voluptueux. Auguste lui offrit des richesses : il n'en prit que ce qu'il lui fallait pour vivre gaiement sans souci du lendemain. Sa lyre chanta tour à tour l'amour, le plaisir et le vin.

« C'est l'heure, disait-il, de boire et d'ouvrir une danse légère avant que le néant engloutisse sa proie ! »

Lorsqu'il quittait la cour, il allait dans sa poétique retraite de Tibur, immortalisée dans ses vers. Là, au doux bruit des cascades murmurant à son oreille, le front couronné de lierre, la coupe en main, il s'enivrait de volupté sur le sein de Lydie et effeuillait les roses de Préneste au courant des ondes limpides. En vain la liberté descendait de plus en plus dans la tombe ; en vain la pierre angulaire se détachait du vieil édifice romain ; en vain on entendait dans le lointain les barbares frapper aux portes de l'empire ;

le joyeux épicurien cherchait l'oubli dans les yeux de sa maîtresse et chassait comme importune l'image de la patrie en deuil.

La vie du poète fut exempte d'ambition : il refusa l'emploi de secrétaire que lui offrit Auguste. Il savait combien est capricieuse l'amitié des grands et il préféra à une grandeur trompeuse une existence tranquille. La société romaine était condamnée à mort ; loin de s'apitoyer sur elle, il allait danser et rire sur sa tombe. L'empereur mendia souvent ses éloges et ne les obtint pas toujours.

« Je suis irrité contre vous, sachez-le bien, lui disait-il dans une de ses lettres : vous ne parlez point de moi dans vos épîtres. Craindriez-vous d'être diffamé auprès de la postérité en paraissant avoir été mon ami ? »

Horace est assurément la figure la plus saillante des hommes de lettres de ce temps-là, car, comme nous l'avons dit déjà, c'est lui qui caractérisa le mieux le scepticisme de son époque. Malgré son esprit et son désintéressement, son influence fut pourtant funeste. Il y a quelque chose qui fait mal dans son éternel sourire ; on croit y lire l'absence de toute croyance et le profond mépris des hommes. Ses écrits furent l'incarnation de l'esprit matérialiste dans la société corrompue. On assure que Néron fut un de ses lecteurs assidus ; Horace fut vraiment le poète d'une société mourante.

Si les hommes de lettres ne brillèrent pas toujours par leurs vertus publiques, ils se firent du moins remarquer par leurs qualités privées, l'aménité de leur caractère, la douceur de leurs manières, la bienveillante amabilité de leurs relations sociales.

Ils furent toujours sensibles à l'amitié, cette vertu des grandes âmes et des nobles cœurs. Rien n'est touchant comme l'admirable correspondance de Cicéron et d'Atticus. L'amitié la plus étroite lia Horace et Virgile ; quoique rivaux en poésie, ils n'éprouvèrent jamais les aiguillons de cette basse jalousie qui distingue les natures vulgaires. Lorsque Virgile sentit la mort s'approcher de lui, il demanda ses tablettes :

« Prenez soin d'Horace comme de moi-même, » écrivit-il à Auguste.

Il en fut de même de Tibulle et d'Ovide, et plus tard de Tacite et de Pline le Jeune. Lorsque vint l'ordre barbare qui exila Ovide sur les rives du Pont-Euxin, Rome accueillit la fatale nouvelle comme un malheur public : Tibulle laissa croître sa barbe et pousser ses cheveux ; sa lyre mêla toujours des accents de tristesse à ses chants d'amour. Cette noble amitié des gens de lettres fut quelquefois partagée par les hommes politiques les plus importants ; le grand Scipion avait une véritable affection pour Térence le comique ; César affecta toujours de rechercher l'amitié de Cicéron ; et Mécène, l'homme le plus puissant de l'empire, après Auguste, fit sa société habituelle des poètes de son temps. Phèdre, le fabuliste, quoique affranchi, fut toujours reçu et fêté dans les premières maisons des patriciens.

Auguste avait vu mourir tous les grands littérateurs, et lui-même ne tarda pas à les suivre. En mourant, il emporta dans sa tombe le génie littéraire de Rome.

Autant sa tyrannie avait été douce et intelligente, autant celle de ses successeurs fut insupportable et

féroce. La décadence des lettres fut précipitée par la servitude publique commencée sous son règne. Tous les vices, toutes les hontes et toutes les dégradations semblaient s'être donné rendez-vous à la cour des Césars. Tacite nous a tracé de main de maître le tableau des turpitudes de cette époque, où, suivant sa magnifique expression, il était également dangereux de parler et de se taire. Les délations, les exils, les supplices, furent le cortège habituel des empereurs.

Les hommes de lettres furent rares dans cette période : ceux qui parurent ne furent pas toujours exempts de faiblesses et de lâches complaisances. S'ils assiégèrent quelquefois les antichambres et mendièrent les faveurs, c'était le malheur des temps qui l'exigeait. Mais s'ils ne surent pas toujours bien vivre, ils surent du moins bien mourir.

Sénèque avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il tomba en disgrâce. Il s'ouvrit les veines, ainsi que sa femme Pauline, qui ne voulut pas l'abandonner à cette heure suprême.

Lucain avait débuté jeune dans la carrière littéraire. Ses succès promettaient un digne successeur au chantre de l'*Énéide*. Néron ne put lui pardonner d'avoir fait l'éloge de Pompée et de Brutus. Lucain, après quelques hésitations, sentit son âme grandir en face de la mort : il récita jusqu'à son dernier souffle des vers républicains.

Triste époque que celle où le suicide, devenant la vertu des grands cœurs, était le seul refuge contre un despotisme sans limites.

Cette période ne fut pas cependant stérile. Elle vit naître deux hommes qui furent les vengeurs de la

vertu proscrite : ce furent Juvénal, satirique implacable, et l'auteur des *Annales*, écrivain sublime qui voua aux imprécations de l'histoire toute cette cohue des vices humains. Parmi les empereurs, si quelques-uns se firent remarquer, au milieu des mœurs farouches de leur époque, par une certaine douceur de caractère, ils ne le durent qu'à la culture des lettres et de la philosophie : tels furent Trajan, Antonin et Marc-Aurèle.

Les lettres s'éteignirent doucement. L'empire était menacé de toutes parts : d'un côté, c'étaient les barbares qui renversaient ses murailles ; de l'autre, c'était l'Évangile qui renversait ses dieux. Une lueur se fit entrevoir du côté de Byzance, puis l'esprit humain se reposa pendant plusieurs siècles.

Telle fut l'époque romaine : ses hommes de lettres n'y jouèrent en politique qu'un rôle secondaire, et pourtant elle ne fut pas sans grandeur. Par ses armes, elle prépara l'unité politique ; par ses jurisconsultes, elle établit la science du droit et jeta les bases de nos codes modernes. Par une étonnante singularité, ce fut à Rome que prit naissance la première feuille périodique dont l'histoire fasse mention. Jules César, pour répondre aux fausses nouvelles, créa une espèce de moniteur quotidien sous le nom d'*Actes diurnaux du peuple romain*, de telle sorte que celui qui prépara les chaînes de Rome fut également celui qui créa le premier journal, ce grand levier de l'affranchissement des sociétés modernes.

L'ÉGLISE ET LES HOMMES DE LETTRES AU XVI^e^ SIÈCLE

Lorsque l'enfant, échappant aux férules du maître, entre dans l'adolescence, il se fait dans tout son être une transformation étonnante. Il se sent entraîné par de vagues aspirations vers un avenir qu'il a vu éclatant à travers ses rêves ; son cœur a hâte de comprendre les mystères de la vie ; son esprit, impatient du joug, écarte tous les voiles et surmonte tous les obstacles.

Il lui semble que le monde est fait pour lui ; les fleurs du printemps, les rayons du soleil, le sourire des femmes, l'amour, la fortune, la gloire, tout lui apparaît comme un tribut légitime dû à ses vingt ans. Les douces illusions et les longs espoirs accompagnent ses pas : il secoue les vieilles croyances. Sa raison se développe, son jugement grandit ; son intelligence, sondant les profondeurs mêmes de la science, veut comprendre avant de croire et de chaque effet rechercher les causes. C'est l'âge des projets immenses, des sensations infinies, des amitiés hé-

roïques, des pensées généreuses : dans chaque battement de son cœur, dans chaque palpitation de son âme, il sent passer et frémir le souffle de la liberté.

Telle fut la société française au XVI^e^ siècle.

Elle sortait, elle aussi, de l'enfance ; elle voulait se soustraire à la férule de la féodalité et de l'Église. Comme l'adolescent, elle était prête à répudier les vieilles croyances et à soulever un coin du voile mystérieux qui lui cachait l'avenir.

L'Église lui avait rendu de grands services au moyen âge, mais son rôle venait de finir. Tandis que tout marchait autour d'elle, l'Église seule restait stationnaire et immobile ; de l'avant-garde elle était passée à l'arrière-garde, et son action était devenue un obstacle à la marche du progrès humain.

Il s'agissait de s'affranchir de cette tutelle : ce fut un homme de lettres de l'Allemagne qui commença la lutte. Au fond d'un obscur village de Bohême était né un enfant nommé Jean Huss. Cet enfant, marqué du signe de l'apôtre et du martyr, avait grandi, et la grandeur de son caractère et de son intelligence l'avait élevé en peu d'années au titre de recteur de l'Université de Prague. Dans ses leçons, où les jeunes gens se pressaient en foule, il porta les premiers coups à l'Église, en attaquant l'infaillibilité du pape, en proclamant les droits de la conscience humaine, et en plaçant les lumières de la raison au-dessus des affirmations du dogme catholique.

Le Concile de Constance avait fait paraître le novateur à son tribunal. Jean Huss, impassible, confessa de nouveau ses doctrines. Le novateur fut brûlé aux yeux de l'Europe épouvantée, mais la liberté sortit du bûcher plus éclatante et plus belle, et, semblable

à un arbre vigoureux, elle jeta dans le sol de profondes racines.

Lorsqu'un siècle après Luther se présenta, il trouva les esprits admirablement disposés à écouter sa parole. A sa voix puissante, un choc terrible se fit en Europe, les peuples tirèrent le glaive, le vieux despotisme et la jeune liberté se heurtèrent par la plume et par l'épée ; le sang de plusieurs millions d'hommes coula dans ce duel gigantesque. La lutte fut longue et acharnée : des villes, des royaumes, des empires même, prirent part à la croisade. L'Église, tantôt victorieuse et tantôt vaincue, vit ses prérogatives lui échapper une à une, et la liberté de conscience, cette magnifique conquête de l'esprit moderne, sortit enfin triomphante.

De cette longue lutte entre le despotisme de l'Église et la liberté de conscience découle toute la physionomie du XVI^e^ siècle.

L'art nouveau découvert par Gutenberg contribua puissamment à ce triomphe de l'idée. En multipliant à l'infini les écrits de Jean Huss et de Luther, il fit pénétrer partout l'esprit de la Révolution. De toutes les découvertes de l'humanité, l'imprimerie est sans contredit la plus importante. Grâce à elle, l'instruction va désormais pénétrer au cœur des masses : la science ne sera plus l'apanage d'une caste, mais le champ universel où chacun pourra moissonner. La force brutale a désormais trouvé une puissance plus forte qu'elle : partout où la presse sera libre, les hommes seront libres. Les caractères de l'imprimerie vont devenir les armes pacifiques de la liberté

C'est donc à la découverte de l'imprimerie que le XVI^e^ siècle dut en partie l'indépendance de ses allures.

Lorsque les idées de la Réforme eurent pénétré en France, il se fit, comme en Allemagne, un immense travail dans les esprits. Les hommes de lettres s'enrôlèrent avec enthousiasme sous la bannière nouvelle; ils quittèrent la robe et le froc et se firent laïques. De ce moment, la société fut partagée en deux camps. L'élément civil et l'élément religieux se rencontrèrent face à face, et furent fort surpris de se trouver ennemis en se voyant pour la première fois.

Deux hommes surtout se firent les vaillants champions de l'esprit philosophique et révolutionnaire : ce furent Montaigne et Rabelais.

Rabelais eut pour aïeux dans l'antiquité Aristophane et Lucien, et pour petits-fils, Molière, Voltaire et Beaumarchais. Ce fut un de ces immortels rieurs qui, sous une apparence frivole et légère, cachent une pensée profonde, et qui d'une main hardie, aux refrains d'une chanson bachique, promènent la faux du ridicule dans le domaine des vieux préjugés. Venu dans un siècle de foi aveugle, mêlé de bonne heure à la vie des moines, il comprit tout ce qu'il y avait de démoralisant dans cette existence oisive des cloîtres.

Il résolut d'affranchir la société de cette tutelle. Mais les corporations religieuses étaient alors toutes-puissantes : les attaquer de front, c'était s'exposer aux persécutions et aux supplices. Ce n'est qu'à la faveur du déguisement qu'il se décida à entreprendre sa mission.

Le roman était alors un genre peu connu en France : Rabelais en fut le véritable créateur. Chacun des titres inventés dans sa burlesque épopée fut une spirituelle peinture des divers ordres de l'État et des conditions différentes de la société, son œuvre fut

une sanglante satire contre les abus de son temps. Grandgousier, Gargantua, Pantagruel représentent la bonté, la force et l'intelligence ; Picrocholle, la tyrannie ; Panurge, la capacité universelle ; le frère Jean des Entommeures, l'homme de l'action et de coups de main. A travers chacun de ses voiles transparents, la pensée de l'auteur se fait jour, et, à chaque coup qu'il porte, il se fait une déchirure dans les préjugés séculaires de la nation.

Autour de ces acteurs principaux se groupent quelques personnages secondaires. Bridoie représente la justice civile. Pour juger les procès, ce digne magistrat ne connaît pas de meilleur moyen que de s'en rapporter au sort des dés. Grippeminaud, c'est la justice criminelle ou le Parlement, auquel Rabelais reproche sa vénalité et ses lâches complaisances. Jean des Entommeures est la peinture vivante des mœurs relâchées des moines. Fort, robuste, intrépide, ce brave capucin ne sait que boire, manger et se battre.

L'impitoyable sarcasme de Rabelais s'attaque à toutes les puissances. Il s'adresse tour à tour aux philosophes, aux médecins, aux avocats, aux poètes, et la société tout entière vient poser devant lui. L'Église romaine, qu'il regarde comme la mère de la tyrannie, reçoit dans son livre le nom d'Ile sonnante. Le ridicule ruisselant de la plume de l'écrivain submerge, comme une lave ardente, les pratiques religieuses, les mystères les plus redoutés, les dogmes terribles qui, pendant plusieurs siècles, avaient tenu le front des peuples courbé aux pieds de la puissance ecclésiastique.

Du reste, Rabelais fut l'homme de ses livres; il

porta en chaque chose cet esprit caustique et railleur qui a fait de lui un type si original.

« Je n'ai rien, écrivait-il dans son testament, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. »

Curé de Meudon, sa figure est restée comme le modèle de ces bons curés de campagne, qui visitent leurs paroissiens, trinquant volontiers avec eux, et permettent aux jeunes filles d'aller le dimanche danser dans le bal champêtre au son du tambourin. Sa mort fut digne de sa vie; il s'en alla comme il était venu, le visage souriant, avec cette douce et calme philosophie qui présida à chacune de ses actions.

Quelques instants avant d'expirer, il répondit au page envoyé par le cardinal Dubellay :

« Dis à Monseigneur l'état où tu me vois. Je m'en vais chercher le grand peut-être. »

Montaigne joua un rôle plus grand encore que Rabelais : son influence comme homme, comme philosophe et comme écrivain fut immense.

Montaigne se forma de bonne heure à l'école des philosophes de l'antiquité. Ni la science, ni la politique n'attirèrent spécialement ses investigations : il ne chercha point à pénétrer le mécanisme des gouvernements. Tous ses efforts furent dirigés vers la connaissance intime de l'homme, de ses facultés, de ses destinées, car, à l'exemple de Socrate, il était convaincu que l'homme n'avait rien de plus inconnu autour de lui que lui-même.

Après avoir étudié l'histoire, il fit comme Platon et Pythagore, il alla chercher chez les autres peuples, dans ses voyages, d'utiles comparaisons et une connaissance approfondie de la nature humaine.

Il avait été tour à tour gentilhomme de la chambre du roi et secrétaire de Marie de Médicis. Dégoûté de la vie politique après le massacre de la Saint-Barthélemy, il quitta la cour, et se retira à l'âge de trente-neuf ans dans son domaine du Périgord. Ce fut là, au milieu du silence des champs et du murmure des bois, si propices aux poétiques recueillements de l'âme, qu'il se mit à composer, jour par jour, sans ordre, sans plan arrêté, dans un style inimitable, le livre immortel des *Essais*.

Ce livre des *Essais* est un ouvrage vraiment étonnant et prodigieux, si on se reporte à l'époque où il parut. Jamais depuis l'époque de Platon, philosophie plus hardie et plus profonde n'avait vu la lumière.

Montaigne travailla huit ans à ce livre ; pendant ces huit années, il resta étranger aux luttes des partis, aux intrigues de la cour, puisant dans la solitude ses inspirations fécondes. « Les *Essais*, nous dit Villemain, ce monument impérissable de la plus saine « raison et du plus heureux génie, ne furent pour « Montaigne qu'un amusement facile, un jeu de son « esprit et de sa plume. Heureux l'écrivain qui, assemblant ses idées comme au hasard et s'entretenant avec lui-même sans songer à la postérité, se « fait cependant écouter d'elle ! On lira toujours avec « plaisir ce qu'il a produit sans effort ; toutes les inspirations de sa pensée, fixées à jamais par le style, « passeront aux siècles à venir. Quel fut son secret ? « Il s'est mis tout entier dans ses ouvrages : il jouira « donc mieux que personne de cette immortalité que « donnent les lettres, puisqu'en lui l'homme ne sera « jamais séparé de l'écrivain, et que son caractère « ne sera pas moins immortel que son talent. »

Le succès de ce livre fut immense. Il fut traduit dans toutes les langues, et tout homme intelligent au XVII^e^ siècle voulut en avoir un exemplaire. Sa publication fut un magnifique écho répondant de ce côté des Alpes aux cris de liberté poussés en Allemagne par Jean Huss et Martin Luther.

Quoique vivant au même siècle, un abîme profond semble séparer Rabelais et Montaigne, et pourtant chacun travailla à sa façon à la même œuvre. Rabelais, en attaquant les abus, les préjugés, les superstitions, fut avant tout le démolisseur de la société du moyen âge, société vieillie qui tombait en lambeaux, et qui n'attendait que le coup de marteau de l'ouvrier pour crouler de toutes parts. Montaigne fut surtout l'homme de l'avenir. Moins occupé à démolir qu'à construire, il avait entrevu bien loin devant lui, à travers les nuages de l'horizon, une civilisation reposant sur des bases nouvelles, et son génie, devançant les siècles, préparait de longue main les matériaux de la Révolution française.

C'est surtout dans le style que cette différence est frappante. Le style de Rabelais, si varié, si pittoresque, si expressif, porte en lui une allure toute gauloise ; celui de Montaigne, hardi, piquant et sévère, revêt au contraire une forme toute française. Le premier aura pour successeurs Molière et La Fontaine ; sous le second on voit déjà poindre la prose de Pascal, de Bossuet et de Montesquieu.

La lutte de l'autorité entre l'Église et la Réforme remplit tout le XVI^e^ siècle. Cet antagonisme fut vif dans les esprits, et se traduisit dans les écrits du temps par une polémique ardente.

La Boétie, que l'amitié de Montaigne a rendu

célèbre, entra dans la lice et publia, à dix-huit ans, son *Traité de la servitude volontaire*. Ce livre, que Montaigne disait écrit en l'honneur de la liberté contre les tyrans, fut en effet le monument le plus hardi de la liberté au XVI^e^ siècle : c'est un appel fait au peuple pour l'exciter à briser ses chaînes et à renverser ses oppresseurs, en lui découvrant la supériorité de sa force.

« Soyez résolus, dit la Boétie, de ne plus servir votre maître, et vous voilà libres ! Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre... Celui qui vous maîtrise n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a d'autre chose que ce qu'a le moindre homme, sinon qu'il a plus que vous tous l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper s'il ne les prend de vous ? Ses pieds, dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont les vôtres ? »

Cet ouvrage est écrit en entier de ce style ferme et concis. La tyrannie y est soufflétée en plein visage, et la liberté y est proclamée avec une mâle fierté. « On croirait lire, dit Villemain, un manuscrit antique trouvé dans les ruines de Rome, sous la statue brisée du plus jeune des Gracques. » C'est ce livre que J.-J. Rousseau reprendra en sous-main deux cents ans plus tard pour écrire son *Contrat social*.

Les progrès de la philosophie ne furent pas les seules conquêtes des hommes de lettres du XVI^e^ siècle.

La poésie, cette fleur intellectuelle de la jeunesse des nations, y produisit quelques noms remarquables.

Le poète Ronsard eut de son vivant une réputation colossale. Quand il mourut, la nation lui fit de magnifiques funérailles. Le roi envoya sa musique à son enterrement ; la cour et le parlement y assistèrent ; le cardinal Duperron prononça l'oraison funèbre. La foule était si considérable, que le cardinal de Bourbon et plusieurs autres princes du sang ne purent fendre la presse.

Tous ces hommages rendus sur une tombe s'adressaient encore plus aux lettres qu'à l'homme. Pierre Galland fit élever au poète une statue en marbre, et lui érigea un magnifique mausolée à Saint-Côme. Scévole de Sainte-Marthe l'appela le Prodige de la science, le Miracle de l'art. Étienne Pasquier ne pouvait croire que Rome et la Grèce eussent produit un plus grand génie. Jules Scaliger lui dédia un ouvrage comme au prince des poètes ; Galland prisait autant une de ses odes que le duché de Milan.

Cette admiration du XVI^e^ siècle pour Ronsard a lieu de surprendre aujourd'hui, mais elle est une preuve du prestige des lettres.

Le véritable foyer de la civilisation à cette époque était en Italie, à la cour des Médicis ; mais cette civilisation eut en France un magnifique reflet. Les arts, protégés par François I^er^, accoururent en foule d'Italie. Léonard de Vinci ressuscita la peinture morte depuis des siècles et reçut 4,000 écus pour son tableau de la *Gioconde*. Le Rosso éleva le château de Fontainebleau, le Primatice dressa le plan de celui de Meudon : Benvenuto Cellini coula ses pensées dans le bronze ; Philibert Delorme commença les

Tuileries ; Claude Perrault construisit la façade du Louvre ; Jean Goujon, surnommé le Corrège de la sculpture, sculpta avec toute la grâce de la simplicité antique la fontaine des Saints-Innocents. Duprat, Cujas, le chancelier de l'Hôpital fondèrent la science de droit.

La boussole, récemment apportée de Chine en Europe, fit une révolution dans la science de la navigation. Christophe Colomb et ses successeurs, en découvrant les richesses fantastiques d'un monde inconnu, ouvrirent un nouvel horizon au commerce et à l'industrie, apportèrent la civilisation dans des contrées lointaines, et agrandirent le monde terrestre, comme l'imprimerie avait agrandi le monde moral.

L'action des hommes de lettres fut donc considérable au XVI^e^ siècle. Leur rôle, qui au moyen âge s'était trouvé circonscrit aux questions purement théologiques et religieuses, gagna du terrain et envahit le domaine de la politique et de la philosophie.

Dans les siècles précédents, l'homme de lettres n'avait par lui-même aucune indépendance ; il appartenait à des corporations religieuses ou à des castes quelconques dans l'État. Si ses œuvres n'étaient pas empreintes d'idées très orthodoxes, elles étaient censurées par des conciles, condamnées par arrêt du parlement, et ses livres brûlés par la main du bourreau. Telle fut l'histoire d'Abeilard, de Jordano Bruno, de Jean Huss. Au XVI^e^ siècle, il s'est fait un progrès immense : l'homme de lettres s'appartient ; il a une individualité, il est citoyen, il ne doit compte de sa pensée qu'à Dieu, à sa conscience et à la société, sous la sauvegarde de laquelle il

s'abrite. Il se débarrasse de la foi quand elle gêne ses allures ; il observe, il examine, il doute, il interroge sa raison, et le scepticisme qu'il proclame est quelquefois le chemin le plus sûr pour arriver à la vérité.

Aussi les lettres ne se bornent pas, au XVIe siècle, à un rôle purement théorique ; elles envahissent les fonctions civiles, les magistratures, les administrations, les charges les plus élevées de l'État.

A vingt-deux ans, Étienne de la Boétie était conseiller au Parlement de Bordeaux, dont il était un des oracles.

Charron, auteur du livre de la *Sagesse*, était député de Cahors à l'Assemblée générale de Paris et prédicateur de la reine Marguerite. Les idées indépendantes et quelquefois audacieuses de son livre le firent surnommer le patriarche des esprits forts.

Clément Marot fut l'amant de Marguerite de Navarre ; Ronsard, l'ami intime de Charles IX. L'Hospital, Pasquier, Dumoulin se firent remarquer comme hommes de lettres en même temps que comme magistrats. Montaigne était déjà gentilhomme depuis longtemps à la chambre du roi ; à son retour d'un voyage en Italie, où il avait reçu le titre de chevalier romain, il fut nommé maire de Bordeaux par le suffrage de ses concitoyens.

Grâce à la puissante impulsion de tous ces hommes célèbres, la société se débarrassa peu à peu des langes du moyen âge et commença à vivre. La tyrannie des seigneurs devint moins insolente, l'intolérance du clergé moins farouche. Les principes de l'égalité civile, cette gloire de la nation française, germèrent peu à peu dans les esprits ; le goût des arts descendit

du trône et pénétra partout ; la civilisation renoua son chaînon brisé, et reprit sa marche suspendue depuis l'époque de la civilisation grecque et romaine.

Lorsque Montaigne mourut, il put jeter sur son œuvre un regard de joie et d'orgueil. Les orages politiques se calmaient ; les guerres civiles avaient lassé tous les partis ; la poésie avec Malherbe et la philosophie avec Descartes inauguraient une transformation éclatante ; la liberté, encore incomprise, faisait chaque jour de nouveaux adeptes ; une aurore nouvelle, radieuse, resplendissante, apparaissait enfin à l'horizon, et quelques rayons, perçant les nuages, annonçaient le magnifique lever de soleil du siècle de Louis XIV.

LA MONARCHIE ET LES HOMMES DE LETTRES AU XVII^e SIÈCLE

La vie des nations est soumise aux mêmes lois que celle des individus. Comme l'individu, chaque société a une enfance avec ses tâtonnements et ses faiblesses ; une jeunesse avec ses illusions et ses enthousiasmes ; un âge mûr avec sa sage expérience et ses œuvres éclatantes ; une vieillesse enfin avec ses doutes, ses défaillances et ses chutes.

La civilisation avait eu ses tâtonnements avec le moyen âge, ses illusions et ses enthousiasmes au XVI^e siècle. Au XVII^e siècle, elle va atteindre à son plus haut degré de force et de puissance intellectuelle ; le siècle de Louis XIV va être le zénith resplendissant de la vieille société française.

Le siècle de Louis XIV est mis au nombre des trois ou quatre grands siècles dont l'histoire fasse mention. Le siècle de Périclès avait été l'apogée de la civilisation grecque ; celui d'Auguste, l'apogée de la puissance romaine ; celui de Léon X, l'apogée de la papauté ; celui de Louis XIV devait être l'apogée de

la monarchie absolue. Chacune de ces grandes époques paraît environnée d'une auréole et d'un cortège de gloire. Cependant, en les examinant de plus près, il est aisé de voir que les lumières de la politique et l'éclat des conquêtes ne furent pour rien dans cette réputation immense.

Que fut, en effet, le règne de Périclès pour Athènes? A l'intérieur, le sophisme et le vice remplacèrent les mœurs antiques ; la courtisane Aspasie gouverna l'État ; l'Aréopage, ce vieux dépositaire de la sagesse antique, devint vénal et inique. Athènes ne renferma plus qu'un peuple d'oisifs ou de bavards, et se moqua tout haut des lois. A l'extérieur le Péloponèse se souleva contre l'Attique, et cette guerre acharnée et désastreuse finit par la prise et la décadence d'Athènes.

Que fut le règne d'Auguste pour Rome? Le commencement en fut marqué par les exils, les proscriptions, les supplices ; le matérialisme le plus grossier et le despotisme le plus abrutissant en signalèrent la fin. Le Sénat donna l'exemple d'un servilisme abject. La vertu, l'honneur, le désintéressement s'évanouirent avec la liberté. A l'extérieur, les légions de Varus subirent en Germanie la défaite la plus sanglante que les armées romaines eussent encore éprouvée depuis les campagnes d'Annibal.

Que fut le règne de Louis XIV pour la France? Commencé dans les troubles de la Fronde, il se termina au milieu des humiliations et des revers. Lorsque Louis XIV mourut, la France était épuisée, les dettes énormes, les frontières menacées, et les destinées de la monarchie, compromises par des faiblesses et des scandales sans exemple, allaient subir une éclipse irrémédiable.

La véritable gloire d'une époque n'est donc ni dans les systèmes politiques plus ou moins habiles, ni dans les constitutions plus ou moins passagères, ni dans les faits d'armes plus ou moins éclatants.

Lorsqu'elle détruit au lieu de fonder, la politique est une science funeste ; lorsqu'elle n'est pas au service d'une idée féconde, la gloire militaire est la plus stérile de toutes les gloires. La gloire littéraire est seule incontestable et sacrée, parce qu'elle seule représente la toute-puissance de l'intelligence, la souveraineté du bon goût et le triomphe des principes éternels sur lesquels reposent les sociétés humaines.

C'est là ce qui nous explique pourquoi, malgré leurs fautes politiques, les règnes de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV furent de grands règnes. Le temps, qui détruit tout, a consacré leur mémoire, parce que leurs travaux intellectuels ont profité à la postérité.

Qu'est devenue cette Athènes de Périclès qui mettait 60.000 hommes sous les armes et qui couvrait de voiles innombrables les mers de la Grèce ? Ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville presque déserte. Qu'est devenue la Rome d'Auguste, cette cité puissante devant laquelle se prosternait le reste du monde ? Une ville morte couverte de ruines au milieu desquelles s'éteignent les derniers représentants du pouvoir théocratique, qui a lui-même asservi l'Europe. Qu'est devenu le Versailles de Louis XIV, si vivant autrefois, si rempli de merveilles, d'enchantements, de pompes et de prestiges ? Sans l'heureuse idée de l'avoir consacré aux gloires de la France, il ne serait plus qu'un immense château abandonné, et ses belles statues de marbre, tristes et mutilées, verse-

raient dans son magnifique parc des larmes de regret et de douleur pour une époque disparue.

Toutes ces splendeurs, toutes ces merveilles, toutes ces grandeurs matérielles d'une époque se sont évanouies. L'herbe a poussé dans les champs où furent Platée et Marathon ; le hibou a bâti son nid dans les murs croulants et abandonnés qui furent les palais des césars romains ; les œuvres du génie ont seules traversé les âges, illuminant comme un flambeau la marche de l'humanité.

Des quatre grands siècles dont nous avons parlé, le XVII^e^ est peut-être celui qui, au point de vue littéraire, approche le plus de la perfection.

« Enrichi des découvertes des trois autres, dit « Voltaire, il a plus fait en certain genre que les trois « ensemble. Tous les arts, à la vérité, n'ont point été « poussés plus loin que sous les Médicis, sous les « Auguste et les Périclès, mais la raison humaine en « général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a « été connue que dans ce temps. Des dernières an- « nées de Richelieu à celles qui ont suivi la mort de « Louis XIV, il s'est fait dans nos arts, dans nos « esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gou- « vernement, une révolution générale qui doit servir « de marque éternelle à la véritable gloire de notre « patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même « arrêtée en France : elle s'est étendue en Angleterre : « elle a excité l'émulation dont avait alors besoin « cette nation spirituelle et hardie ; elle a porté le « goût en Allemagne, les sciences en Russie ; elle a « ranimé l'Italie qui languissait, et l'Europe a dû sa po- « litesse et l'esprit de société à la cour de Louis XIV. »

La société française, à la fin du XVI^e^ siècle, offrait

un singulier aspect. Il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur ce qu'étaient la politique, les mœurs et le gouvernement de la France lors de l'avènement de Louis XIV.

La France, épuisée par les guerres civiles, malgré le génie de Sully et de Richelieu, n'avait pu conquérir la première place en Europe. Elle n'avait encore pu réunir que 80.000 hommes d'armée effective et son budget sous Louis XIII, pour solder les services publics, ne s'élevait qu'à la somme de 75 millions. Malgré son admirable situation maritime, elle n'avait point de vaisseaux : un moment relevée sous Richelieu, la marine française fut ruinée sous Mazarin.

Les chemins de grande communication n'existaient point, ou, s'ils existaient, ils étaient infestés de brigands. Chaque province avait ses lois, ses mœurs, son idiome.

Le commerce était répandu en peu de mains. Les rues de Paris étaient étroites, sombres, mal pavées, couvertes d'immondices et remplies de voleurs. La police était mal faite. On voit par les registres du Parlement que la police de la capitale se réduisait à quarante-cinq hommes mal payés.

L'esprit de discorde et de faction existait partout, surtout dans les églises. Quand deux processions se rencontraient dans les rues, elles se battaient chacune pour l'honneur de sa bannière. Tous les particuliers respiraient la fureur des duels. En l'absence des lois, on ne demandait justice qu'à son épée ; il mourait plus de gentilshommes français de la main même des Français que de celle des ennemis.

On croyait à la sorcellerie, aux sortilèges. Les œuvres philosophiques du XVI^e^ siècle avaient jeté une

vive clarté, mais, malgré cette heureuse influence, l'esprit de la nation était esclave des superstitions. Urbain Grandier, la maréchale d'Ancre, étaient brûlés comme sorciers par arrêt du Parlement. L'esprit de société était peu connu ; il n'y avait point de lieu de réunion où l'on s'assemblât pour se communiquer ses lumières ; les théâtres et les académies se formaient à peine.

Les dilapidations étaient partout : le cardinal Mazarin était mort laissant une fortune de 200 millions. Les lettres du XVI^e^ siècle n'illuminaient encore que le sommet de la société française : les mœurs, les lois, le gouvernement, la société en un mot, devaient être l'œuvre du siècle de Louis XIV.

Montaigne et ses successeurs avaient ensemencé le sol fécond des idées ; la semence germa peu à peu et produisit une moisson abondante. Lorsque les discordes civiles se furent calmées, la culture des lettres se généralisa dans la nation et devint la magnifique occupation de tous les hommes éminents du XVII^e^ siècle.

Louis XIV comprit le besoin de son époque. Loin d'arrêter ce mouvement, il songea à lui communiquer un essor rapide. Convaincu que l'intelligence est la véritable royauté du monde, il s'initia par de solides études à la connaissance des différents travaux qu'il voulait encourager. Il apprit en peu de temps l'italien et l'espagnol : la lecture des tragédies de Corneille faisait ses délices. Il se mit directement en contact avec tous les hommes qui se disaient porteurs d'une invention ou d'une idée, et voulut tout voir et juger par lui-même.

L'exemple de Louis XIV se communiqua à toute la

cour: l'amour des lettres et des arts gagna de proche en proche; la noblesse, la bourgeoisie, le clergé, briguèrent l'honneur d'ajouter un rayon à ce foyer éclatant qui resplendissait alors sur l'Europe. Le cardinal Mazarin, dont la politique ne fut pas sans grandeur, puisqu'il ajouta l'Alsace à la France, ne crut pas indigne de son rôle de ministre de s'occuper des lettres. Il composa des opéras italiens qui furent joués au Palais-Royal. De toutes les langues de l'Europe, l'italien est la plus douce, la plus flexible, la plus mélodieuse. Les opéras du cardinal furent exécutés par des voix qu'il fit venir d'Italie; ce spectacle eut un succès immense, et depuis cette époque nous avons toujours eu, jusqu'en ces dernières années, un théâtre italien à Paris.

Les longues guerres de Louis XIV ne nuisirent nullement à la magnifique éclosion du génie littéraire. Les fêtes se succédaient encore plus rapidement que les batailles : chacune de ces fêtes donnait naissance à quelque nouveau chef-d'œuvre. Ce fut à Versailles, au milieu des splendeurs et des réjouissances données en l'honneur de M^lle^ de Lavalière, que *Tartufe* fut joué pour la première fois. Combien de monarques ont donné des fêtes dont l'histoire n'a gardé nul souvenir! Tout ce qui n'est que pompe et que magnificence passe en un jour; mais lorsque des chefs-d'œuvre de l'art comme *Tartufe* en font l'ornement, ces fêtes laissent une profonde empreinte, et l'esprit des nations en garde une éternelle mémoire.

Les journaux s'établissent : la pensée, répandue par ce véhicule puissant, inonde le reste de la société. Le *Journal des Savants*, qui est le père de toutes les

publications de ce genre dont l'Europe est aujourd'hui remplie, fut fondé en 1665. L'astrologie, la magie, l'ignorance s'évanouissent devant le lumineux rayonnement des lettres.

La poésie, qui s'était péniblement traînée avec Marot et Ronsard, se releva tout à coup et atteignit à des hauteurs inconnues. Le vieux Corneille créa la langue tragique : ses héros firent entendre sur la scène des accents pleins d'héroïsme et de mâle fierté. Il souffla sur les cendres éteintes des Scipion, des Gracques, des Sertorius, et ces fiers Romains, ranimés au feu de son génie, communiquèrent par la voix du poète leur âme à l'âme des Condé, des Catinat et des Turenne.

Racine, désespérant d'atteindre à ces hauteurs immenses, chercha une voie nouvelle et étudia particulièrement le cœur humain. Il donna à la langue française une souplesse, une harmonie dont on ne la croyait pas susceptible. Jamais l'amour, la vengeance, la haine, la jalousie et toutes les passions dévorantes n'avaient parlé un plus magnifique langage.

Dans les siècles précédents, la langue, à peine formée, avait laissé dans les lettres un reste de mauvais goût. Il fallait un homme, hardi pionnier, dont le jugement sûr, explorant les champs littéraires, sût extraire l'or pur du gravier où il se trouvait mêlé. Ce fut le rôle de Boileau : il fit justice des mauvais écrivains, et soutint contre les ignorants les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière.

Ce que Boileau fit pour la littérature, Molière le fit pour la société. Penseur profond, poète habile, auteur comique sans rival, Molière écrasa d'une main ferme les travers et les vices de son siècle. A l'hypo-

crisie il arracha son masque; il fustigea sous son implacable satire les travers des femmes savantes, le pédantisme des médecins, la vénalité des avocats, la sotte et outrecuidante vanité des bourgeois gentilshommes.

La prose et l'éloquence atteignirent au même degré de perfection. Pascal éleva dans ses *Provinciales* un véritable monument de polémique littéraire. Fénelon, au milieu des orages du quiétisme, trouva moyen de composer en quelques mois le *Télémaque*, livre profond qu'on lit à tout âge et qu'on admire toujours.

De toutes les formes de gouvernement, la monarchie absolue est sans contredit la plus contraire au sentiment de la justice et aux instincts de la raison humaine. L'homme par sa nature est porté à abuser de tout. Si on lui donne une autorité sans limite, on lui met entre les mains une puissance dangereuse qui se change bientôt en oppression.

Habiter des palais où tous les plaisirs et toutes les jouissances de la vie accourent en foule; puiser l'or à pleines mains dans des coffres qui ne s'épuisent jamais; être entouré d'un cortège de parasites et de flatteurs qui caressent vos passions et encensent votre orgueil; sortir escorté d'une garde prétorienne qui vous protège et tient la foule à respectueuse distance; condamner un homme à mort ou lui faire grâce d'un signe de main; être la tête et le bras d'une nation qui ne peut penser, agir, se mouvoir, que par vous; tenir dans les pans de sa robe la paix ou la guerre; diriger à son gré les destinées d'un pays et faire, comme le Jupiter olympien, trembler le monde d'un mouvement de tête, quel rêve!

Lorsqu'un homme est arrivé à ces hauteurs incommensurables, la tête lui tourne, le vertige s'empare de son cerveau : il est ivre, ébloui, fasciné de cette grandeur surhumaine. Il est habitué à voir autour de lui les hommes si petits et si rampants, que son cœur se sent pris de dégoût pour l'humanité tout entière. Plus on s'abaisse devant lui, plus son orgueil grandit, plus sa vue se trouble. Il regarde la terre comme son domaine, les peuples comme son troupeau ; il lui semble, selon la magnifique expression du poète, toucher les astres avec son front et imposer sa volonté aux éléments.

Cette puissance sans contrôle produit des effets désastreux. Un monarque absolu, sûr de l'impunité, foule à ses pieds les lois, la justice, les principes sacrés, la morale éternelle. Il emprisonne ceux qui lui parlent au nom de la conscience humaine ; il proscrit ceux qui le menacent des imprécations de la postérité. La religion seule, en lui parlant au nom d'un Dieu vengeur, peut mettre un frein à ses passions.

C'est ainsi que nous apparaît Louis XIV. Son despotisme fut sans bornes : pendant soixante ans la France trembla devant lui. Il ne trembla que devant un seul homme, et cet homme fut Bossuet.

Bossuet fut, en effet, l'homme de lettres par excellence du XVII^e^ siècle. Semblable aux divinités antiques, il rendit ses oracles du haut d'un trépied sacré, et ce trépied fut une chaire. Il y eut en lui du législateur, du pontife et du prophète : sa voix plana sur son siècle comme un écho majestueux du ciel.

« Cette voix, dit Lamartine, ne fut jamais profanée « dans les rixes passionnées des intérêts mondains ;

« semblable à celle du tonnerre dans les nuées ou de « l'orgue dans les basiliques, elle ne fut jamais qu'un « organe de puissance ou de persuasion. Ce fut une « voix qu'on allait écouter à genoux, et à laquelle on « ne répondait que par une inclination de front ou « par des larmes dans les yeux ! une voix qu'on ne « réfutait et qu'on ne contredisait jamais, même « quand elle étonnait et blessait ! une voix qui ne par- « lait ni au nom de l'opinion, chose fugitive ; ni au « nom de la philosophie, chose discutable ; ni au nom « de la patrie, chose locale ; ni au nom de la souve- « raineté du peuple, chose temporelle ; ni au nom de « l'orateur lui-même, chose transformée ; mais au « nom de Dieu, autorité de langage qui n'a rien « d'égal sur la terre, et contre laquelle le moindre « murmure est impiété et la moindre protestation « blasphème. »

Les lieux et les circonstances au milieu desquels Bossuet parlait à Louis XIV donnaient à ses paroles une autorité plus imposante encore. C'était en présence d'un cercueil, en face de la mort, que sa voix sévère tonnait sur la tête du monarque. C'était là, la main tendue, les yeux levés au ciel, le front rayonnant comme les prophètes bibliques, qu'il évoquait ces images sublimes et terribles qui glaçaient d'épouvante son auditoire terrifié et éperdu.

Il faisait voir la petitesse des hommes, le néant des grandeurs humaines, les vaines splendeurs de la gloire, la rapidité du temps qui s'écoule, le passage des générations successives s'entassant pêle-mêle dans l'immense nécropole des siècles. Il cherchait vainement sur la terre la trace de ces conquérants fameux qui ont détruit des villes, subjugué des

royaumes, versé des flots de sang ; il montrait leurs noms arrivant affaiblis jusqu'à nous dans la voix de cet écho qu'on nomme l'histoire.

Jamais avant Bossuet l'esprit humain n'avait élevé des monuments littéraires d'une si prodigieuse grandeur. Les oraisons funèbres représentent l'éloquence dans ce qu'elle a de plus majestueux : le forum avait eu Démosthènes, le barreau Cicéron, la tribune politique aura plus tard Mirabeau ; mais nulle part plus que dans Bossuet le langage des hommes n'a été revêtu d'images plus grandioses, de pensées plus profondes.

La poésie, la prose, l'éloquence produisirent donc au XVII^e^ siècle d'immortels chefs-d'œuvre. La jurisprudence marcha et grandit comme elles. Louis XIV songea à compléter en France l'unité politique en donnant à chaque province le même code de lois : ce fut la Révolution française qui se chargea de réaliser cette pensée.

Ce prince ne se contenta pas d'aimer les lettres, il les encouragea d'une façon toute particulière. La carrière littéraire n'était pas comme aujourd'hui une profession : Corneille mourut pauvre et La Fontaine vécut toujours dans l'indigence ; mais généralement Louis XIV ouvrit largement sa cassette à tous les talents qui illustrèrent son règne. Il fit à Chapelain une pension magnifique ; Racine reçut à plusieurs reprises des gratifications de 4,000 écus ; Benserade toucha 1,000 louis pour mettre en vers les *Métamorphoses* d'Ovide ; Boileau, Quinault et le musicien Lulli reçurent une large part de ses munificences royales.

Ce qu'il fit pour les lettres, il le fit également pour

les arts. Il y avait alors en Italie un architecte et sculpteur fameux, nommé le chevalier Bernini ; le roi le fit venir à Paris. Il envoya jusqu'à la frontière les équipages de la cour pour recevoir l'artiste, et Bernini fut conduit dans la capitale en homme qui venait honorer la France. Il reçut à son arrivée un présent de 50,000 écus, avec une pension de 2,000, et une de 500 pour son fils. Il reçut en outre 5 louis par jour pendant huit mois qu'il resta en France. C'est lui qui fit la statue équestre de Louis XIV que l'on voit aujourd'hui à Versailles.

Cette splendeur des lettres jeta un éclat inouï sur le règne de Louis XIV et adoucit un peu les désastres qui en marquèrent la fin. La France, malgré ses revers, paraissait grande aux yeux des étrangers avec le cortège de ses grands hommes.

Les derniers moments du monarque ne furent pas sans grandeur : l'approche de la mort, en ramenant à sa juste valeur l'orgueil de la royauté, communiqua à sa physionomie quelque chose d'imposant.

« Pourquoi pleurez-vous ? dit-il à ses domestiques. M'avez-vous cru immortel ? »

Lorsque Louis XIV mourut, l'avenir était gros de tempêtes ; la France avait 4 milliards 500 millions de dettes, mais elle avait enrichi son histoire de noms et de monuments immortels. Le pouvoir absolu porte en lui-même un ver rongeur qui le mine, le désorganise et le laisse sans défense devant les attaques de la philosophie et de la liberté. Quand celui qui l'exerce est un homme ferme, énergique et résolu comme Louis XIV, ses attaques s'émoussent ; le peuple, plus frappé de son éclat que de ses dangers, aime le despotisme qui accomplit de grandes choses.

Mais quand ce despotisme est exercé par des mains faibles, un revirement soudain se fait dans l'opinion ; les fautes, les faiblesses, les défaillances, les désastres d'une époque sont mis sur son compte ; les haines s'amassent, les colères grondent ; le peuple, qui naguère courbait le front, se relève avec fureur, et venge avec une cruauté outrée ses bassesses pusillanimes.

C'est ce spectacle que l'on retrouve au XVIII^e^ siècle.

LA BOURGEOISIE ET LES HOMMES DE LETTRES AU XVIIIe SIÈCLE

Le XVIIe siècle avait été l'apogée de la vieille société française. Cette société avait brillé d'un éclat magnifique et son rayonnement avait rejailli sur toute l'Europe. Le théâtre avait applaudi aux œuvres de Corneille, de Molière, de Racine ; les arts avaient eu Puget, Mansard, Lesueur ; la tactique militaire, Condé, Turenne, Vauban ; la magistrature, Daguesseau, l'Hôpital ; les sciences avaient été représentées par Descartes ; l'Église, avec ses orateurs sacrés, avait jeté une vive lueur malgré son intolérance.

Malheureusement cette société était toute monarchique : elle n'avait pas ses racines dans le peuple. Louis XIV, en mourant, l'emporta dans un pli de son linceul, et la monarchie française, semblable à un navire sans pilote, alla à la dérive parmi les écueils, emportée par le vent de la révolution.

Toute la littérature du XVIIe siècle semble avoir été jetée dans le même moule. A part quelques vers romains de Corneille et quelques caractères hardiment

tracés par Molière, elle paraît réglée d'après les lois de l'étiquette. C'est un monument d'une régularité admirable : tout y est parfait de ligne, de couleur, d'harmonie ; chaque mot est taillé, pesé, examiné ; chaque phrase est polie et correcte comme une formule. Un art profond et savant préside à l'ensemble de l'édifice ; on voit qu'une volonté unique, absolue, irrésistible, plane sur cette société aristocratique et sur cette littérature qui en est l'expression vivante. Il y a du gentilhomme dans l'homme de lettres : tout jusqu'à la plume semble avoir été taillé en vertu d'une ordonnance royale.

Dans l'ensemble du XVII^e^ siècle il y a assurément une grandeur imposante qui, même après deux cents ans, nous frappe encore de surprise et d'admiration ; mais tout cela manque du cachet de l'individualité. C'est glacial comme ces grandes cathédrales froides et nues du moyen âge. L'hypocrisie a étendu partout son grand voile, depuis le boudoir de M^me^ de Maintenon jusqu'à l'alcôve du grand seigneur. Les œuvres littéraires, superbes de forme, manquent généralement de variété et de chaleur ; les chauds sentiments de l'âme sont proscrits comme des écarts du génie. Les seuls écrivains de sentiment de cette époque, Racine, La Fontaine, Fénelon, encoururent la disgrâce du monarque.

Sous Louis XIV, la nation se trouvait partagée entre trois classes distinctes : la noblesse, le clergé, le peuple. La noblesse, depuis Richelieu, ne vivait plus qu'appuyée sur la monarchie ; le clergé formait une puissance redoutable que personne n'osait attaquer ; quant au peuple, il continuait de payer les impôts et de fournir l'argent nécessaire aux dilapi-

dations royales, sans qu'aucune voix osât s'élever pour le défendre.

Dès les premiers pas, le XVIII^e^ siècle revêt une tout autre allure. Une quatrième classe, muette jusqu'alors, commence à s'ouvrir une issue et revendique sa place au soleil : c'est la bourgeoisie.

Tandis que les grands seigneurs, héritiers des vices du siècle précédent, se plongent dans les orgies de la Régence, la bourgeoisie se recueille, travaille et prépare ses armes pour la lutte. C'est à elle désormais qu'appartient la scène : son histoire est celle même de la nation. Il ne se passe pas un événement, une crise, auxquels elle ne se trouve victorieusement mêlée. L'homme de lettres avait suivi les transformations diverses de la société française. Mystique au moyen âge, gentilhomme sous Louis XIV, il se fit bourgeois et citoyen au XVIII^e^ siècle.

Il serait curieux d'expliquer comment la bourgeoisie, née des idées de Rabelais et de Montaigne, se réveilla tout à coup et prit un si considérable développement. Le cadre que je me suis tracé est trop étroit pour entreprendre cette étude. Jetons seulement un coup d'œil sur la société du XVIII^e^ siècle.

* * *

L'histoire de la Régence n'est qu'une longue saturnale.

On croirait, en parcourant les mémoires secrets de cette époque, lire une page oubliée des bacchanales de Babylone. Le vice hypocrite et caché sous Louis XIV s'étala au grand jour avec des raffinements de volupté inouïs : ce fut le règne des comé-

diennes, des courtisanes, des abbés de cour. Le duc d'Orléans, trônant au milieu de femmes nues, passait ses nuits au sein des orgies.

« Ses soupers, dit Saint-Simon, étaient toujours avec des compagnies fort étranges, avec ses maîtresses, quelquefois avec des filles de l'Opéra, souvent avec la duchesse de Berry, quelques dames de moyenne vertu, une douzaine d'hommes que, sans façon, il ne nommait autrement que *ses roués*, et quelques gens sans nom, qui ne brillaient que par leur esprit et leur débauche. La chère y était exquise... Les galanteries passées et présentes de la cour et de la ville, les vieux contes, les disputes, rien ni personne n'y était épargné. On buvait beaucoup et du meilleur vin, on s'échauffait, on disait des ordures à gorge déployée, des impiétés à qui mieux mieux, et quand on avait fait du bruit et qu'on était bien ivre, on allait se coucher... »

L'exemple de la cour avait gagné tous les seigneurs du royaume ; le clergé lui-même, impuissant à lutter contre le torrent, se laissa entraîner et se livra aux plus honteux désordres. Les églises étaient devenues un lieu de profanation, et les prêtres rougissaient même, dit Chateaubriand, de prononcer en chaire le nom de Jésus-Christ.

Au milieu de tous ces scandales, l'argent de la nation s'épuisait vite. Les impôts n'étaient plus suffisants, et on eut recours au fameux système de Law pour subvenir à ces dilapidations fastueuses. En moins de quelques mois, un million de familles sans pain, sans asile, parcoururent le royaume, n'ayant pour toute fortune que quelques chiffons de papier sans valeur. Le désordre était partout, dans les fi-

nances, dans les administrations, dans les relations sociales : les places de magistrat s'achetaient pour de l'argent : il fallait cinq cent mille francs pour être conseiller au Parlement, un million deux cent mille francs pour être chambellan du roi.

Quand le régent fut mort, consumé par ses débauches, la nation respira un instant et crut que ses maux allaient finir. C'est alors qu'arrivèrent les chroniques scandaleuses du parc aux cerfs, où Louis XV avait formé un harem comme un pacha d'Orient. La monarchie, au lieu de se relever, descendit plus bas encore dans l'avilissement. La Pompadour, intrigante de génie, fut remplacée dans les amours royales par la Dubarry, prostituée, ramassée dans la rue, et assise sur le trône de France par un caprice du monarque.

Certes, elle était bien aveugle, cette monarchie marchant ainsi à grands pas à l'abîme creusé devant elle ! Elle était frappée de vertige, cette noblesse qui, plongée dans les saturnales, n'entendait pas dans le lointain les rugissements du peuple se soulevant comme une vague irritée, et dressant, avec ses bras rouges de sang, l'échafaud révolutionnaire ! Ce fut au milieu de ce naufrage de la vieille société française que les hommes de lettres du XVIII^e^ siècle s'emparèrent du gouvernement des idées et allumèrent le flambeau qui devait éclairer la marche de la jeune génération qui frappait aux portes.

La mission de l'homme de lettres fut donc revêtue dès l'abord d'un cachet éminemment social. Inspirée par la misère du peuple et par les défaillances de la royauté, la littérature fut à la fois politique, philosophique et religieuse : elle fit parler tour

à tour la raison et la justice au nom de l'humanité ; elle s'arma du fouet de la satire pour fustiger les vices des grands : elle attaqua les abus du clergé, et plaça au-dessus du prêtre, au-dessus du gentilhomme, au-dessus du monarque lui-même, la grande image du peuple persécuté et avili pendant plusieurs siècles.

La prose du XVIII^e^ siècle fut à la hauteur de sa mission. Sentimentale avec Fénelon, majestueuse avec Bossuet, elle fit preuve d'une merveilleuse souplesse sans rien perdre de sa force et de sa majesté. Quand on lit aujourd'hui les prosateurs de cette époque, on admire les ressources de cette langue française si parfaitement disposée pour la polémique quand elle est maniée par des plumes habiles. Qu'on suppose Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Montesquieu, directeurs de journaux quotidiens, discutant en toute liberté les grandes questions sociales, et luttant entre eux de raison, de science et de génie! Quel magnifique spectacle que ces joutes éclatantes de l'intelligence! Quelles puissantes individualités que ces hommes au front large, armés de l'arme redoutable de la logique! Malheureusement la presse politique n'existait pas : les grands écrivains de cette époque, poursuivis par une autorité jalouse, en butte aux rancunes d'une police tracassière, n'avaient pour répandre leurs idées qu'un seul organe le livre, et encore ce livre, proscrit avant de paraître, était-il forcé d'aller chercher des éditeurs en Hollande, en Angleterre, dans des pays de liberté.

C'est au milieu de tous ces obstacles que les gens de lettres de ce siècle accomplirent leur tâche : leurs œuvres, imprégnées des passions du temps,

portèrent toutes le caractère d'une polémique ardente.

Le vieil édifice monarchique tombait en ruines ; il fallait déblayer le sol de ses débris, afin de faire place à l'édifice nouveau de la jeune démocratie. Chaque homme de lettres se fait révolutionnaire et se montre armé du marteau de démolisseur. A bas la royauté absolue ! A bas le clergé avec son intolérance, la noblesse avec ses débauches, la Bastille avec ses tours crénelées et ses cachots sombres ! A bas les superstitions, les droits féodaux, les dîmes, le servage séculaire ! Place à la bourgeoisie, à l'intelligence, à la liberté ! place au citoyen ! Romans, drames, comédies, libelles, mémoires du temps, sont empreints de ces idées qui s'étendent de maison à maison et d'homme à homme comme un incendie. Le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, le *Contrat social* de Rousseau, l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert proclament les mêmes vérités et les jettent comme une pâture au sein des masses qui s'en rassasient. Le titre de citoyen, revendiqué par Beaumarchais dans son procès avec Goëzman, produit presque une révolution.

« A ce nom, si nouveau en 1774, dit Saint-Marc-« Girardin, tout change : ce titre inconnu enchante « tout le monde. En le proclamant sur la sellette des « accusés, Beaumarchais réforme les idées reçues. Au « vieux temps, rarement un accusé semblait autre « chose qu'un *gibier de potence*, que le juge voyait « avec mépris et le public avec indifférence. Devant « un accusé qui se disait citoyen, tout prit une autre « allure... Beaumarchais eut sa part de cette inno-« vation ; il fut le premier à oser, sur la sellette même,

« prendre et garder son rang de citoyen. La cour et la « ville se firent inscrire à l'envi chez Beaumarchais : « le prince de Conti vint l'inviter à dîner, disant qu'il « était d'assez bonne maison pour donner un exemple « de la manière dont il fallait traiter un si grand « citoyen.

« Ainsi, ce mot presque républicain réussissait « même auprès d'un prince fortement attaché aux « prérogatives du sang royal, tant était grand l'en- « traînement. »

Les poésies légères elles-mêmes contribuèrent à l'œuvre d'émancipation. Elles attaquèrent dans un style incisif et satirique les abus sociaux, et les coups qu'elles leur portèrent furent d'autant plus meurtriers, que par leur forme badine elles échappaient au contrôle de la police, et se gravaient plus facilement dans l'âme du peuple.

Du reste, il y a deux catégories bien distinctes dans les hommes de lettres du XVIII^e^ siècle. S'il y eut des démolisseurs qui d'une main impitoyable renversaient les vieilles idoles, il y eut aussi des hommes qui, par la hardiesse de leurs idées, la nouveauté de leurs vues, l'immense portée de leur science et de leurs observations, préparaient les éléments de reconstruction sociale. Voltaire, figure cyclique, intelligence universelle, ne domina pas seul son siècle : cette gloire fut partagée par Montesquieu, esprit immense, chercheur infatigable et fécond, qui préparait la révolution et en construisait d'avance l'indestructible édifice.

En contemplant cette noble mêlée des intelligences qui commence à Voltaire et qui finit à Mirabeau, et qui pendant soixante ans tint la France et l'Europe

entière en émoi, on est frappé d'admiration. Jamais peut-être aucun siècle n'avait encore subi à un si haut degré l'influence littéraire ; jamais un si court espace de temps n'avait vu surgir un tel bouillonnement d'idées. On peut dire que le XVIII^e^ siècle fut complétement pétri et façonné par ces hommes de lettres, devant lesquels les hommes de guerre et les princes couronnés s'inclinèrent avec respect. Voltaire eut sa cour, ses courtisans, ses ambassadeurs ; les palais des seigneurs s'ouvrirent devant les encyclopédistes ; l'Angleterre, par une éclatante exception, abolissait les droits d'octroi en faveur de Montesquieu ; le peuple de Paris préparait une entrée triomphale au patriarche de Ferney, et jetait trois cent mille couronnes sur les pas du vieillard.

C'est que les littérateurs du XVIII^e^ siècle avaient compris en quoi leur œuvre devait être féconde.

Au lieu de mettre leur intelligence au service d'un parti ou d'une coterie, ils avaient travaillé pour le peuple. Venus à une époque de trouble et de dissolution, ils avaient proclamé les droits éternels de la raison et de la justice, sans lesquels il n'y a ni morale ni sociétés possibles. « *Dieu et la Liberté!* » s'écria Voltaire mourant, en donnant sa bénédiction au fils de Franklin. Cette magnifique devise fut celle de son siècle, comme elle sera celle de l'avenir.

Le génie porte en lui-même une force devant laquelle s'inclinent toutes les autres puissances. A l'époque dont nous parlons, la nation était encore asservie à tous les préjugés qui donnent les honneurs, l'autorité et la fortune aux hasards de la naissance. La France, par une éducation de dix siècles, était monarchique et féodale ; les hommes de

lettres, malgré l'obscurité de leur naissance, furent appelés à éclairer ses destinées. Aujourd'hui que la démocratie, semblable à une inondation, a envahi toutes les classes, cette influence nous semble toute naturelle ; mais alors il n'en était point ainsi. Voltaire était le fils d'un greffier du parlement ; Beaumarchais et Jean-Jacques Rousseau étaient fils d'horlogers ; d'Alembert, abandonné dès sa naissance sur les marches d'une église, était fils d'un comédien ; Diderot avait pour père un coutelier de Langres ; de sorte que les hommes qui jouèrent le rôle le plus important avaient tous dans leurs veines le sang plébéien.

« Qu'est-ce qu'un noble ? Quelqu'un qui s'est donné la peine de naître, » s'écrie Beaumarchais. « Qu'est le tiers état ? Rien. Que doit-il être ? Tout, » dira plus tard Siéyès.

Toute l'œuvre philosophique du XVIII^e^ siècle est contenue dans ces paroles. Les principes de l'égalité civile sont hautement proclamés par la bouche de cet homme du peuple qu'on appelle Figaro. Figaro, c'est l'intelligence, l'industrie, l'activité, le travail, et cependant il est valet. Almaviva représente la paresse, la débauche et cependant il est le maître. Ces contradictions sociales, dépeintes dans un style mordant, incisif, tranchant comme l'acier, excitaient les passions populaires ; chaque parole de Figaro est un coup de bélier lancé par la Révolution.

* * *

Presque tous les grands écrivains du XVIII^e^ siècle étaient morts quand le mouvement de 1789 éclata.

Jamais révolution ne fut plus complète, plus radicale, plus terrible, car jamais il n'y en eut de plus longuement préparée. Depuis Montaigne et la Réforme, l'Europe était travaillée d'un vague désir de liberté : depuis longtemps la révolution était faite dans les esprits, avant de passer dans les institutions. Le sol tremblait sous les pieds de la féodalité : Mirabeau n'eut qu'à souffler sur elle pour la faire écrouler.

La Révolution française est l'événement culminant du XVIII^e^ siècle. Sortie tout armée du cerveau des philosophes et des penseurs, elle n'eut qu'à se mettre en marche pour faire le tour du monde. Les droits qu'elle représente sont les droits de l'humanité elle-même : les vérités qu'elle proclame sont inscrites dans le cœur de tous les peuples, comme elles le seront un jour en tête de toutes les constitutions politiques. Elle illumine d'un reflet les temps modernes, et préside à la resplendissante inauguration d'un droit nouveau. Ce qui la distingue des révolutions écoulées et constitue sa glorieuse immortalité, c'est le cachet éminemment humanitaire de ses tendances.

Lorsqu'il y a deux cents ans l'Angleterre accomplit sa grande révolution, d'où devait sortir son gouvernement constitutionnel, cette révolution, toute radicale qu'elle était pour le peuple anglais, émut à peine l'Europe et n'eut aucun contre-coup à l'étranger.

Elle fit, comme la nôtre, tomber la tête d'un roi : elle fit couler des flots de sang sous le glaive populaire ; mais il n'y eut au delà des frontières aucun écho.

A peine, au contraire, la Révolution française eut-elle fait rouler la tête de Louis XVI sur les degrés de l'échafaud, que l'Europe entière se souleva et se

rua contre la France. On sait par quels prodiges de valeur la nation résista à l'orage, par quels miracles de patriotisme les volontaires déguenillés et les généraux improvisés brisèrent la coalition qui frappait aux portes. Depuis lors, notre influence morale a été incontestée : à chacune de nos secousses, le monde a tressailli ; à chacune de nos révolutions, un écho a répondu au delà du Rhin et des Alpes, et toutes les législations de l'Europe, par des transformations successives, se sont inspirées de la nôtre.

Ce cachet humanitaire se retrouve partout dans les œuvres du XVIII^e^ siècle. Chez les grands écrivains de cette époque il y a de l'apôtre.

Presque tous sont armés pour la lutte et se présentent au public dans l'attitude des athlètes. Qu'est-ce que Diderot ? c'est le lutteur acharné et parfois cynique contre les abus, les scandales et les vices de son siècle. Voltaire ? l'ironie implacable s'attaquant aux superstitions séculaires et à l'intolérance. Jean-Jacques Rousseau ? le logicien redoutable, sapant jusque dans leurs fondements les institutions vermoulues du moyen âge, et élevant sur les débris de l'aristocratie l'édifice nouveau de la démocratie égalitaire. Montesquieu ? le philosophe profond et éloquent proclamant d'éternelles vérités à l'usage de tous les temps et de tous les pays. Mirabeau ? l'orateur puissant qui, armé de son éloquence comme d'une massue irrésistible, foudroie les ennemis de la révolution. Tous, semblables à Samson, secouent les colonnes du temple, afin d'écraser sous les débris les Philistins imprévoyants plongés dans le vin, les débauches et les orgies.

Il suffit, du reste, de prendre au hasard une page

des grands écrivains du XVIII^e^ siècle, pour voir à quelles sources ils puisaient leurs inspirations. Voici comment Montesquieu pose le principe du suffrage universel, qui devait être proclamé un siècle plus tard :

« Le peuple dans la démocratie, s'écrie-t-il, ne « peut être monarque que par ses suffrages qui « sont ses volontés. La volonté du souverain est le « souverain lui-même. Les lois qui établissent le droit « de suffrage sont donc fondamentales dans ce gou- « vernement.

« Le peuple qui a la souveraine puissance doit « faire par lui-même tout ce qu'il peut bien faire ; « et ce qu'il ne peut pas bien faire, il faut qu'il le « fasse par ses ministres.

« Ses ministres ne sont point à lui, s'il ne les « nomme ; c'est donc une maxime fondamentale de « ce gouvernement que le peuple nomme ses minis- « tres, c'est-à-dire ses magistrats. »

Ailleurs, il flétrit le despotisme par une définition étrange, que la démocratie impatiente de nos jours ferait bien de méditer :

« Quand les sauvages de la Louisiane, dit-il, veu- « lent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et « cueillent le fruit : voilà le gouvernement despo- « tique. »

« La liberté, dit-il plus loin, est le droit de faire « tout ce que les lois permettent ; et si un citoyen « pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'y aurait « plus de liberté, parce que les autres auraient tous « cemême pouvoir. »

Toutes les œuvres philosophiques du XVIII^e^ siècle respirent ce même amour de la liberté et cette même

haine du despotisme. Leur éternel honneur sera d'avoir brisé les chaînes qui les rattachaient au passé, et d'avoir ouvert pour l'esprit humain une ère nouvelle. Sans doute les écrivains de cette époque n'ont pas résolu tous les problèmes qu'ils ont soulevés, mais ils ont défriché les terrains incultes où croissaient l'ivraie et les ronces. C'est à leurs successeurs à continuer l'œuvre avec les matériaux qu'ils nous ont légués, et à recueillir la moisson féconde.

LE CENTENAIRE DE 1789
LES ÉTATS GÉNÉRAUX. — LE JEU DE PAUME

Cent dix ans se sont écoulés depuis la date impérissable de la Révolution française. A cette distance, il est plus facile de se rendre compte des événements qui devaient bouleverser la société française et changer la face du monde. Comme toujours ce fut la question des réformes qui préluda au mouvement, et c'est parce que les réformes furent trop tardives ou trop insuffisantes, que la Révolution déchaîna la tempête formidable qui devait tout emporter.

Le lundi 4 mai 1789, les députés des trois ordres s'assemblèrent à Versailles dans l'église Notre-Dame, — l'église cathédrale du vieux Versailles, — et de là se rendirent à l'église Saint-Louis, — l'église nouvelle située à droite de l'avenue de Paris.

Le temps était magnifique, la foule immense, tout Paris à Versailles, et quand les députés du tiers état parurent dans leur costume, cravate blanche et manteau noir, comme s'ils menaient déjà le deuil de la Monarchie absolue, ce ne fut qu'un cri, un vivat, un

salut de la foule à l'avenir de la France qui passait.

« Le concours des spectateurs était immense, écrit « dans son *Histoire de l'Assemblée constituante*, un « témoin oculaire, Alexandre Lameth, député de la « noblesse. Les rues, depuis le château jusqu'à « l'église Notre-Dame, étaient ornées de tapisseries « des Gobelins. Les habitants avaient couvert des « plus riches étoffes les croisées et les balcons de « leurs maisons. Le clergé était en soutane, grand « manteau, bonnet carré ; les membres de la no- « blesse portaient l'habit de soie noire avec la veste « de drap d'or et le chapeau à la Henri IV ; les « membres du tiers étaient vêtus d'un simple habit « noir et d'un petit manteau. »

Dans l'église Saint-Louis, l'évêque de Nancy, Mgr de la Farre, député du clergé pour le bailliage de Nancy, prononça un discours rempli d'allusions aux circonstances, et, tout en évoquant la grande figure de la Liberté, eut bien soin cependant de marquer la distinction des trois ordres, quand se tournant vers le roi il lui dit : « Sire, recevez les hommages du Clergé, les respects de la noblesse et les très humbles supplications du tiers état. »

Le lendemain, 5 mai, un mardi, eut lieu l'ouverture des états généraux dans une vaste salle, dite *les Menus*. Comme beaucoup d'historiens se sont trompés sur l'emplacement de cette salle, nous ajouterons qu'elle était située dans l'avenue de Paris, — celle des trois avenues qui fait face au Palais, — au coin de la rue des Chantiers, où se trouve aujourd'hui le débarcadère du chemin de fer de la rive gauche.

Cette salle était divisée en plusieurs compartiments. Il y avait un atelier où l'on peignait les décors

pour le théâtre du roi et les accessoires pour les fêtes qui se donnaient au château, et un magasin où on les conservait. On abattit les cloisons, on ajouta des colonnes, des gradins ; on accrocha des lustres au plafond, et de cet atelier de décors on fit une magnifique salle, si vaste qu'elle contenait aisément les douze cents députés et un nombreux public.

Quand l'Assemblée, après les journées d'octobre, se transporta à Paris, elle fut fermée et abandonnée. On la démolit vers 1807. C'est aujourd'hui une cour et un quartier de cavalerie.

Vers une heure, les hérauts d'armes annoncèrent l'entrée du roi. Il gravit lentement les degrés du trône ; la reine, qui semblait fort émue, s'assit à côté de lui, hors du dais sur un fauteuil placé plus bas ; les princes autour du roi, le reste du cortège sur les degrés de l'estrade ; le clergé à droite du trône, la Noblesse à gauche et le tiers état en face.

Un grand silence s'établit. Le roi se lève et lit un discours plein de vagues généralités, très applaudi cependant. Il se rassied et se couvre. Toute la noblesse suit son exemple. Quelques membres du tiers se couvrent alors, et l'on entend dans leurs rangs : « Couvrez-vous ! » Le tumulte augmentait, quand le roi se découvrit ; et chacun fit de même.

Le garde des sceaux prit ensuite la parole et resta dans les mêmes généralités. Enfin, Necker lut un discours interminable sur l'état des finances du royaume, plein de petits faits, de détails techniques. A 4 heures et demie, le roi leva la séance et sortit escorté de ses gardes.

Ainsi, dès la première séance, le gouvernement se plaçait en dehors des débats des états généraux ; il

ne présentait aucun plan, il ne cherchait pas à prévoir les difficultés de la vérification des pouvoirs, il ne traçait pas les cas du vote par ordre ou par tête, il ne dirigeait rien.

On peut-être, comme le pensent certains historiens, avait-il l'intention de ne rien diriger, afin de multiplier et non d'aplanir les difficultés. S'il avait accordé si aisément une double représentation au tiers état, c'est qu'il espérait se servir de lui pour arracher aux deux autres ordres la suppression de leurs privilèges en matière d'impôts. L'attitude imprévue du tiers état dérouta toutes ses prévisions. C'est à l'énergie, à l'habileté des députés des communes, comme on les appelait alors, que la nation doit son affranchissement.

Étrange coïncidence des dates ! Le 5 mai 1789 s'ouvrait avec les États Généraux la période de cet affranchissement ; et le 5 mai mourait à Sainte-Hélène celui qui avait conçu et exécuté la pensée criminelle de confisquer à son profit les bienfaits de cette grande Révolution nationale.

La convocation des États Généraux n'avait été que le prélude du grand drame qui devait se jouer quelques années plus tard. Cinq semaines après le rideau se levait sur le premier acte, qui devait être le serment du Jeu de Paume.

Le 20 juin 1789, qui tombait un samedi, dès cinq heures du matin, un détachement de gardes françaises, commandé par M. le comte de Vertan, sort de sa caserne de la place d'Armes et se dirige vers la salle des Menus, dans l'avenue de Paris. M. de Vertan place un poste à la porte, avec ordre de ne laisser pénétrer aucun député, et des soldats dans tous les

couloirs. Bientôt la vaste salle se remplit d'ouvriers charpentiers qui dressent le dais royal et de tapissiers qui apportent des tentures et des bancs. Partout retentit le bruit des marteaux.

Vers neuf heures, le président Bailly se présente avec ses deux secrétaires. L'officier de garde lui refuse d'abord l'entrée, puis lui permet de pénétrer pour prendre les papiers du bureau, tandis que des hérauts d'armes à tous les coins de rue de Versailles publient la proclamation suivante : « Le roi ayant résolu de tenir une séance royale aux États Généraux le lundi 22 juin, les préparatifs à faire dans les trois salles, qui servent aux assemblées des ordres, exigent que ces assemblées soient suspendues jusqu'après la tenue de ladite séance. Sa Majesté fera connaître par une nouvelle proclamation l'heure à laquelle elle se rendra lundi à l'assemblée des États.

Peu à peu, les députés arrivent inquiets, anxieux, et se rassemblent par groupes sur l'avenue de Paris. Il pleut à flots. Les uns se réfugient sous un hangar, qu'on appelait la maison de bois, à côté de la salle des Menus ; les autres étendent leurs parapluies, et les conversations les plus animées s'engagent de tous côtés.

Que signifie tout ceci ? Veut-on dissoudre les États Généraux ? disent les uns. Veut-on punir les communes de s'être constituées en assemblée nationale et d'avoir fait acte de souveraineté, en ordonnant la perception provisoire des impôts ? Veut-on, disent les autres, empêcher les curés de se réunir à nous, ainsi qu'ils en ont manifesté l'intention devant l'archevêque de Paris ?

Allons tous à Marly, qu'habitait alors le roi, s'écrie-

t-on. Allons tenir notre séance au pied même du château; et si le roi veut se trouver au milieu de nous, il n'aura qu'à descendre quelques marches. — Non, répliquent d'autres, allons siéger sur la place d'Armes en face du château royal. Ce sera le Champ de Mai de la Révolution.

Mais, comme la pluie tombait toujours de plus en plus fort, on prend la résolution d'aller se mettre à couvert dans un lieu clos ; ce fut l'avis du Dr Guillotin, député alors inconnu et qui ne fera que trop parler de lui plus tard avec sa nouvelle machine à décapitation ; l'on se rend entouré d'une foule nombreuse dans un jeu de paume de la rue Saint-François, située près de la rue de Satory dans le vieux Versailles, à deux pas de là.

Voilà donc les six cents députés des communes de France, qui, sous cette pluie battante, leurs parapluies ouverts, trempés, crottés, dans la boue et les flaques d'eau, les voilà qui s'engagent, en sortant de la place d'Armes, dans la petite ruelle Saint-François, et pénètrent entre quatre murs nus surmontés d'une galerie en bois pour les spectateurs. A droite et à gauche des filets, des raquettes, des balles. C'est un pauvre jeu de paume, que cette journée du 20 juin va rendre à jamais célèbre.

Vite on improvise un bureau avec une table et quelques chaises. Bailly donne lecture de la lettre du marquis de Brézé lui annonçant la séance royale l'ordre de ne laisser entrer personne dans la salle des Menus et la suspension des séances. Mounier ouvre alors l'avis qu'en présence des mesures désastreuses suggérées au roi, les représentants de la nation doivent se lier au salut public et aux intérêts de la pa-

trie par un serment solennel. Ce sont ses propres expressions.

Cette proposition approuvée de tous, Bailly le premier prête serment en ces termes, en même temps que les secrétaires : « Nous jurons de ne jamais nous séparer de l'Assemblée nationale et de nous réunir partout où les circonstances l'exigeront, jusqu'à ce que la constitution du royaume soit établie et affermie sur des fondements solides. »

Tous les membres prêtent le même serment entre les mains du président. Ce ne sont plus des cris joyeux de joueurs qu'on entend, ni des bruits de balles rebondissant contre les murs et renvoyées par les raquettes ; c'est un serment solennel répété autant de fois qu'il y a de députés dans la salle.

En ce moment le tonnerre gronde. Les éclairs rayent d'une lueur fauve l'obscurité de la salle. Le vent souffle avec rage et enlève les toiles de la galerie de bois. C'est un spectacle imposant, auquel l'orage ajoute sa note de contrebasse. David l'a reproduit dans son esquisse célèbre du *Serment du Jeu de Paume*, où l'on voit Bailly debout sur une table, prononçant le serment, tous les députés la main tendue vers lui : sur le devant de la scène un moine, un curé et un pasteur, symbole de l'union des croyances, s'étreignent, et au loin l'éclair scintille et la foudre frappe la chapelle du château de Versailles.

Shakespeare, dans le *Roi Lear*, dit que les éclats de la foudre sont les éclats de rire du ciel. Si nous interprétons ainsi cet orage, c'est le ciel qui prend en pitié cet infortuné Louis XVI, incapable de jouer le rôle que lui assignent les circonstances et s'imaginant de bonne foi, comme ce chevalier qui mettait son cheval

en travers des flots de la mer pour les arrêter, que des hérauts d'armes, un M. de Brézé, une suspension de séance, une nouvelle séance royale même seront des digues assez fortes pour arrêter la marée qui monte, monte toujours.

Du sens pour les petits détails, le roi en avait assez, pour les vues d'ensemble fort peu, et du caractère point du tout. Timide, craintif, livré aux conseils des uns et des autres, entièrement dominé par la reine, sans plan de conduite arrêté, roulant au hasard suivant l'impulsion des événements, il se laissait aller au flot; et le flot l'emporta en trois ans des Tuileries à l'échafaud.

Comme tous les êtres d'un caractère faible, il se servait de la ruse pour soutenir la lutte, à l'aide de petits moyens; comédien au suprême degré, ne parlant que de son amour pour le peuple et ne songeant qu'à le trahir, de son respect pour la Constitution et ne pensant qu'à ressaisir le pouvoir absolu, il jurait tout ce qu'on voulait, serments sur serments, et les reniait tous sans façon.

Mais revenons à la fin de la séance du Jeu de Paume. L'orage calmé, un secrétaire fait l'appel des bailliages, sénéchaussées, provinces et villes, suivant l'ordre alphabétique; et chaque député, répondant à son nom, s'approche du bureau et signe le serment qu'il a prononcé. Un seul, comme chacun sait (Martin d'Auch), licencié ès lois, de la sénéchaussée de Castelnaudary, signa: *opposant*; et sa signature fut conservée, comme preuve de la liberté des opinions.

L'assemblée, enfin, s'ajourna au lundi 22, en déclarant que, si la séance royale avait lieu dans la salle nationale, tous les membres y demeureraient après

le départ du roi, pour y continuer les délibérations et travaux ordinaires.

A partir de cette mémorable séance du Jeu de Paume, les communes marchent de triomphe en triomphe. Le 22, la majorité des députés du clergé vient se réunir à elles dans l'église Saint-Louis. Le 23, seconde séance royale.

Il y a dans la vie des nations de ces quarts d'heure décisifs, où se jouent leurs destinées ; et l'un de ces quarts d'heure sonna quand Louis XVI, quittant la salle des États, ordonna aux députés de se séparer de suite. Le clergé et la noblesse obéirent.

Les députés des communes, se rappelant leur serment du Jeu de Paume, restèrent à leur place ; et Mirabeau se levant prononça ces paroles, que chacun connaît, mais qu'il est bon de répéter : « Messieurs, j'avoue que ce que vous venez d'entendre pourrait être le salut de la patrie, si les présents du despotisme n'étaient toujours dangereux. Quelle est cette insultante dictature ? L'appareil des armes, la violation du temple national, pour vous commander d'être heureux ! Qui vous fait ce commandement ? *Votre mandataire !* Qui vous donne des lois impérieuses ? Votre mandataire, lui qui doit les recevoir de nous, qui sommes revêtus d'un sacerdoce politique et inviolable !... Je demande qu'en vous couvrant de votre dignité, de votre puissance législative, vous vous renfermiez dans la religion de votre serment ; il ne nous permet de nous séparer qu'après avoir fait la constitution. »

Alors, M. de Brézé s'avance : « Messieurs, vous avez entendu les ordres du roi. »

« Oui, Monsieur, réplique Mirabeau en marchant

fièrement à sa rencontre, nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées au roi ; et vous qui ne sauriez être son organe auprès des États Généraux, vous qui n'avez ici ni place, ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son discours. Cependant, pour éviter toute équivoque, je déclare que, si l'on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. »

— Oui ! oui ! s'écrient tous les députés.

« En de telles scènes, dit Carlyle, la minute est la mère des siècles. » La révolution était faite, le tiers état triomphant, le serment du Jeu de Paume maintenu. Déjà, à travers les nuages de 1789, on voyait poindre à l'horizon la lueur sanglante de 1793.

UNE STATUE A M. THIERS A PARIS

Un des plus grands étonnements des étrangers et des provinciaux qui viennent à Paris, c'est de ne trouver dans la capitale, ni une rue, ni une place publique, ni un simple carrefour qui porte le nom de M. Thiers.

Ils voient en abondance, à chaque pas, s'étaler sur des plaques de marbre des noms parfaitement inconnus, qui n'ont aucun titre pour passer à la postérité. Ils voient même des statues, qui se dressent insolemment en plein soleil, et qui ne rappellent que des mémoires obscures ou banales, mais le grand homme d'État, l'orateur éloquent, l'historien illustre, le grand patriote, l'ancien vétéran de nos grandes assemblées parlementaires, l'impérissable libérateur du territoire, est proscrit de la cité par cette collection d'énergumènes qui siègent à l'Hôtel de Ville, et qui s'intitulent les édiles de la ville de Paris.

Toutes les municipalités parisiennes et tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis trente ans ont maintenu cette scandaleuse pros-

cription. C'est pour la troisième République une tache ineffaçable. S'il est vrai que l'ingratitude des peuples s'expie tôt ou tard, le régime qui s'en est rendu coupable ne doit pas être sans inquiétude pour son lendemain.

J'ai cru cependant, il y a quelques années, que cette iniquité allait être réparée. C'était le 5 mai 1889. Le gouvernement était réuni à Versailles pour célébrer le centenaire de la Révolution. Le président de la Chambre des députés, qui était alors M. Méline, portant la parole au nom de la représentation nationale, termina son discours par cette éloquente adjuration :

« Que la France écoute la voix du grand homme « d'État qui l'a le mieux connue et qui occupe une « si grande place dans la fondation de notre troi- « sième République, qu'il est impossible de parler « d'elle sans parler de lui : j'ai nommé M. Thiers.

« Arrivé à la fin de son *Histoire du Consulat et de « l'Empire*, de cet impérissable monument élevé par « lui à la gloire de son pays, bien plus qu'à la gloire « d'un homme, M. Thiers laissait échapper, comme « le testament de son ardent patriotisme, ces admi- « rables paroles *qui devraient être inscrites aujour- « d'hui en lettres d'or sur nos arcs de triomphe*, car « elles contiennent toute la philosophie de la Révolu- « tion et la leçon de cette grande journée : « Si « grand, si sensé, si vaste que soit le génie d'un « homme, jamais il ne faut lui livrer complètement « les destinées d'un pays... Jamais il ne faut livrer la « patrie à un homme, n'importe l'homme, n'impor- « tent les circonstances... C'est le dernier cri qui « s'échappe de mon cœur, cri sincère que je vou- « drais faire parvenir au cœur de tous les Français,

« afin de leur persuader à tous qu'il ne faut jamais « aliéner sa liberté. »

M. Le Royer, s'unissant à M. Méline, vint, lui aussi, au nom du Sénat, rendre hommage au fondateur de la troisième République, « au libérateur du « territoire, qui voulut appeler tous les Français à la « réconciliation sur le terrain du relèvement de la « patrie mutilée, lorsqu'il les convia à établir le gou- « vernement de tous par tous. »

Eh bien ! disais-je le lendemain de cette séance, il importe que ces hommages solennels rendus à M. Thiers ne constituent pas seulement une manifestation glorieuse, sans doute, pour la mémoire du libérateur du territoire, mais dont il ne restera bientôt plus qu'un périssable souvenir.

Admirateur de M. Thiers, fidèle à ses incomparables enseignements, fermement résolu à défendre et à propager dans ce grand et noble pays de France, qui ressuscita entre ses mains, les doctrines de celui qui aima d'une égale passion la vérité et la liberté, je demandais qu'il s'élevât dans Paris une statue du premier président de notre République.

Je demandais que sur le socle de cette statue les générations à venir, qui n'auront connu ni les misères du despotisme ni les hontes de l'invasion, pussent lire gravées dans le granit les admirables paroles que le président de la Chambre des députés rappelait le 5 mai, aux applaudissements unanimes des représentants de la vraie France.

Et ce n'est pas seulement un monument de la reconnaissance nationale dont je réclamais l'érection, c'était une manifestation politique d'une haute et significative portée, que j'entendais provoquer.

Il faut que M. Thiers ait sa statue à Paris, dans ce Paris dont il fut l'illustre représentant dans les Chambres impériales ; dans ce Paris auquel il a cherché à épargner, avec une inoubliable opiniâtreté, les douleurs de la capitulation, après l'avoir doté de son inexpugnable enceinte ; dans ce Paris qu'il a reconquis sur la plus sauvage et la plus criminelle des insurrections ; dans ce Paris enfin, auquel il a donné et conservé à force de sagesse, de patriotisme et de courage civique, le gouvernement des peuples libres : la République !

Eh quoi ! Paris pourrait consentir à oublier celui qui, à Bordeaux, tenant tête à une majorité réactionnaire qui prétendait lui arracher son titre de capitale, s'écriait :

« J'ai parcouru l'Europe. Eh bien ! j'ai vu que la « résistance de Paris relevait le cœur de tous nos « amis en Europe, et pour ma part, je ne pourrais, « sans me faire horreur à moi-même, être ingrat « pour cette grande population qui a relevé la France « aux yeux du monde entier. Il n'est pas vrai que « Paris ait été toujours l'auteur de la guerre civile en « France. Il en a été plus souvent le théâtre que l'au- « teur. »

Eh quoi ! les républicains refuseraient les suprêmes honneurs à l'homme d'État qui, le 27 mars 1872, prononçait ces paroles inspirées d'un loyalisme politique qui ne s'est pas démenti :

« A ceux qui nous accusent de préparer une solu- « tion monarchique, je donne un démenti formel. Je « le répète encore une fois, nous avons trouvé la « République comme un fait accompli ; nous avons « pris le gouvernement avec ce fait. Rien dans

« nos actes ne tendra à changer ce fait établi.

« Je ne trahirai pas la forme du gouvernement que nous avons trouvée.

« Je le jure devant Dieu et devant les hommes ! »

Eh quoi ! les conservateurs sincères, ceux qui ne dissimulent pas derrière un masque menteur les plus inavouables convoitises et les ambitions les plus insensées, n'acclameraient pas, aujourd'hui encore, le nom du sage qui, le 12 juillet 1872, faisait cette solennelle déclaration :

« Je ne sais quelle sera la forme future du gouver-
« nement ; mais si je puis quelque chose à celle-ci,
« ce sera la République conservatrice, — oui ! la Ré-
« publique conservatrice. »

Non ! non ! Tous les bons Français ; tous les républicains pour qui la liberté est la raison d'être de la République ; tous les conservateurs qui ne sont inféodés ni à des prétendants impuissants, ni au plus méprisable et au plus méprisé des artisans de coups d'État ; tous les frères séparés de l'Alsace-Lorraine dont M. Thiers a disputé pied à pied et avec une si admirable ténacité le sol convoité par le vainqueur allemand ; tous ceux de la Lorraine et tous ceux de la Champagne, qui ont vu leur territoire libéré bien avant l'heure marquée par l'envahisseur triomphant ; tous, tous seront avec nous pour réparer la plus criante, la plus inexcusable injustice dont un peuple ait donné l'exemple.

Lorsqu'après le 16 mai 1877, du haut de la tribune de la Chambre, un ministre insolent essaya de contester à M. Thiers ses titres à la reconnaissance nationale, Gambetta se leva et, désignant d'un geste superbe celui que les réactionnaires coalisés dans

une haine commune avaient renversé du pouvoir, le grand tribun s'écria : « Le libérateur du territoire, le voilà ! »

Nous voulons, nous, que dans un avenir prochain, sur une des places de Paris, se dresse enfin la statue de M. Thiers, dont les plus lâches défaillances pourraient seules retarder la solennelle inauguration.

Et qui donc ce jour-là ne s'unira pas à nous pour s'écrier : « Le chef, le fondateur du vrai parti national, du parti de la France, le voilà ! »

L'appel que j'adressais alors fut entendu. De tous les corps constitués de Paris, de tous les chefs-lieux des départements, de toutes les villes, de tous les cantons, s'éleva un cri d'approbation. Les journaux de tous les partis unirent leurs voix à la mienne ; les journaux radicaux et socialistes seuls firent entendre des cris de protestation et de menace. Mais ce fut surtout dans le monde politique et dans le parlement que s'élevèrent les voix les plus éloquentes pour applaudir à cette réparation tardive. Je reçus une foule de lettres. M. Jules Simon fut le premier à envoyer son adhésion dans les termes suivants :

On a fait un grand nombre de statues dans ces derniers temps. On a élevé des statues à des grands hommes dont la réputation ne s'étend guère au delà de leur arrondissement ou de leur canton. Il m'est arrivé d'avoir avec un ami cette conversation : — D'où venez-vous ? — De X. — Qu'avez-vous été faire là ? — C'était pour la statue de M...

— Qui est-ce ?

Il est plus difficile d'élever une statue à M. Thiers qu'à ce monsieur-là. Il ne faut pas s'en étonner.

Les personnes qui vous donneront leur nom pour votre liste feront, en souscrivant, une profession de foi.

Les premières statues de Thiers visaient le libérateur du territoire; tout le monde souscrivait : on n'avait pas besoin de réfléchir.

Aujourd'hui, c'est bien encore au libérateur que vous élevez une statue ; mais c'est surtout au défenseur de la liberté, à l'illustre parlementaire, au gardien de la fortune publique, au patriote toujours en éveil pour l'influence française et la gloire française. C'est en même temps, je le sais, au fondateur de la République.

Cette initiative vous honore beaucoup, et vous avez raison de penser que je m'y associerai avec joie, où et comme vous voudrez.

Jules Simon.

Le lendemain, le vieil ami de M. Thiers, M. Barthélemy Saint-Hilaire, m'envoyait son adhésion à son tour, en m'annonçant qu'une somme de 46.000 francs était déjà déposée à la Banque de France, pour être mise à la disposition du Comité.

Je m'empresse de faire savoir au Comité qui va se former pour l'érection de la statue de M. Thiers, sur une place de Paris, qu'une somme de quarante-six mille francs (46.000 fr.), déposée sous mon nom à la Banque de France, est destinée dès longtemps à cette œuvre de gratitude nationale. Cette somme provient de la souscription ouverte par M. Ménier, dans son journal *le Bien public*, après la mort du libérateur du territoire ; elle a été formée en presque totalité par des souscriptions à 5 centimes.

Voilà douze ans bientôt que M. Thiers est mort ; et les souscripteurs pensaient que c'est aux pouvoirs publics, organes de la France, de rendre officiellement et par un projet de loi, à la mémoire de M. Thiers, l'hommage patriotique qui lui est dû à tant de titres.

B. Saint-Hilaire.

A la suite de ces deux lettres, une réunion eut lieu

à l'Institut, dans le cabinet du secrétaire perpétuel de l'Académie française, sous la présidence de Jules Simon. Là, on nomma un Comité composé, outre Jules Simon, de MM. Bardoux, Barthélemy Saint-Hilaire, Dietz-Monin, Foucher de Careil, Frank-Chauveau, De Marcère, Lenoel, Paul de Rémusat, Pressensé, Léon Say, Trarieux, Sébline, sénateurs ; Casimir-Périer, Jules Ferry, Ferdinand Dreyfus, Ribot, députés ; Jules Brisson, Georges Patinot, Eug. Rendu, J. Reinach, publicistes. — Il fut décidé qu'on organiserait une souscription nationale dans toute la France, et que les fonds seraient centralisés dans la caisse du *Crédit lyonnais*, sous le contrôle de M. Henri Germain, président de son Conseil d'administration.

En même temps les lettres d'adhésion continuaient à pleuvoir de toutes parts. Parmi les plus chaleureuses et les plus empressées je citerai les suivantes :

Vous formez un comité dans le dessein d'élever sur une des places de Paris une statue à M. Thiers, et vous m'offrez d'en faire partie.

J'approuve fort votre initiative, et vous pouvez compter sur mon plus chaleureux concours.

La gloire de M. Thiers appartient à la Patrie, qu'il a su avertir avant le désastre, soutenir pendant la lutte, personnifier dans les jours de deuil, qu'il a relevée, rassurée, guidée avec une sagacité persévérante, vers le gouvernement nécessaire, et enfin arracher, par des prodiges d'habileté et de bon sens, à la division, à l'anarchie, à l'impuissance.

Il a été le fondateur de la République parlementaire en même temps que le libérateur du territoire.

Il n'est pas permis au parti républicain, dans son ensemble, d'oublier des services que l'on peut qualifier d'incomparables, des leçons et des conseils qu'il est bon

de faire revivre, car ils sont ceux de l'expérience elle-même et le temps n'a pu que les confirmer.

On n'a jamais séparé, d'ailleurs, dans les régions que j'ai l'honneur de représenter, le souvenir de la libération du territoire de celui de la défense nationale ; en deçà comme au delà des Vosges, on enveloppe dans la même reconnaissance les noms de Thiers et de Gambetta, et l'on se demande pourquoi la capitale de la République a si longtemps tardé à réunir ces deux hommes, qui ont tant aimé la France, dans le même hommage patriotique.

JULES FERRY.

Vous avez choisi un heureux moment pour rappeler à nos concitoyens leur devoir vis-à-vis d'un grand homme qui a aidé la France à se relever, et qui nous a, si souvent et dans un si beau langage, donné des conseils que malheureusement nous n'avons pas toujours suivis.

C'est le nom de M. Thiers qui peut aujourd'hui le mieux rallier tous les hommes modérés, et seule la politique qu'il a pratiquée de 1871 jusqu'à sa mort peut affermir la République conservatrice qu'il a fondée.

LÉON SAY.

En ouvrant une souscription pour élever à Paris une statue à M. Thiers, vous ne pouviez que donner satisfaction aux désirs des amis fidèlement attachés à la mémoire de l'homme d'État qui, après les événements de 1870, a rendu à la Patrie des services inoubliables.

Dès que le Parlement sera réuni, je convoquerai les sénateurs appartenant au groupe que j'ai l'honneur de présider et je leur demanderai de s'associer au mouvement que vous provoquez. Quelque rapprochée que soit la date de cette convocation, je n'ai pas voulu l'attendre sans vous envoyer l'expression de notre vive sympathie pour votre patriotique projet.

BARDOUX.

Je vous félicite de l'initiative que vous venez de prendre et je vous adresse mon adhésion.

Rien n'irrite plus les factions que le bon sens. A ce titre, aucun des noms de notre temps ne devait recevoir plus d'insultes que celui de M. Thiers.

Contre la monarchie absolue, il avait voulu et fait triompher la monarchie parlementaire. — Contre la Commune, il avait rétabli l'ordre. — Contre les partis extrêmes, et pour empêcher la guerre civile, il avait conçu une République conservatrice dont il avait indiqué toutes les conditions.

En relisant aujourd'hui ses discours et son dernier manifeste, nous retrouvons signalées et comme prophétisées d'avance chacune des fautes qui ont été commises.

C'est à ceux qui veulent une politique de réparation qu'il appartient de défendre cette grande mémoire et d'honorer notre temps, en proclamant d'avance ce qu'en dira la postérité.

G. Picot,
Membre de l'Institut.

Vous me faites un grand honneur en me demandant d'entrer dans le comité que vous formez pour élever un monument à la mémoire de Thiers.

Cet hommage est dû au libérateur du territoire, au fondateur de la troisième République, qui nous donnait, le 12 novembre 1872, ces conseils prophétiques :

« Le nombre lui-même a besoin de repos, de sécurité, « de travail. Il peut vivre d'agitation, quelques jours ; « il n'en vit pas longtemps. Après avoir fait peur aux « autres, il prend peur de lui-même ; il se jette dans les « bras d'un maître d'aventure et paie de vingt ans d'es- « clavage quelques jours d'une désastreuse licence.

« Et cela il l'a fait souvent, et ne croyez pas qu'il ne « soit pas capable de le refaire encore. Il recommen- « cera cent fois ce triste et humiliant voyage de l'anar- « chie au despotisme, du despotisme à l'anarchie, semé « de hontes et de calamités, etc. »

Une statue à Thiers, c'est, dans les circonstances ac-

tuelles, affirmer que ses conseils seront suivis et qu'on veut acquitter une dette de reconnaissance envers lui.

Je vous remercie de m'appeler à faire partie du comité qui poursuit ce double but et je vous dis, comme mon éminent collègue Jules Simon : disposez de moi où et comme vous voudrez.

Émile Lenoel.

J'ai reçu la communication que vous avez bien voulu m'envoyer, et dans laquelle vous proposez d'élever à Paris une statue à M. Thiers, pour honorer en lui, non seulement le patriote, le libérateur du territoire, mais le défenseur des idées libérales et le fondateur de la République parlementaire.

Je vous félicite de cette idée, à laquelle j'adhère de grand cœur: heureux de rendre hommage à une illustre et chère mémoire, et à ce régime parlementaire auquel la France doit de longues années de paix et de prospérité, tandis qu'elle doit au pouvoir personnel les plus douloureuses catastrophes de son histoire.

Franck Chauveau.

Je tiens à vous féliciter de l'initiative que vous avez prise de constituer un comité pour l'érection d'une statue à M. Thiers.

Vous pouvez compter sur mon concours le plus chaleureux. Je considérerai comme un honneur de faire partie du comité.

A. Ribot.

J'accepte avec empressement l'honneur que vous me faites en me conviant à entrer dans le comité dont vous préparez la formation pour l'érection d'une statue de M. Thiers.

Comme il arrive à tous ceux qui ont été mêlés à des luttes civiles, M. Thiers compte encore, plus de dix années après sa mort, de nombreux ennemis. Il serait temps, cependant, que les haines politiques désar-

massent devant le souvenir impérissable des services rendus à la patrie par ce grand homme d'État. Nul ne peut oublier qu'au lendemain des désastres de l'année terrible il a incarné le génie même de la France.

En aucun temps, aucun citoyen n'a rempli un rôle comparable au sien. Il a fait mieux que donner la gloire à son pays; il l'a fait revenir à la vie et a préparé le relèvement de sa fortune. Retarder plus longtemps les honneurs publics dus à sa mémoire serait donner à la postérité le droit de nous traiter d'ingrats.

Il faut vous remercier, cher Monsieur, de l'initiative que vous avez prise. Elle vient à propos au lendemain de fêtes nationales qui rappellent le chemin parcouru depuis l'œuvre de régénération accomplie par le libérateur du territoire. Elle ne peut manquer de trouver de l'écho, et je la crois assurée du succès.

L. Trarieux.

J'applaudis de loin à l'initiative que vous avez prise d'ouvrir une souscription pour l'érection d'une statue de M. Thiers à Paris. Historien, orateur, homme d'État, M. Thiers a joint à tous ces titres, dans ses dernières années, la gloire d'avoir sauvé son pays et fondé un gouvernement.

Aujourd'hui encore, son nom va servir de mot de ralliement pour tous les Français qui aiment l'ordre et la liberté. Vous sonnez ainsi le réveil des conservateurs libéraux dont M. Thiers fut le chef. Je m'associe de tout cœur à votre œuvre, à l'adhésion que vous ont déjà donnée mes amis, et je vous prie de vouloir bien m'inscrire sur votre liste de souscription.

De Marcère.

Vous pouvez me compter au nombre des souscripteurs au monument de M. Thiers. J'ai été préfet de M. Thiers et le premier révoqué au 24 mai. De tels souvenirs obligent.

A. Foucher de Careil.

Je ne saurais trop applaudir à la patriotique pensée élever à Paris une statue à M. Thiers. Rien n'est plus opportun que de rappeler au pays ce que le grand nom du libérateur du territoire personnifie de libéralisme élevé, de fermeté et de largeur dans une politique de sagesse.

Un tel souvenir est bien fait pour nous persuader que le seul moyen d'affermir la République est de nous inspirer de l'esprit qui a présidé à sa fondation dans des jours qu'on ne saurait oublier.

E. DE PRESSENSÉ.

En vous félicitant bien cordialement de l'œuvre généreuse dont vous avez pris l'initiative, de raviver la reconnaissance publique pour la glorieuse mémoire de M. Thiers, je viens offrir mon concours empressé, tant pour le comité d'organisation que pour la souscription.

DIETZ-MONNIN.

L'impression produite par toutes ces adhésions avait été considérable. Lorsque l'organisation du comité fut connue, l'impulsion devint irrésistible. On allait enfin assister à un superbe mouvement national. Des comités s'organisaient partout, le libérateur du territoire, le dompteur de la Commune, allait avoir un monument digne de lui, digne des éclatants services rendus à la patrie. Tous les partis semblaient avoir désarmé pour rendre hommage au grand citoyen, au véritable fondateur de la troisième République.

Mais les radicaux et les socialistes veillaient. Ils avaient d'abord accueilli la formation du comité par des sourires ironiques, par des plaisanteries de mauvais goût. Mais quand ils virent l'élan que prenait la

manifestation, leurs sarcasmes se changèrent en colères : leur fureur ne connut plus de bornes. Ils ne se contentèrent pas de lancer dans leurs feuilles toutes sortes d'imprécations, ils manifestèrent l'intention de s'opposer même par la force à l'érection de la statue. Ils allèrent même jusqu'à écrire à la belle-sœur de M. Thiers des lettres de menaces : on l'avertissait qu'on irait démolir une deuxième fois l'hôtel de la place Saint-Georges; on la menaçait même de se porter en foule au Père-Lachaise, de dévaster la tombe où reposaient les dépouilles mortelles du libérateur du territoire, et de jeter ses cendres au vent.

Ces violences produisirent leur effet. M^lle^ Dosne se rendit un matin tout éplorée chez M. Barthélemy Saint-Hilaire, et lui fit part de ses angoisses. Le vieil ami de sa famille se rendit à son tour auprès de Jules Simon et le supplia de ne pas donner suite au projet du comité. Sa prière fut entendue, et la statue de M. Thiers fut reléguée dans les oubliettes, où elle attend depuis vingt-cinq ans.

Au fond, M^lle^ Dosne avait raison. Ce qu'il faut à la mémoire de M. Thiers, ce n'est pas un monument dû à des souscriptions privées. C'est une manifestation éclatante du Parlement, parlant au nom de la France, et votant par acclamation des hommages publics à celui qui ne désespéra pas de la fortune de la patrie au jour de ses malheurs. Le jour où nous aurons un gouvernement digne de comprendre l'âme de la nation, M. Thiers aura sa statue à Paris, son nom sera inscrit au Panthéon des grands hommes, et les étrangers ne reprocheront plus à la France son ingratitude et son oubli.

LA QUESTION SOCIALE

Y a-t-il une question sociale ? Gambetta prétendait qu'il y avait seulement des questions sociales, mais que la question sociale n'existait pas. J'avoue que je ne comprends pas la distinction. La question sociale se compose d'une foule de questions sociales qui s'enchaînent entre elles, et qui forment ensemble le plus grand problème des sociétés modernes. Guillaume II a à compter avec elle en Allemagne, où son autorité est battue en brèche par le socialisme sans cesse grandissant. En France, les pouvoirs publics sont également aux prises avec elle. De ce côté comme de l'autre côté du Rhin, elle reste la grosse difficulté de l'avenir.

C'est que la question sociale n'est pas de celles qu'on peut résoudre par des discours. Posée à l'origine des sociétés, elle s'est continuée à travers les siècles. Elle a pu subir des transformations successives, mais elle n'a jamais été résolue, et elle ne le sera jamais, car il est dans la nature des choses humaines de progresser sans cesse, sans atteindre jamais le but

poursuivi. Quoi que l'on fasse, il y aura toujours des pauvres, des malades, des ignorants, et par conséquent des mécontents qui, moins bien partagés que les autres, maudiront l'état social où se rencontrent de si nombreuses et de si perpétuelles inégalités.

Au point de vue philosophique, le mal est donc sans remède : chercher la solution absolue du problème, c'est s'égarer sans profit dans le domaine des utopies. Que l'on entreprenne, si l'on veut, aujourd'hui, la liquidation sociale, que l'on fasse table rase de toutes les situations et de toutes les fortunes, et que l'on procède au partage rêvé par les socialistes, il arrivera toujours un moment où l'ancienne inégalité reprendra ses droits, et la question sociale renaîtra toujours aussi impérieuse, aussi menaçante, aussi insoluble.

Mais si, au point de vue philosophique, le problème est sans issue, au point de vue politique il n'en est point ainsi. Le législateur a pour mission d'atténuer le mal, d'apporter des réformes utiles, de prendre des mesures pour conjurer les crises et les périls. Il est certain qu'aujourd'hui un malaise profond travaille tous les États de l'Europe. Tous les budgets sont grevés de dépenses improductives pour l'entretien des armées permanentes ; l'industrie périclite, l'agriculture souffre ; les impôts augmentent partout dans des proportions inconnues, et la vie matérielle devient de plus en plus difficile. Une perturbation profonde règne dans toutes les industries, et les grèves, qui ne sont que les manifestations de cet état maladif, sont à l'état latent dans tous les centres industriels et manufacturiers, où les populations ouvrières se trouvent agglomérées.

Quelles sont les causes de cette situation ? Il serait trop long de les rechercher, mais ces causes sont complexes. Je crois, contrairement à bon nombre d'économistes, que la trop grande extension des travaux publics dans les grandes villes a beaucoup contribué au mal dont on se plaint. Depuis trente ans, les divers gouvernements qui se sont succédé en France n'ont eu qu'une préoccupation, c'est l'agrandissement et l'embellissement des cités. Ces travaux d'embellissement ont été poussés avec une véritable fièvre : ils ont eu pour conséquence d'appeler dans les villes toutes les populations valides des campagnes, de sorte que pendant que celles-ci manquaient de bras, les autres étaient obligées d'élargir chaque année leur enceinte pour loger leur population sans cesse grossissante. Ici l'anémie, là la pléthore. Le malaise dont nous souffrons provient particulièrement de cette rupture de l'équilibre.

Les travaux exécutés dans les grandes villes ont donc eu pour premier résultat d'amener un déplacement de population. Un second résultat non moins fâcheux a été d'obliger les municipalités à recourir aux emprunts, pour payer ces travaux. C'est ainsi que toutes les grandes villes de France, à l'instar de Paris, se sont considérablement endettées. Pour payer les intérêts de ces emprunts, les municipalités ont dû surélever les anciennes taxes des octrois, et même en créer de nouvelles. Cette augmentation des droits d'octroi a eu pour effet de faire renchérir tous les objets de première nécessité. Il était évident que le jour où les travaux seraient interrompus, cette population imprudemment entassée dans les grands centres devait être la première victime de l'imprévoyance des gouvernements.

Enfin aujourd'hui, quelles que soient les causes qui l'ont amené, il est incontestable que le mal existe. Comment l'atténuer? Comment le guérir?

Assurément les docteurs ne manquent pas. Il y a une foule d'écoles socialistes qui se disent en possession d'une panacée universelle, avec laquelle elles prétendent pouvoir supprimer le paupérisme et ramener l'âge d'or sur la terre. Ces écoles ont des apôtres en France, en Angleterre, en Allemagne, et partout où le besoin se fait sentir. Les uns veulent constituer des syndicats d'ouvriers, pour se coaliser contre le capital, qu'ils dénoncent comme le grand ennemi ; les autres veulent détruire la propriété individuelle, et mettre tout en commun sous le patronage de l'État ; d'autres veulent faire disparaître la famille, supprimer le mariage, et arracher les enfants à leur mère aussitôt après leur naissance, pour leur donner à tous une mère anonyme, qui serait la République. Mais ce ne sont là que des projets chimériques, qui ne résistent pas un quart d'heure au moindre examen.

Ce n'est pas parmi de pareils rêveurs qu'il faut chercher la solution de la question sociale. Et pourtant, il y a quelque chose à faire. A quelle porte frapper? A qui s'adresser pour arriver, sans bouleversement, à un résultat pratique?

Il y a, parmi ceux que la question sociale intéresse, deux catégories de personnes qu'il faut bien distinguer. La première comprend les politiciens qui exploitent le socialisme pour arriver à une situation politique. Ce sont ceux qui n'ont rien de commun avec les travailleurs, qui organisent dans un intérêt personnel les réunions publiques, qui prêchent la

guerre contre la bourgeoisie, et qui excitent les passions populaires pour s'en faire un marchepied. Ceux-là poussent les ouvriers à l'émeute, et cherchent à faire naître les troubles, mais le véritable but qu'ils poursuivent est celui de leur propre fortune, à l'aide de la misère des autres. Ce sont des commis-voyageurs en révolutions. Ils ne sont dignes d'aucun intérêt, et méritent toute la répression des lois.

Mais à côté de ceux-là il y a les vrais travailleurs, qui se livrent pendant toute leur vie à la besogne et qui, gagnant à peine de quoi vivre, ne pouvant rien économiser sur leur salaire, sont exposés au plus complet dénûment quand la vieillesse et les infirmités sont venues. A ceux-là la société doit quelque chose. L'État, qui est la représentation de toutes les forces sociales, n'a pas le droit de les abandonner.

Sous quelle forme la société pourrait-elle venir à leur aide? Par quelle institution l'État pourrait-il concourir à leur bien-être?

Lorsqu'une famille est bien administrée, elle économise dans les jours prospères, afin de se créer une réserve pour les années de crise. Une nation n'est qu'une grande famille qui doit appliquer les mêmes principes en prévision de l'avenir. Pour créer cette réserve, il faudrait que chaque commune s'imposât chaque mois de 12 centimes et demi par habitant (homme, femme et enfant), soit 1 fr. 50 par an et par tête.

Or, la France possède environ trente-huit millions d'habitants. Cette contribution, assez insignifiante par elle-même, produirait donc annuellement une somme de cinquante-sept millions, laquelle, se renouvelant chaque année, formerait, avec les intérêts capi-

talisés au bout de quatorze ans, une réserve de plus d'un milliard, qui serait le vrai patrimoine du pauvre. Avec cette réserve on pourrait constituer des pensions de retraite pour les vieillards. Chaque commune, en temps de crise, pourrait pourvoir aux besoins des familles les plus nécessiteuses, et ce serait le plus sûr acheminement vers l'extinction du paupérisme. Si cette combinaison avait été appliquée depuis le commencement de ce siècle, l'épargne accumulée aurait déjà produit l'énorme somme de soixante milliards. La France pourrait en consacrer une partie à l'amortissement de sa dette publique. Les conséquences économiques et sociales d'une pareille institution seraient incalculables.

Pour réaliser cette pensée, que faudrait-il? La création en France d'une troisième institution qui s'appellerait : l'Assurance Nationale.

Au commencement de ce siècle, pour venir en aide au commerce et à l'industrie, pour faciliter les échanges et pour donner un nouvel essor aux transactions commerciales limitées faute de capitaux suffisants, on créa la Banque de France. L'on sait quelle puissance et quel développement a atteint cette institution qui répondait à un vrai besoin national.

Plus tard, pour rendre service à la propriété foncière et pour l'arracher à l'usure qui la dévorait, on a créé le Crédit foncier de France. Cet établissement, qui est aujourd'hui une des bases les plus puissantes de notre crédit, a pris en quelques années une extension qui va grandissant chaque jour. Sa création, comme celle de la Banque de France, concourt également à l'expansion de la richesse nationale.

Il s'agit maintenant de mettre le travailleur à l'abri

des crises qui peuvent l'atteindre, et de créer une vaste caisse de prévoyance qui, moyennant une légère contribution prélevée sur chacun, assurerait l'avenir des classes ouvrières. Il faut pour cela que l'État autorise sans retard la création de l'Assurance nationale. Une pareille création n'a rien qui ressemble à une utopie. La perception de la cotisation individuelle n'occasionnerait aucun frais ; elle serait faite, comme toutes celles des autres impôts, par les soins du percepteur. Dans le cas où l'État, par principe, ne voudrait pas se charger de l'administration de ces capitaux, il pourrait en charger une société qui fonctionnerait sous son contrôle, et dont il nommerait les gouverneurs comme il le fait pour le Crédit foncier et la Banque de France.

Je recommande ce projet à l'attention de nos législateurs. C'est le meilleur moyen de couper court aux grèves, aux émeutes et aux révolutions. La bourgeoisie française, je n'en doute pas, serait heureuse de concourir à la fondation de cette caisse d'assurance, car, en assurant l'avenir des travailleurs, elle s'assurerait elle-même contre la violence de leurs revendications.

La création de l'Assurance nationale serait d'une application extrêmement facile. Elle permettrait de venir en aide aux travailleurs sans recourir à de dangereuses expériences, et sans exposer l'ordre social à de terribles bouleversements. Mais ce sont précisément les bouleversements que cherchent les entrepreneurs de grèves. Il y a donc de sérieuses raisons pour croire que nous ne sommes pas encore près de voir fonctionner cette utile institution.

LE CONCORDAT. — LA LOI MILITAIRE

C'était sous le premier ministère Brisson. Le parti radical venait pour la première fois d'arriver au pouvoir. L'occasion était belle pour lui de mettre à exécution son programme, dont les deux premiers articles sont la séparation de l'Église et de l'État, et la réduction de la durée du service militaire.

Aussi, tous les journaux du parti menaient la campagne depuis quelques jours. Le ministère était mis en demeure d'agir, et quiconque ne s'inclinait pas devant le mot d'ordre des loges maçonniques était d'avance excommunié et mis à l'index des vrais républicains. Cela n'empêcha pas le jour du vote la plupart de ces derniers de tourner le dos à leurs camarades. L'article fut repoussé à une grosse majorité. L'idée n'était pas mûre : la crainte de l'électeur est pour les députés le commencement de la sagesse.

J'étais allé passer à cette époque quelques jours à Cauterets. En quittant Paris, je m'étais bien promis de ne plus m'occuper de politique pendant mon absence.

Le panorama des Pyrénées est si grandiose ; la nature y a entassé des richesses avec tant d'abondance : la vue des vallées, des coteaux, des torrents, des lacs, des cimes se dressant sur leurs bases de granit, y offre tant de tableaux pittoresques et variés, que pendant quelques jours on est heureux de s'isoler du reste du monde. Les hommes, avec leurs passions et leurs mesquines ambitions, paraissent si petits, qu'on les oublie volontiers pour reporter toutes ses pensées dans la contemplation des merveilles qu'on a sous les yeux.

Malheureusement l'homme propose et Dieu dispose. La politique que je voulais fuir vint me retrouver à Cauterets sous la forme de M. Freppel, évêque d'Angers, que j'avais pour voisin de table d'hôte. M. Freppel, dont la figure est restée populaire, était un causeur aimable et spirituel, parlant volontiers d'art, de littérature, de philosophie et même de science. Il avait fait plusieurs fois le voyage d'Italie, et il n'y a pas de peintre qui connût mieux que lui les musées de Rome et de Florence. Il avait lu Darwin, qu'il connaissait presque aussi bien que la Bible, et les raisons qu'il me donnait pour combattre son système étaient tellement solides et irréfutables, qu'il n'y avait qu'à s'incliner.

L'évêque d'Angers, tout en professant la plus pure orthodoxie, n'était point l'ennemi du progrès. Il reconnaissait que Dieu, en créant l'homme, l'avait fait indéfiniment perfectible. Il n'était point l'ennemi de la science, et il prétendait même que la science n'avait nulle raison de se trouver en désaccord avec la foi.

Mais c'est surtout sur les questions politiques que

mon voisin aimait à discourir. Je mis la question sur le Concordat, qui était la grosse question à l'ordre du jour. Je n'étais pas fâché de connaître à ce sujet l'opinion d'un des principaux dignitaires de l'Église. L'évêque s'y prêta de la meilleure grâce du monde, et voici le dialogue qui s'établit entre nous :

— Pensez-vous, lui dis-je, que le Concordat, qui a été jadis institué pour fixer les rapports de l'Église et de l'État, puisse être aujourd'hui aboli ou même modifié sans danger pour la paix religieuse?

— Modifié, c'est possible, me répondit l'évêque ; mais aboli, certainement non. A l'époque où il fut établi, il répondait à un besoin d'apaisement. Le principe d'autorité, sans lequel il n'y a pas de gouvernement possible, avait été profondément ébranlé par la Révolution, et l'Église avait subi le contre-coup de cet ébranlement. Le Concordat vint renouer des rapports qui étaient brisés, et malgré beaucoup de clauses imparfaites, il a été maintenu depuis lors sous tous les régimes qui se sont succédé en France. Quoiqu'il ne nous satisfasse qu'à demi, nous ne le dénoncerons pas les premiers ; il est passé dans nos mœurs, et l'Église s'y est habituée.

— Mais, si l'État le dénonçait le premier, quelle attitude prendriez-vous vis-à-vis de lui ?

— Cela dépend de ce qu'il nous proposerait à la place.

— Je suppose qu'il supprime purement et simplement le budget des cultes, que feriez-vous ?

— Il ne pourrait pas supprimer le budget des cultes, sans nous rendre en même temps notre liberté et notre indépendance. Nous regarderions cet acte comme une déclaration de guerre, et nous nous dé-

fendrions par la plume, par la parole, par les réunions publiques et par les conférences, où nous enverrions nos meilleurs orateurs. Nous avons dans nos rangs une foule de tempéraments qui sont faits pour la lutte, et qui ne reculeraient devant aucune de ses conséquences.

— Mais, pour organiser la lutte, il faut de l'argent, où le prendriez-vous?

— Le clergé est habitué à vivre de privations, cette considération ne l'arrêterait pas. Il est d'ailleurs probable que tous les fidèles nous ouvriraient leurs bourses, sans compter les ennemis de la République et les mécontents de tous les partis, qui mettraient au service de notre propagande les moyens de publicité dont ils disposent.

— Croyez-vous que l'opinion publique serait avec vous?

— Elle serait évidemment partagée, et nous savons que la lutte serait dure. Mais l'Église en a vu bien d'autres. Quand ses adversaires sont plus puissants qu'elle, elle donne son sang en holocauste, et nous avons alors pour aide l'âme de nos martyrs. Souvenez-vous que nous avons triomphé des proconsuls romains, qui étaient autrement puissants que les proconsuls d'aujourd'hui.

— Sans doute, mais les proconsuls romains faisaient la guerre aux croyances, tandis que les ministres d'aujourd'hui leur laissent toute leur liberté. La situation n'est pas la même : vous auriez beau crier à la persécution, personne ne vous prendrait au sérieux. Votre lutte n'aurait pas l'air d'une guerre entreprise pour la défense de la foi, mais pour celle de vos traitements.

— C'est là ce qui vous trompe, s'est écrié avec vivacité l'évêque d'Angers. L'opinion publique ne prendra pas le change. Elle sait très bien qu'en supprimant le budget des cultes les députés républicains n'ont qu'un but, c'est d'arriver à la fermeture des églises, comme en obligeant nos séminaristes au service militaire on veut arriver, avant tout, à empêcher le recrutement du clergé. C'est la religion persécutée sous un masque hypocrite. Si la guerre est déclarée, nous n'aurons pas grand'peine à faire tomber ce masque, et alors tant pis pour les fourbes! Tenez! a continué mon voisin avec animation, il y a deux ans, lorsqu'on a commencé la campagne contre les congrégations, nous avons cru que l'heure était venue. Il y a eu à Toulouse, dans un établissement religieux que je ne nommerai pas, une réunion de vingt-sept prélats, présidée par un archevêque presque octogénaire. On a discuté sur la conduite que l'Église aurait à tenir en cas de guerre ouverte. Savez-vous ce qu'on a décidé? Qu'on allait fermer toutes les églises; que le clergé en France allait former une immense grève; qu'on refuserait les sacrements à ceux qui les demanderaient, qu'il n'y aurait plus de baptêmes, ni mariages, ni extrêmes-onctions, ni services de morts; que la République serait mise en interdit par la religion. Nous aurions vu alors ce que c'est qu'un État politique sans culte religieux, et un État social sans croyances. Croyez-vous que la République eût résisté longtemps à une situation pareille?

— La mesure eût été évidemment très grave. Mais quelle raison vous a empêchés d'y donner suite?

— Quelques évêques se sont préoccupés de la situation pénible qui serait faite à un certain nombre

d'ecclésiastiques vieux et infirmes, et qui se trouveraient ainsi dénués de toutes ressources. Cette raison a prévalu et la mesure a été ajournée. Mais soyez convaincu que le jour où l'État voudra se passer de l'Église, que le jour où les derniers liens du Concordat seront rompus, nous ne négligerons rien pour assurer la chute de la République. Quoi qu'on en dise, nous n'avons contre elle aucune haine systématique, nous respectons les lois et nous prêchons le respect pour elles quand elles ne blessent pas nos croyances. Comme évêques, nous ne gênons pas la liberté de nos prêtres, et nous leur laissons leur libre arbitre dans les opérations électorales. On ne peut rien nous demander de plus. Je ne crois pas d'ailleurs, pour mon compte, qu'une monarchie soit actuellement possible. Comme homme de paix, je déteste avant tout la guerre civile. Mais il y a une chose que je place par-dessus toutes les autres, c'est ma conscience de chrétien ; sur ce point, je serai intraitable. Tout le clergé, et je dirai plus, l'immense majorité de la société française pense comme nous. Vous pouvez proclamer cela bien haut dans vos revues, dans vos journaux, dans vos parlements. Nous aimons la paix, mais nous sommes prêts pour la guerre si on nous l'impose.

— La séparation de l'Église et de l'État est une doctrine du radicalisme intransigeant ; je ne crois pas qu'elle ait chance d'être votée par le Parlement. Vous avez bien vu qu'elle a été repoussée il y a quelques jours, à une grande majorité, par la Chambre.

— Sans doute, mais le vote dont vous parlez n'a rien de rassurant. Dans les premières années de la République, ils étaient quinze : maintenant, il y en a

cent trente-deux qui se déclarent partisans de cette mesure. Je ne me fais aucune illusion pour plus tard. Avec le scrutin de liste, l'avenir est aux violents.

— Vous n'aimez donc pas le scrutin de liste ?...

L'évêque d'Angers allait me répondre, mais en ce moment le dîner venait de finir, et un de ses amis vint lui offrir le bras pour faire un tour de promenade. Nous nous séparâmes, en nous promettant de reprendre notre conversation, aussitôt que l'occasion nous permettrait de nous retrouver ensemble.

Cette occasion ne se retrouva pas. L'évêque d'Angers, appelé par des affaires pressantes, repartit le lendemain pour son diocèse. Je sais bien que ses idées relativement à une grève générale du clergé peuvent être sujettes à caution ; je sais également que le projet de mettre la France en interdit, en refusant aux fidèles les sacrements, peut aussi prêter à rire, parce qu'il rappelle trop certaines pratiques du moyen âge, mais on ne saurait contester que si une pareille mesure était appliquée, elle ne fût de nature à produire une profonde perturbation dans le pays. On ne rompt pas en un jour avec des habitudes et des usages séculaires. Dans les campagnes surtout, la fermeture des églises et la grève du clergé causeraient un mécontentement universel.

La menace de l'évêque d'Angers avait donc une portée, dont il faut tenir compte. Libre aux politiciens d'estaminet de s'en moquer ! Il n'en est pas moins évident qu'une rupture ouverte avec le clergé aurait les plus graves conséquences. Elle donnerait naissance à des difficultés sérieuses dont il ne serait pas facile de triompher.

Vivre en paix avec l'Église par le maintien du

Concordat, et respecter les idées religieuses de la grande majorité du pays, est une des premières conditions de la République, si elle veut durer.

A peine l'évêque d'Angers était-il parti, que la place qu'il occupait auprès de moi à la table de l'hôtel fut prise par le général D..., qui venait d'être porté au cadre de la réserve.

Le général D... est un des plus anciens généraux de notre armée. Sorti de l'École polytechnique, il entra dans le génie à l'âge de vingt-deux ans, et, pendant quarante-cinq ans, il prit part à toutes nos guerres. Il a longtemps guerroyé en Afrique, et il était déjà colonel lorsque éclata, en 1854, la guerre de Crimée. Il prit une part brillante au siège de Sébastopol, et après l'assaut de Malakoff il fut créé général de brigade. Il fut nommé général de division sur le champ de bataille de Solférino. Chacun de ses grades a été conquis à la suite d'une action d'éclat. C'est un des types les plus complets de ce brillant état-major de l'armée française, qui compte dans ses rangs tant d'hommes remarquables par leur bravoure et la loyauté de leur caractère.

Je profitai du hasard, qui le faisait mon voisin de table, pour lui demander ce qu'il pensait de la nouvelle loi militaire.

— L'armée française, m'a-t-il dit, est divisée en deux camps. Il y a la jeune armée, qui est partisan des idées nouvelles ; il y a ensuite ce que j'appellerai le vieil esprit militaire, qui ne voit de salut que dans le rétablissement de l'ancien ordre de choses. J'appartiens à cette dernière catégorie. Pour apprendre l'exercice et pour s'habituer à la discipline, trois ans suffiraient à la rigueur ; mais, pour s'imprégner du véritable

esprit militaire, pour s'identifier avec cette grande institution, dans laquelle peuvent s'incarner, à certains moments, la fortune et la destinée de la France, cinq années sont à peine suffisantes. Le tort des politiciens, c'est de penser que plus une armée est nombreuse, plus elle est redoutable; ils ne croient qu'à la puissance du nombre. Pour cela, ils s'ingénient à jeter dans nos casernes une foule de jeunes gens délicats, mal bâtis, habitués au bien-être, et qui s'évanouissent aux premières fatigues. Une pareille illusion pourra nous coûter cher.

— Vous croyez donc qu'au point de vue de la solidité de l'armée le remplacement valait mieux que le service obligatoire et égal pour tous?

— Incontestablement, une armée composée de soldats de vingt-cinq à trente ans est cent fois supérieure, comme solidité, à une armée de jeunes gens à peine majeurs. En laissant de côté la question d'égalité, qui est purement sentimentale, il est incontestable que les fils de paysans ou d'ouvriers, élevés à la dure, sont bien plus aptes au service militaire que les fils efféminés de la bourgeoisie. A chacun son rôle! Je ne verrais donc aucun obstacle à ce qu'un soldat, qui arrive à la fin de son service, pût se rengager pour le compte d'un autre. On aurait ainsi d'excellents sous-officiers qui, alléchés par la prime de réengagement, resteraient sous les drapeaux et feraient de l'état militaire une véritable carrière. Souvenez-vous que c'est à l'époque où le remplacement existait que les armées françaises ont été réellement invincibles et qu'elles sont entrées triomphalement dans toutes les capitales de l'Europe. Mais alors la loi militaire n'était pas une question électo-

rale. Nous n'avions pas alors un tas d'avocats qui, sous l'habit civil, s'occupent d'une foule de questions qu'ils ne connaissent pas. Les choses de l'armée étaient dirigées par des gens compétents qui en faisaient leur métier, et la France y trouvait son compte.

— Vous regardez donc la loi militaire actuelle comme funeste pour l'avenir de notre pays ?

— A tous les points de vue ; mais j'espère qu'elle ne sera jamais appliquée. Dieu veuille que la France ne paie pas cher un jour cette funeste soif d'égalité, qui est peut-être bonne en soi, mais qui, lorsqu'il s'agit des intérêts de l'armée, n'est qu'une déplorable rêverie d'utopistes sans expérience.

LE QUATRIÈME ÉTAT

La République compte actuellement trente années d'existence. C'est la plus longue durée obtenue en France par un gouvernement pendant le cours de ce siècle. Elle est aujourd'hui passée dans les esprits et dans les mœurs. Les jeunes générations l'ont adoptée. Il faut donc désormais la considérer comme fondée, et s'arranger pour vivre avec elle.

Pendant cette longue période, la République a déjà subi plusieurs métamorphoses. Réactionnaire jusqu'en 1875, elle a pu triompher de la Commune, et achever la libération du territoire en groupant autour d'elle tous les intérêts conservateurs du pays. Libérale avec le centre-gauche, elle a pu attirer successivement à elle la bourgeoisie récalcitrante ou inquiète, préparer d'importantes réformes, consolider le crédit public, et travailler efficacement au relèvement de la France.

Cette situation a duré jusqu'en 1885, mais, à partir de ce moment, un élément nouveau a fait son entrée sur la scène. Le radicalisme, qui jusqu'à ce moment

s'était tenu discrètement dans l'ombre, s'est tout à coup glissé dans le gouvernement et a demandé impérieusement sa place au soleil.

A la suite du radicalisme, on a vu surgir en même temps l'agitation révolutionnaire et, avec elle, les complots, les grèves et les conflits. On a assisté tour à tour au wilsonnisme, qui a abouti à une crise gouvernementale : au boulangisme, qui, après avoir déchaîné l'anarchie, a failli amener le règne d'un dictateur ; au socialisme, qui suscite aujourd'hui des insurrections partielles, afin de préparer plus sûrement à un moment donné le bouleversement final.

La République, après un long détour, semble donc être entrée dans la voie fatale, où ont déjà sombré ses deux devancières. Les sectaires qui président à ce mouvement ne cachent plus leurs desseins. Ils annoncent que la bourgeoisie a fait son temps, que l'heure est venue de constituer une société nouvelle, et ils proclament l'avènement prochain du quatrième État, qui aura pour mission de ne laisser rien subsister de ce qui fait actuellement la gloire et la fortune de la France.

Quel est donc ce quatrième État ? Quelle est son origine ? Quel est son programme ?

Lorsque à la fin du siècle dernier la bourgeoisie française préluda au magnifique mouvement d'où devait sortir la France actuelle, elle y avait été aidée par les immortels travaux de ses économistes et de ses penseurs.

Les hommes qui éclairaient sa marche se nommaient alors Voltaire, Rousseau, Diderot, Montesquieu. Son programme était contenu dans cette superbe Déclaration des Droits de l'Homme, qui, sur les

ruines du servage séculaire, proclamait les droits éternels de la raison humaine. Ce programme n'était pas celui d'un parti ou d'une secte ; il n'était pas fait pour le service de telle ou telle caste, de telle ou telle école : il devait profiter à l'humanité tout entière. C'est pour cela que la Révolution de 1789 a laissé une empreinte ineffaçable. C'est pour cela qu'elle a si profondément transformé le monde moderne.

Mais le quatrième État ? Quelles sont ses traditions ? Quelles sont ses doctrines ? Quel est son but ?

Je vois bien derrière lui, au lieu des grands génies du XVIII^e^ siècle, de prétendus apôtres qui s'appellent Basly, Jaurès, Millerand, Guesde ou Baudin. Je vois bien dans ses rangs des foules brutales ou peu éclairées, qui ne forment qu'une petite minorité dans la nation. Mais quel intérêt général représente-t-il ? A quelles pensées élevées et généreuses répond-il ? On a beau lire ses livres, ses journaux, ses revues, ses brochures ; on a beau écouter les discours de ses orateurs ; on a beau suivre ses conférences débitées dans les réunions publiques, on ne trouve nulle part les pensées vraiment humanitaires, les larges idées qui ont fait il y a cent ans la grandeur de ce tiers état, auquel il a la prétention de se substituer.

Le socialisme qu'on nous prêche aujourd'hui ressemble à celui de tous les temps et de tous les pays. C'est la lutte éternelle du pauvre contre le riche. Cette lutte est inhérente à tout état social, et, quelles que soient les réformes que l'on fasse, on n'arrivera jamais à supprimer la pauvreté et à courber toutes les têtes sous un joug social égalitaire. Il y aura toujours l'inégalité des fortunes, comme il y aura

l'inégalité des forces dans le domaine physique et moral des sociétés humaines.

Le socialisme en lui-même, par la source dont il émane et par le but qu'il poursuit, n'a donc rien de bien nouveau. Il vit de divisions et de haines ; il songe bien moins à créer qu'à détruire.

Il existait déjà à l'origine de la République romaine, lorsque le peuple se retirait sur le mont Aventin et que, pour le ramener, Ménénius Agrippa lui contait l'apologue des membres et de l'estomac. Il existait du temps des Gracques, lorsque des tribuns ambitieux demandaient le partage des terres. Quant au quatrième État, il a déjà été au pouvoir avec Rienzi à Rome, avec Jean de Leyde à Munster, avec Masaniello à Naples.

Alors comme aujourd'hui certains illuminés prêchaient la communauté des biens, la suppression des héritages, l'absorption des familles par un État fait à leur image. L'histoire nous apprend que tous ces gouvernements, issus des masses populaires, ignorantes ou égarées, aboutirent à des calamités sans nombre, et finirent l'un après l'autre dans le sang, la folie ou l'imbécillité.

Est-ce à un pareil spectacle que l'on veut convier la France de Montesquieu et de Voltaire ? Est-ce de pareilles scènes que l'on veut ressusciter parmi nous ?

La situation n'aurait certes rien de bien inquiétant en soi, si nous avions un gouvernement fort, fermement décidé à protéger la liberté de tous et à imposer à une minorité turbulente le respect de l'ordre et des lois. Malheureusement depuis quelques années, tous les ministères qui se succèdent chez nous

brillent par leur faiblesse devant les empiétements incessants du socialisme révolutionnaire.

Devant une pareille faiblesse, les intérêts s'alarment, les consciences se troublent. Par contre, l'audace du quatrième État grandit. S'appuyant sur la complicité des radicaux, qui siègent au gouvernement, il parle déjà en maître. Il traite avec les ministres de puissance à puissance, et il déclare qu'il ne reculera pas, s'il le faut, devant une révolution violente pour mettre la main sur le pouvoir et pour imposer à la France l'application de ses doctrines.

Il est temps que la bourgeoisie se réveille si elle ne veut pas payer les frais de cette campagne, qui s'organise au grand jour. Il y va de son repos, de son bien-être et de sa fortune. Elle est menacée dans ses intérêts, dans ses croyances et jusque dans ses relations familiales. Les événements qui se sont passés récemment au Creusot, à Montchanin, à Troyes, à Carmaux, partout où se trouvent des agglomérations de travailleurs, les manifestations bruyantes de Bourses du travail, tout prouve qu'on se dispose un peu partout à lever l'étendard de la révolte. La France ressemble à une immense fournaise, où bouillonnent des intérêts ennemis prêts à en venir aux mains.

Tout prouve qu'une coalition est en train de se conclure entre les diverses fractions du parti radical et des partis révolutionnaires. Cette coalition se poursuivra jusque sur le terrain électoral. Jamais la société française, telle qu'elle est sortie du mouvement libéral de 1789, n'a été exposée à un plus grand péril.

Il ne s'agit plus ici de monarchie ou de république.

La question de forme gouvernementale a été tranchée par une foule de scrutins, qui ne laissent aucun doute sur les sentiments du pays. Trente années d'existence donnent à la République une légitimité qui la place au-dessus de toutes les résistances et de toutes les discussions possibles.

La question n'est donc plus de savoir si la république existera, mais quelle sera cette république.

Il y a deux éléments en présence : l'élément républicain conservateur et l'élément radical socialiste. Ces deux éléments représentent des idées totalement différentes, des intérêts et des aspirations absolument contraires. A l'un sont rattachés l'ordre et la liberté, à l'autre la tyrannie et le bouleversement. De quel côté aller ? A quel Dieu sacrifier ! Il faut qu'on le sache bien, on se trouve en présence de deux politiques et de deux républiques inconciliables.

Pour tout homme de bon sens, il n'y a pas d'hésitation possible. Les radicaux, ayant tendu la main aux révolutionnaires, ont rendu impossible dans l'avenir toute concentration républicaine. Il y a moins de distance entre les républicains modérés et les conservateurs qu'avec les groupes de l'extrême gauche. Sur le terrain économique et social, tout sépare les modérés et les radicaux, tout les rapproche au contraire des conservateurs. Qu'on le veuille ou non, dans les élections futures, par la force des choses, toute la lutte portera sur le terrain de la défense sociale.

Êtes-vous pour la conservation sociale ou pour le bouleversement social? Telle est la question à laquelle le pays aura à répondre.

Il faut donc que dès aujourd'hui on se prépare en vue de cette alliance nécessaire. A la coalition des forces révolutionnaires il faut répondre par la coalition des forces conservatrices. De l'alliance seule entre les républicains modérés et les ralliés d'aujourd'hui qui seront le centre-gauche de demain, sortira un gouvernement solidement assis, qui aura assez d'autorité pour frapper d'impuissance les factions qui s'agitent, pour protéger la République contre ses propres excès, et pour faire rentrer dans leur lit les flots profondément troublés.

La création d'un parti républicain conservateur ne date pas d'ailleurs d'aujourd'hui. Elle a été la préoccupation constante des véritables fondateurs de la République.

M. Thiers avait le premier formulé sa pensée dans cette phrase devenue célèbre : « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas ! » Gambetta, investi des responsabilités du pouvoir, avait mis cette formule en pratique. Son premier soin, comme président du Conseil, avait été de nommer le général Miribel chef d'état-major général de l'armée, et J.-J. Weiss directeur du personnel au ministère des Affaires étrangères. Jules Ferry, plus catégorique encore, dans un discours prononcé au Havre en 1884, n'avait pas craint de déclarer que le péril était désormais à gauche.

Il m'est arrivé quelquefois, surtout dans les dernières années de sa vie, d'avoir avec Jules Ferry de longs entretiens politiques. J'ai toujours remarqué chez lui cette préoccupation de fonder un parti républicain conservateur pour servir de contrepoids aux agitateurs populaires. Après sa nomination comme président de Sénat, il se disposait à se livrer active-

ment à cette tâche lorsque la mort vint le surprendre. La concentration du parti modéré avec les groupes d'extrême-gauche n'avait pas désormais d'adversaire plus résolu que lui.

Assurément, si, en dépit de tous les efforts, le socialisme révolutionnaire venait à triompher, ce triomphe serait de courte durée. Il ne réussirait jamais à implanter chez nous ses doctrines chimériques et son règne extravagant. Mais au prix de quelles ruines et de quelles catastrophes! La guerre civile au dedans, notre isolement au dehors, notre existence nationale compromise, tel serait le résultat infaillible de sa domination éphémère.

Il en sortirait sans doute un dictateur qui remettrait tout à sa place : mais l'expérience nous a appris que les dictatures ne valent guère mieux que les révolutions. Notre intérêt suprême est de savoir éviter les unes, pour ne pas rendre les autres nécessaires.

A LA HONGRIE

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

Courage Madgyars! Un ennemi parjure
Menace vos autels, vos foyers, vos drapeaux.
Armez vos bras guerriers de votre lourde armure,
Et de vos libertés défendez les lambeaux!

Vous êtes bien les fils de ces races de braves,
Qui, sur le sol romain roulant comme des flots,
Secouèrent le joug qui les tenait esclaves
Et furent du progrès les hardis matelots.
Du vieux monde écroulé renversant les idoles,
Baptisant le nouveau d'un baptême de feu,
Ensemble ils s'avançaient, sans astres, sans boussoles,
Conduits par la victoire et par la main de Dieu.

Courage! l'avenir bénit votre bannière;
Les siècles étonnés répètent votre nom.
Le soleil sur vos fronts verse à flots sa lumière,
L'étoile d'un grand peuple a lui sur l'horizon.

Audacieux et fiers, ils bravent les batailles,
Ils mêlent leurs accents à la voix du tambour ;
Leurs corps sont sillonnés par les feux des mitrailles.
Ils marchent au combat comme à des jeux d'amour.
Souriant à la mort sur le bord de leurs tombes,
Ils foulent les canons sous leurs pieds triomphants ;
Et dans leurs rangs vainqueurs, lorsque éclatent les bombes,
Au bruit de la tempête ils bercent leurs enfants.

Courage ! le Danube au roulis de son onde
Mêlant le sang des rois dont ses flots sont rougis,
Aux sinistres lueurs de la guerre qui gronde,
Tressaille et bat des mains, et dit : — Ce sont mes fils !

O combats de géants ! O prodige ! ô mystère !
Pendant deux ans entiers ce grand peuple est debout.
Broyant les nations dans son large cratère,
Il s'élance, il rugit comme un volcan qui bout.
Chaque héros qui meurt en cette lutte humaine
Étreint dans ses baisers le sol ensanglanté
Et son dernier soupir, en tombant dans la plaine,
Est pour vous, ô patrie ! et pour toi, liberté !

Courage ! de ses fils Dieu t'a confié l'arche,
Il a mis dans tes mains le mystique flambeau.
L'humanité te suit, ô peuple ! ouvre la marche...
Avant-garde intrépide, arbore ton drapeau !

Morne comme un tombeau, l'Austrasie épuisée,
Se voilant d'un long deuil sous le poids du remord,
Prodigue vainement, dans sa rage insensée,
A tes nobles cités la ruine et la mort.
Son chef humilié, triste, errant, solitaire,
Sentant le sol trembler sous ses pieds incertains,
Fantôme d'empereur, laisse tomber par terre
Le sceptre impérial échappé de ses mains.

Courage, amis!... Déjà les nations en fêtes,
Pour vous tendre les bras sont debout sur le Rhin,
La victoire vous suit et les chants des poètes
Burinent vos grands noms dans le marbre et l'airain...

Mais hélas! Les vautours de la Sainte-Alliance,
Plus nombreux que les flots de la mer qui mugit,
Jetant leurs bataillons dans la croisade immense,
Essaim tourbillonnant, s'élancent de leur nid.
En vain vous invoquez la justice éternelle!
Le dernier des Habsbourg, qu'affole le danger,
Pour défendre et garder son trône qui chancelle,
Fait un appel impie aux bras de l'étranger.

Courage!... le martyre est le sceau de la gloire...
Pour l'immortaliser il s'empare d'un nom.
Lorsque sur vos drapeaux vous écriviez : — Victoire!
Sur celui des Habsbourg on lisait : — Trahison!

Peuple! quand tu tombas dans la lutte sanglante,
L'Europe, triste et morne, escorta ton cercueil :

Le soleil suspendit sa course étincelante,
Patrie et Liberté se voilèrent de deuil...
Au milieu des États et des peuples sans nombre
Par la voix en mourant un long cri fut jeté :
Plus d'une nation qui sommeillait dans l'ombre,
Réveillée en sursaut, répéta : — Liberté !

Courage ! La justice et les vérités saintes
Germent le plus souvent dans le sang et les pleurs !
Quand l'oubli planera sur les haines éteintes,
Dieu sera votre juge et vos fils vos vengeurs.

En vain, cruel Haynau, barbare d'un autre âge,
Vautour inassouvi, tigre altéré de sang,
Hyène que jamais n'apaise le carnage,
Tu suspends sur leurs fronts ton glaive menaçant...
On n'abat pas le tronc en détruisant la feuille,
Car Dieu créa la sève en créant le rameau,
Et, de même qu'un arbre, un peuple qu'on effeuille
Au printemps reverdit plus robuste et plus beau...

Courage ! Et vous, martyrs, qui dormez sous vos pierres,
Sur vos tombeaux, témoin d'un glorieux trépas,
Vos fils, fiers héritiers de vos vertus guerrières,
Iront semer des fleurs qui ne périront pas !!!

Mai 1850.

LES DEUX FRÈRES

I

Enfin, il vint un jour où, secouant ses chaînes,
Et de l'orgueil des rois brisant les pompes vaines,
La France réveilla le siècle épouvanté.
Comme un sillon de feu dans une nuit profonde,
Tout un peuple apparut sur la scène du monde,
Poussant un cri de liberté.

Et les lois, et les mœurs, et les dieux, et les trônes,
Et le passé, vieillard ceint de pâles couronnes,
Rentrèrent pour jamais dans leur cercueil béant ;
Et le peuple nouveau sur l'Europe alarmée
Tonna pendant vingt ans et vomit son armée
Comme les laves d'un volcan.

Et Rome, et l'Italie, et l'Asie, et le monde
Vinrent, comme un tribut, d'une moisson féconde

De lauriers et de gloire enrichir les vainqueurs ;
Et dans leurs murs lointains les cités de la terre
Virent flotter les plis de la jeune bannière,
De la bannière aux trois couleurs.

En vain les rois du Nord que la frayeur emporte,
Invoquant les blasons de leur majesté morte,
Lancent sur tes aiglons leurs bataillons maudits ;
En vain ils sont ligués pour te réduire en poudre,
France !... ton bras puissant ravit aux cieux la foudre..
Les vautours rentrent dans leurs nids...

II

O France ! dans cette nuit sombre,
Où tu brillais comme un flambeau ;
Où les rois s'agitaient dans l'ombre
Pour t'étouffer dans ton berceau,
Il fallait que ta foi fût sainte
Pour résister sans nulle crainte
A tous ces ouragans de feu.
Pour soutenir ta cause juste,
Il fallait que ton glaive auguste
Fût conduit par la main de Dieu !

Comme un vaisseau que la tourmente
Pousse sur l'abîme des flots,
Tu flottais sur l'onde écumante
Sans boussole et sans matelots...

Oh ! alors tu fus magnifique !...
Ton cœur, par un élan magique,
Apôtre de l'humanité,
N'avait pour guider son courage
Que l'avenir pour seul rivage,
Pour phare que la liberté.

Soudain t'apportant la victoire
Apparurent sur ton chemin
Deux hommes couronnés de gloire,
Marqués au front du sceau divin.
Se jouant au sein des tempêtes,
L'un d'eux promena ses conquêtes
Plus loin qu'Alexandre et César ;
Et sur le sol que son pied foule
Les rois vaincus venaient en foule
Servir de cortège à son char.

L'autre, héros des temps antiques,
Grand par son nom, par ses vertus,
Semblait un fils des républiques
Des Caton, des Cincinnatus...
Comme un rocher sur le rivage
Triomphe des bruits de l'orage,
Des flots, de la foudre et des vents,
Ainsi, sans haine et sans envie,
Tu vis, ô Lucien, l'incendie
Dévorer les partis mouvants.

Assis au seuil du nouveau monde
Comme un pilote au sein des mers,

Tu criais dans la nuit profonde
A l'aigle qui fendait les airs :
Crois-moi ! Suspends ton vol rapide !
Prends garde dans ta marche avide
D'oublier l'aire où tu naquis !...
La foudre peut te casser l'aile,
De l'Océan l'onde éternelle
Peut t'engloutir dans ses replis.

La trahison et le parjure
Ternissent les noms les plus grands.
Laisse pour une gloire pure
Le sceptre impur des conquérants !
Le peuple traîne aux gémonies
Les grands hommes dont les génies
Se dressent des autels pompeux,
Et qui, dans leur orgueil suprême,
Changeant l'épée en diadème,
Oublient qu'ils ne sont pas Dieux...

Mais lui, sous la voûte éclatante,
L'œil fixé vers l'astre des jours,
Suivait sa course étincelante
Et vers les cieux montait toujours...
Il défiait les vents, la foudre,
Et les canons noircis de poudre,
Et les destins et les hasards ;
Et, porté par le flux des ondes,
Il leva son front sur deux mondes,
Ceint de la pourpre des Césars...

Rêve effrayant ! délire extrême !
Orgueil immense et surhumain !
Il voulait comme Dieu lui-même
Porter le monde dans sa main.
Il voulait dans sa gloire altière
A sa voix dominer la terre
Par ses projets audacieux ;
Et, nouveau Titan de la fable,
Par un prodige formidable
Escalader de nouveaux cieux...

Lucien ! dans ce brasier immense,
Où se tordait l'Humanité,
Tes conseils furent pour la France,
Ton culte pour la Liberté.
Tandis que le géant superbe
Fauchant les peuples comme l'herbe,
Renfermait un siècle en vingt ans,
Sur ce siècle que son bras fonde
Tu tendais une main féconde
Aux arts, aux lettres, aux talents.

Gloire à toi ! gloire à son génie !
Gloire à ses exploits éclatants !
Tous deux servîtes la patrie,
Et tous les deux vous fûtes grands...
France ! tandis que par l'épée
L'un bâtissait ton épopée

Et dans le bronze et dans l'airain,
L'autre, des fleurs que la paix donne
Formant une belle couronne,
En ornait ton front souverain...

III

Et pourtant, où sont-ils?... Après ce bruit immense
Ils dorment du sommeil de l'éternel silence.
Le linceul de la mort couvre leur vaste front :
Il ne reste rien d'eux que leur grande mémoire
Et les bourdonnements que l'hymne de la gloire
Fait sans cesse autour de leur nom...

Tous deux morts dans l'exil !... Sur de lointaines plages
Tous deux ont expié dans de vastes naufrages,
L'un ses exploits guerriers et l'autre ses vertus...
Le ciel a des secrets que nul ne peut comprendre...
Après l'avoir proscrite, on honore la cendre
Des grands hommes qui ne sont plus ! ! !

PALLAS-ATHÉNÉ

Et toute cette poussière
Se crut une fois des Dieux !
(Lamartine.)

I

Oh ! qui pourra jamais à travers les nuages
Soulever le bandeau qui couvre les vieux âges,
Puissante Antiquité, livre large et profond,
Où l'esprit du présent s'égare et se confond !
Qui pourra, s'élançant à travers la distance,
Interroger la voix dans la nuit du silence,
Des bardes d'autrefois évoquer les concerts,
Réveiller les échos des monuments déserts,
Et sur tes vieux débris, muets et solitaires,
Des jours de ton enfance éclaircir les mystères !

Là-bas, c'est l'Orient et ses champs désolés,
Ossuaire blanchi des peuples écroulés ;

C'est l'Égypte, vieux sphynx, terre inhospitalière,
Où les siècles passés dorment dans leur poussière,
Où le néant voilé de ténèbre et de deuil
S'accroupit en riant sur les bords d'un cercueil...
Partout, sous un ciel noir, au penchant des collines
Des empires déchus s'étalent les ruines,
Et l'œil, morne et glacé, détourne ses regards
Du spectacle de mort qu'il voit de toutes parts...

Et toi, Grèce ! berceau trois fois saint dont la gloire
D'un rayon de splendeur illumine l'histoire !
Terre à jamais sacrée où les dieux habitaient !
Montagnes du Parnasse où les muses chantaient !
Rivages d'Ionie où le divin Homère
Promena si longtemps sa gloire et sa misère !
Sparte, Thèbes, Corinthe, innombrables cités,
Champs à jamais fameux, bords à jamais vantés !
Athènes, Parthénon, Phidias, Acropole,
Temples resplendissants d'une immense auréole,
Antiques monuments, sol de la Liberté,
Où l'olivier croissait sous un ciel enchanté,
Qu'êtes-vous devenus ? Le Temps, tyran superbe,
Despote sans pitié qui fauche comme l'herbe
Les peuples et les rois, a sur votre grandeur
Promené sa puissance et son niveau vengeur.....

II

Quels vastes souvenirs de gloire !
Quels rayons d'immortalité,

Ton nom, Athènes, dans l'histoire,
Révèle à la postérité!
Tu fus notre mère sublime:
Ton nom resplendit sur l'abîme,
Vêtu d'un éclat éternel,
Et, fier de sa noble origine,
Le temps présent, ton fils, s'incline
Devant le cercueil maternel.....

Jadis Ninive et Babylone
Ont vu crouler dans les déserts
Leurs merveilles et leur couronne,
Et leur front planant dans les airs.
Leurs temples frappés par la foudre
Furent au loin réduits en poudre
Et balayés par l'aquilon;
Et sur leurs ruines fumantes
L'Arabe a déployé ses tentes,
Le bœuf a tracé son sillon...

Mais toi, plus heureuse et plus fière,
Que ces cités des anciens temps,
Comme le phényx solitaire,
Tu renais dans tes monuments.
Dans ton poème impérissable
Ton nom n'est pas comme le sable
Devenu le jouet du vent;
Et dans chacune de tes pages
L'Idéal brille sans nuages
Comme un reflet de Dieu vivant.

Tu n'as plus ta sainte auréole
De puissance et de liberté,
Mais il te reste l'Acropole
Avec son immortalité !
Les temples que tu fis éclore,
Quoique muets, restent encore
Pour témoigner de ta grandeur ;
Et, grâce à ta poussière sainte,
Tu renais dans ta gloire éteinte,
Comme aux beaux jours de ta splendeur...

Ici, de la Grèce assemblée
Phidias invoquant le nom,
Sculptait au feu de sa pensée
Les colonnes du Parthénon...
Paros, l'Attique et l'Ionie
Livraient à son puissant génie
Leurs blocs de marbre précieux :
Pétris d'une main sûre et fière,
Le granit, le bronze et la pierre
Sous son ciseau devenaient dieux...

Là, fier de sa toute-puissance.
Périclès, le front radieux,
Encourageait de sa présence
Les artistes les plus fameux.
A sa voix la montagne altière,
L'Acropole sortait de terre,

Le sommet ceint de marbres blancs,
Et, sur leurs bases effilées,
Les colonnes des Propylées
Embellissaient ses larges flancs.

Là, sur son piédestal antique,
Assis comme un triomphateur,
Thésée ouvrait son grand portique
Aux flots d'un peuple admirateur...
Ses longs combats et ses conquêtes,
Et ses triomphes et ses fêtes
Étaient gravés sur les frontons,
Et sur le marbre magnifique
Les blanches roses de l'Attique
Serpentaient en joyeux festons.

Là, respectables par leur âge,
De même qu'un conseil de rois,
Les vieillards de l'aréopage
Présidaient au maintien des lois...
Par leurs soins la superbe Athènes
Imposait aux rives lointaines
Ses lois, sa croyance et ses dieux;
Et leur sagesse prévoyante
Ornait la cité conquérante
D'un diadème radieux.

Ici, sur la montagne sainte
Où court ce peuple frémissant?...
Il vole à l'orageuse enceinte
De l'Agora retentissant...

C'est là, dans cette immense arène,
Que les accents de Démosthène
Au peuple annoncent ses revers;
C'est là, sur la foule interdite,
Que sa parole ardente excite
Sa patrie à briser ses fers...

C'était alors de l'éloquence
Le vrai triomphe et l'âge d'or!
Sa voix à travers la distance
Dans nos cœurs retentit encor...
Au mot sacré de la Patrie,
Des mains de la foule ravie
Partaient les applaudissements.
Il agitait toutes les têtes,
Comme le souffle des tempêtes
Agite les flots écumants.

Là-bas au pied du mont Hymète,
Où la mer roule un flot d'argent,
Quel est ce rocher qui reflète
Les rayons du soleil couchant?...
C'est Sunium!... c'est sur ces grèves
Que Platon promenait ses rêves
En face de l'immensité,
Et que sa puissance féconde
Faisait sortir un nouveau monde
Des débris de l'antiquité.

Partout où l'immortelle histoire
Arrête son œil scrutateur,
On trouve un souvenir de gloire,
On voit un lambeau de splendeur...
C'est Thémistocle, Miltiade,
C'est Périclès, Alcibiade,
Phidias et le Parthénon!
C'est l'Acropole et sa colline!
C'est la rive de Salamine!
C'est la plaine de Marathon!

Puis un jour, muette, enchaînée.
Se voilant d'un crêpe de deuil,
La liberté fut moissonnée
Et descendit dans le cercueil.
Après dix siècles d'un beau rêve,
Le peuple grec, faute de sève,
Succomba sous le poids des ans :
Ainsi que toute chose humaine,
Un jour finit l'éclat d'Athène
Ravagé par la main du temps ! ! !

III

Comme un tyran, jaloux de sa noble conquête,
Aujourd'hui le malheur a passé sur sa tête ;
Le temps a secoué sur leurs vieux fondements
Les temples, les palais aux frontons éclatants,

Et du vain appareil de ces grandeurs passées
Il ne reste en tous lieux que colonnes brisées,
Que des débris muets, que des échos déserts,
Que des entablements par la mousse couverts...
Aux pompes d'autrefois, par une chute immense,
Ont succédé partout le deuil et le silence.
Sur l'antique Acropole étendant son bandeau,
La mort plane aujourd'hui comme sur un tombeau...
Lorsque le Christ jeta son cri sur le Calvaire,
Le vieux monde vaincu disparut en poussière ;
La Croix, de l'avenir symbole glorieux,
Remplaça pour jamais les autels des faux dieux.

La Grèce tour à tour a vu sur ses rivages
Les aigles des Césars et les hordes sauvages
Des Vandales du Nord, ouragans déchaînés
Comme un fléau vengeur sur ses bords profanés.
Elle a vu sans égards pour ses ombres plaintives
Le drapeau musulman déployé sur ses rives,
La bombe et les obus se heurtant dans les airs,
Son vieux sol embrasé par les feux des éclairs,
Ses bronzes, ses granits, ses marbres séculaires
Ravagés, emportés par des mains mercenaires...
Mais son vaste prestige encor planant partout
Comme un dernier trésor seul est resté debout !...

O mystère !... Et pourtant c'est bien la même Athènes,
Cité de Périclès, berceau de Démosthènes !...
C'est bien le même sol et les mêmes échos !
Ce sont les mêmes bords baignés des mêmes flots !

Comme au temps de Platon, dans sa course éternelle,
Le soleil verse à flots sa lumière immortelle.
Dans un ordre parfait les astres radieux
Pour embellir les nuits brillent aux mêmes cieux.
L'homme seul ici-bas dans sa course incertaine,
Atome vagabond, traînant partout sa chaîne,
Voit sur l'aile du temps, sans espoir de retour,
Tout ce qu'il a créé s'envoler tour à tour...
A chaque monument qui s'écroule et qui tombe,
Demandant vainement son secret à la tombe,
L'éternel voyageur s'arrête et tend les bras
Vers le grand ciel muet qui ne lui répond pas!

LE TASSE MOURANT

Les malheureux sont les amants fidèles.
(Lord Byron.)

Après plus de vingt ans d'une existence errante,
Au déclin de ses jours, accablé de douleurs,
Le Tasse était venu sous le ciel de Sorrente
Cacher à tous les yeux sa gloire et ses malheurs.
Là, loin du bruit des cours, seul avec son génie,
Rappelant du passé les lointains souvenirs,
Comme un dernier écho d'amour et d'harmonie,
De sa lyre sonore il tira ces soupirs :

« Le malheur me poursuit... Depuis les premiers âges
Nul homme n'a jamais traversé plus d'orages !
Je cherche vainement un asile assuré
Au sein de mon pays par mes chants illustré.
J'ai chanté l'Italie et, pour prix de ma gloire,
Des rivaux sans pitié condamnent ma mémoire...
Lorsque l'oiseau du soir, hôte des lieux déserts,

A jeté dans la nuit ses sauvages concerts,
Il insulte, en rentrant dans ses retraites sombres,
Au soleil éclatant qui dissipe les ombres.
Ainsi mes ennemis envieux et jaloux
Insultent à mon nom qui les éclipse tous.
Ballotté par le sort sur la terre étrangère,
J'ai mendié vingt ans le pain de la misère,
Et pourtant, sur mon luth, par l'amour inspiré,
Jamais entre mes mains la haine n'a vibré...

« Ainsi que l'aigle altier, prenant mon vol sublime,
J'ai chanté dans mes vers les malheurs de Solime.
J'ai fait de cent héros revivre les exploits :
Godefroi de Bouillon, issu du sang des rois,
Tancrède, Baudoin, Clorinde, Sophronie,
L'impétueux Argant, Soliman, Herminie,
Par mon mâle pinceau tour à tour animés,
Et la rive enchantée, et les bords parfumés,
Où Renaud retenu par un amour perfide
Oubliait sa grandeur sur les genoux d'Armide.
Des siècles écroulés fouillant les vieux débris,
J'ai partout exalté le nom de mon pays,
Et, pour prix de sa haine et de son inconstance,
J'ai placé sur son front une auréole immense...

« L'amour !... Oh ! c'est lui seul qui causa mes malheurs !
Lui seul en ce moment m'arrache encor des pleurs...
Suivant que son caprice à ses lois nous entraîne,
Il charme, émeut, torture à son gré l'âme humaine,

Et son flambeau divin sur le monde jeté
Est l'axe autour duquel tourne l'humanité...
Rien ne peut apaiser le feu qui me consume.
L'amour comme la gloire est rempli d'amertume.
En vain j'ai combattu... Mais que dis-je ? insensé !
C'est toujours par ce mot que mon cœur fut bercé...
Que de fois dans la nuit, ô belle Éléonore,
J'ai murmuré ton nom sur ma lyre sonore !
Que de fois en silence aux échos des vallons,
Sur les bords de la mer, sur le sommet des monts,
Au zéphyr qui gémit, à l'onde qui murmure,
Aux étoiles, au ciel, à toute la nature,
Aux rayons de la nuit, à la clarté des jours,
J'ai tout bas dans mon cœur soupiré mes amours.

Ah ! si dans mes transports, sur mon pâle visage
J'avais vu se pencher ta noble et blanche image !
Si, nageant dans l'extase, appuyé sur ton sein,
J'avais senti ton cœur palpiter sous ma main,
Et si, fier et jaloux dans mon bonheur étrange,
J'avais vu ton regard comme un sourire d'ange
Répondre à mes regards sur les tiens enchaînés,
Oh ! alors... ni l'éclat des princes couronnés,
Pourpre, hermine, blason, sceptre, ni diadème,
N'eussent valu pour moi ce mot de toi : — Je t'aime !
J'aurais pu près de toi, dans l'azur des beaux jours,
M'endormir mollement sur l'aile des amours ;
Le soleil sur mon front eût brillé sans nuages,
Le ciel m'aurait ouvert ses verdoyantes plages.

Et ma vie eût fini, sans douleur, sans effort,
Son délirant poème en un beau rêve d'or !!!

« Mais pourquoi, dans la tombe, au moment de descendre,
Irais-je du passé fouiller encor la cendre ?
Ah ! trêve à ma douleur ! Silence à mes soupirs !
Laissons loin, loin de moi d'importuns souvenirs !
Encore quelques jours et la mort que j'implore
Sous son souffle éteindra le feu qui me dévore.
La mort !... son morne aspect ne m'épouvante pas :
Je souris à sa vue et je lui tends les bras...
Que de fois mon esprit tourné vers les ténèbres
A sondé d'un coup d'œil ses régions funèbres !
Dans le tombeau muet de l'éternelle nuit
Je trouverai du moins le repos qui me fuit.
Le cercueil est pour nous un privilège immense.
Car la haine s'éteint lorsque la mort commence... »

Le poète se tut : pour la dernière fois
Les cordes de son luth vibrèrent sous ses doigts.
Un sommeil bienfaisant vint fermer sa paupière...
Dans un vague horizon de gloire et de lumière,
Sous des soleils plus beaux ses esprits transportés
Eurent des visions brillantes de clartés.
Et comme un son lointain dans les champs de l'espace,
La brise murmura le nom sacré du Tasse.....

. . . . . .

Un jour, parmi les chants et les hymnes de deuil,
Un peuple en grande pompe escortait un cercueil.

Pour honorer l'amour, le génie et la gloire,
Le Capitole ouvrait les portes de l'histoire,
Et le Tasse proscrit, errant, persécuté,
Entrait après sa mort dans l'immortalité...
Depuis le vieil Homère à l'époque où nous sommes,
N'est-ce pas là toujours le destin des grands hommes ?...

UNE NUIT A VENISE

Le soleil se couchait et ses derniers rayons
Glissaient furtivement sur le sommet des monts.
Le soir, avant-coureur des ténèbres profondes,
Comme un voile léger s'étendait sur les ondes ;
L'oiseau cessait au loin ses chants harmonieux,
Et les astres des nuits suspendus dans les cieux,
Flambeaux mystérieux du vaste sanctuaire,
Comme un regard d'amour épanchaient leur lumière.
Le zéphyr parfumé d'odorantes senteurs
Jouait dans les rameaux des orangers en fleurs,
Et murmurait tout bas sa plainte aérienne
Sur les bords enchantés de la mer illyrienne.

Nul bruit dans le lointain ne troublait les échos...
Comme une noble fée assise au sein des flots,
Venise, le front ceint de blanches auréoles,
Montrait à l'horizon ses marbres, ses coupoles,
Ses temples merveilleux, ses riches monuments,
Ses splendides palais aux dômes éclatants,

Ses ponts, ses minarets, aux pompeuses façades,
Ses places, ses granits, ses mille colonnades,
Et son golfe riant dont le flot calme et doux
Venait comme un amant embrasser ses genoux...

Gondolier! prends ta barque, et sur le flot qui penche,
Tant que le ciel est pur, suspends ta voile blanche!
Comme un chant éolien le souffle des zéphyrs
Exhale sur les flots d'harmonieux soupirs.
Je veux, je veux encor sur ces riantes grèves,
Égarant mon esprit et promenant mes rêves,
Réveiller les échos des rivages déserts
Et comme aux anciens jours évoquer des concerts...

Mais, hélas! vainement dans sa douleur amère,
D'un passé qui n'est plus on fouille la poussière...
Le malheur, prodiguant son tyrannique affront,
Comme un souffle de mort a passé sur son front.
Fantôme évanoui, dont l'ombre et le mystère,
De même qu'un long crêpe entourent le suaire,
Venise, d'autrefois poétique lambeau,
Est une pâle reine étendue au tombeau,
Et sa majesté sainte et ses droits séculaires
Sont souillés nuit et jour par des mains mercenaires.

Le sommeil de la tombe a remplacé les chants;
On n'entend plus le soir les concerts des amants.
Son beau port autrefois pavoisé pour les fêtes
Pleure ses matelots partant pour les conquêtes;

Mutilés par le temps, ses orgueilleux vaisseaux
Ont cessé de voguer dans ses limpides eaux.
Le Rialto n'a plus ses légères gondoles,
Carnaval, ni plaisirs, chansons ni danses folles ;
Le Prado ne voit plus, loin du monde le soir,
Les couples amoureux sous ses bosquets s'asseoir ;
L'écho ne redit plus sous les berceaux d'Élise
Les longs serments d'amour emportés par la brise...

Bercé par le zéphyr et par les flots amers,
Le nautonier, la nuit, égaré sur les mers,
Ne fait plus retentir dans sa langue sonore
Les purs et doux refrains de Pétrarque et de Laure.
Il ne fait plus entendre au déclin des beaux jours
Le poème plaintif du Tasse et ses amours...
Tout est changé... L'oubli, le deuil et le silence
Enveloppent Saint-Marc comme un linceul immense.
Le doge ne va plus sur son banc triomphal
Confier à la mer son anneau nuptial,
Et le golfe pleurant ce poétique usage
Se revêt d'un long deuil en signe de veuvage...

Pourtant, comme autrefois, ses cieux sont constellés.
Comme un vaste miroir ses flots sont étoilés.
Sa poétique mer sous la brise qui passe
Réfléchit dans son sein tous les feux de l'espace.
Et, dans le froid cercueil où l'on veut l'endormir,
On sent la vie encor palpiter et frémir...
Si parfois en rêvant dans une nuit sereine
Elle entend des doux sons de musique lointaine;

Si, dans le vague élan d'un sommeil agité,
Retentit auprès d'elle un chant de liberté,
Soudain elle frémit dans un transport sublime :
Sur sa couche de mort son cadavre s'anime,
Et les rugissements échappés de ses flancs
Viennent glacer d'effroi ses oppresseurs tremblants.

Ombre sainte! Ombre auguste!... O Venise, courage!
Le jour, le jour viendra... Pour venger ton outrage
Le Dieu des nations veille sur tes destins :
Il est un Josaphat pour les peuples éteints!...
En vain depuis trente ans le Croate perfide
A placé sur ta bouche un bâillon homicide :
Pour sauver de tes droits les immortels lambeaux,
Le lion de Saint-Marc surgira des tombeaux.
Alors tu reprendras ton sceptre et ta couronne,
Et sur tes golfes bleus, à l'ombre de ton trône,
On verra refleurir sous ton ciel enchanté
La sainte poésie avec la Liberté!!!

Juillet 1854.

LE CENTENAIRE DE LAMARTINE

LE POÈTE. — L'HOMME POLITIQUE

Lamartine est sans contredit un des quatre ou cinq grands noms de ce siècle. Pendant trente ans, de 1820 à 1850, il a été mêlé de la façon la plus étroite à la vie intellectuelle de la nation. Il a été la source féconde, où l'âme de la jeunesse s'est abreuvée. Par ses écrits, il a fait les délices de toute une génération ; par sa parole, il a remué tout un monde d'idées. Il a été un des plus grands agitateurs de la société de ses contemporains.

Quand on a joué un rôle pareil, quand on a laissé une trace aussi profonde dans le sillon d'un siècle, on ne saurait être oublié, et le bruit posthume qui s'est fait autour de sa grande mémoire n'est que la consécration légitime et définitive de sa gloire.

Il y a deux grandes figures en Lamartine : celle du poète et celle de l'homme politique.

Comme poète, son succès fut retentissant et son action immense. Lorsque son premier volume de

poésies, *les Méditations*, parut, la France sortait de cette période d'agitations et de bouleversements qui, commencée par le coup de foudre de la Révolution française, s'était continuée par l'épopée retentissante de l'Empire et achevée dans les douleurs de la défaite et de l'invasion. Lamartine a fait lui-même dans une de ses préfaces une éloquente description de cette époque où la parole appartenait aux armées, et où toute une nation était courbée et tremblante devant le despotisme d'un homme.

« C'était l'époque de l'Empire, dit-il ; c'était « l'heure de l'incarnation de la philosophie matéria- « liste du XVIII^e^ siècle dans le gouvernement et dans « les mœurs. Tous ces hommes géométriques qui, « seuls, avaient alors la parole, et qui nous écrasaient « nous autres jeunes hommes sous l'insolente tyran- « nie de leur triomphe, croyaient avoir desséché « pour toujours en nous ce qu'ils étaient parvenus « en effet à flétrir et à tuer en eux, toute la partie « morale, divine, mélodieuse de la pensée humaine. « Rien ne peut dépeindre à ceux qui ne l'ont pas « subie l'orgueilleuse stérilité de cette époque. « C'était le sourire satanique d'un génie infernal, « quand il est parvenu à dégrader une génération « tout entière, à déraciner tout enthousiasme natio- « nal, à tuer toute vertu dans le monde. Ces hommes « avaient le même sentiment de triomphante impuis- « sance, quand ils disaient : — amour, religion, phi- « losophie, enthousiasme, liberté, poésie, néant que « tout cela ! Calcul et force, chiffre et sabre, tout « est là ! Nous ne croyons que ce qui se prouve ; « nous ne sentons que ce qui se touche. La poésie « est morte avec le spiritualisme dont elle est née. »

Au sortir de cette époque, il y avait dans les esprits un besoin profond de poésie et d'idéal. On comprend dès lors l'enthousiasme qui accueillit ce volume des *Méditations*.

L'apparition de ce livre répondait aux aspirations les plus intimes de la société française. Tout le monde voulut le lire. En moins d'un mois, l'éditeur Nicole en tira plus de soixante mille exemplaires. Jamais depuis Racine la poésie n'avait revêtu une forme plus éclatante et plus harmonieuse. Les *Méditations* furent une révélation ; elles furent aussi un signal.

A ce signal, une foule de talents inconnus sortirent de l'ombre. L'âme de la nation qu'on croyait morte se réveilla, et on assista pendant trente ans à la plus magnifique éclosion d'intelligences, dont un peuple ait jamais donné l'exemple.

Lamartine, et c'est là son éternelle gloire, fut l'initiateur de ce magnifique réveil. Il a fait depuis des œuvres plus fortes que ces premières *Méditations* ; il a répandu un peu partout et à profusion les flots de cette poésie, dont la nature avait mis en lui la source intarissable ; il a publié des pièces de vers, comme *Dernier Regret*, *les Révolutions*, *la Marseillaise de la Paix*, l'*Ode contre la peine de mort*, qui se placent au nombre des morceaux les plus achevés de la littérature française, mais aucun n'a eu le même retentissement. C'est parce que le premier livre était venu à son heure.

Quoi qu'il en soit, l'action de Lamartine comme poète fut énorme. Nous lui devons les plus grandes et les plus douces émotions de notre jeunesse. Cette action fut reconnue par tous les écrivains de son

temps, et Victor Hugo lui-même le salua comme un maître. On se souvient de cette ode superbe que l'auteur des *Feuilles d'Automne* lui adressa à son retour d'Orient, où il se compare à une barque, et où il compare Lamartine à un vaisseau :

C'est alors qu'en l'orage sombre
J'entrevis ton mât glorieux
Que, bien avant le mien dans l'ombre,
Fatiguait l'autan furieux...
Alors la tempête était haute :
Nous combattîmes côte à côte
Tous deux, moi barque, toi vaisseau,
Comme le frère auprès du frère,
Comme le nid auprès de l'aire,
Comme auprès du lit le berceau.

Il est de mode aujourd'hui de nier le génie poétique de Lamartine. Il y a toute une école de jeunes gens qui sourient d'un air dédaigneux en parlant du *Lac* et de *Jocelyn*. On lui reproche ses rimes; on l'accuse de manquer d'originalité ; on le place au-dessous de Parny et des poètes élégiaques du XVIII^e^ siècle, dont il n'est, dit-on, qu'un pâle copiste. On comprend ce reproche de la part d'une école pour qui la poésie n'est qu'un arrangement de mots plus ou moins sonores, et qui ne voit dans une pièce de vers qu'un morceau d'orfèvrerie plus ou moins bien ciselé.

Mais la poésie est autre chose. Elle se distingue surtout par les grandes idées qu'elle évoque, par les brillantes images dont elle se pare, par les grands coups d'aile qui l'emportent au-dessus des régions vulgaires. La poésie, c'est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus

divin dans la pensée ; dans ce que la nature visible a de plus magnifique dans les images et de plus mélodieux dans les sons. C'est à la fois sentiment et sensation, et voilà pourquoi c'est la langue complète, la langue par excellence qui saisit l'homme dans toutes les manifestations de la vie. Ce n'est pas seulement un art plus ou moins savant comme le proclame la jeune école contemporaine, c'est surtout la source pure, le rayon vivifiant où les vrais poètes vont puiser leur inspiration.

Et c'est là justement ce qui distingue les trois plus grands poètes français de ce siècle, Lamartine, Hugo, Musset. Dans leurs vers, on sent une âme qui vit et qui palpite. L'enthousiasme, l'amour, la pitié, les saintes indignations trouvent chez eux une corde qui résonne comme une lyre vivante, et qui se répercute au dehors comme un écho de leur propre passion.

C'est là la vraie poésie. A ce point de vue, Lamartine, plus qu'aucun autre, se rattache à la grande filiation des poètes de tous les temps. Il a tenu pendant un tiers de siècle, suspendue à sa voix, toute une génération qui l'a aimé, admiré, acclamé, et quand bien même aujourd'hui la mode se serait un peu éloignée de lui, il n'en reste pas moins un des maîtres les plus glorieux et les plus incontestables de la poésie française.

J'ai dit que Lamartine avait été un des plus grands remueurs d'idées de son temps. Si cette qualification est vraie comme poète, à plus forte raison peut-elle lui être appliquée, comme homme politique.

De 1831 à 1848, pendant les dix-huit années qu'il occupa son siège de député sous la monarchie de

Juillet, on voit en effet son nom mêlé à toutes les discussions importantes. Politique intérieure, politique étrangère, questions économiques, questions sociales, questions financières même, Lamartine aborde tous les sujets, et sa parole chaude et colorée produit chaque fois à la Chambre et dans le pays un effet immense.

Il appartenait à cette catégorie d'hommes politiques qui adorent la popularité. Peu leur importe le côté pratique des choses, peu leur importent les nécessités gouvernementales, ils vont toujours en avant grisés par les applaudissements des foules, accumulant les matières incendiaires et préparant les révolutions. Chacun de leurs discours est un coup de bélier lancé contre le vieil édifice. Ils sont les agents terribles et parfois inconscients des crises sociales, qu'ils déchaînent au nom du progrès et dont ils sont le plus souvent les premières victimes, car c'est presque toujours pour d'autres que pour eux, que mûrissent les fruits.

Quoique né d'une vieille famille aristocratique, quoique élevé dans le culte de la royauté, Lamartine était un de ces esprits hardis qui savent bien vite s'affranchir des traditions et des préjugés. Avec une rare intuition, il avait compris les aspirations de la société moderne. Il avait deviné les transformations qui se préparaient, et il n'avait pas hésité à soulever un coin du voile qui cachait les problèmes sociaux de l'avenir.

« L'homme, écrivait-il en 1834, ne vit pas seule-
« ment d'idéal. Il faut que cet idéal s'incarne et se
« résume pour lui dans les institutions sociales. Il y
« a des époques où ces institutions, qui représentent

« la pensée de l'humanité, sont organisées et vivantes ; la société alors marche toute seule. Il y en « a d'autres où les institutions usées par les siècles « tombent en ruine de toutes parts, et où chacun doit « apporter sa pierre et son ciment pour reconstituer « un abri à l'humanité. Ma conviction est que nous « sommes arrivés à une de ces grandes époques de « reconstruction et de rénovation sociale. Il ne s'agit « pas seulement de savoir si le pouvoir passera de « telles mains royales dans telles mains populaires, « si ce sera la noblesse, le sacerdoce ou la bourgeoisie, qui prendront les rênes des gouvernements « nouveaux, si nous nous appellerons empire ou « république. Il s'agit de plus. Il s'agit de décider si « l'idée de morale, de religion, de charité évangélique, sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la « politique, si tous les hommes consentiront enfin à « voir dans les autres hommes des frères ou continueront à y voir des ennemis et des esclaves. »

On voit par cet extrait que Lamartine, à une époque où on n'en parlait guère encore, devinait l'importance que les questions sociales devaient prendre plus tard. A ce point de vue, il est réellement un précurseur. Il demandait, lui aussi, l'abolition des armées permanentes, l'institution du suffrage universel, l'association du travail et du capital. Beaucoup de socialistes de nos jours ne vont même pas si loin que lui dans leurs revendications. MM. Clémenceau et Pelletan seront bien surpris de savoir que l'illustre poète partageait leurs idées sur la séparation de l'Église et de l'État, qu'il réclamait déjà de son temps.

« La séparation de l'Église et de l'État, écrivait-il « en 1831, heureuse et incontestable nécessité d'une

« époque où le pouvoir appartient à tous et non à « quelques-uns ! Incontestable, car, sous un gouverne- « ment universel et libre, un culte ne peut être exclu- « sif et privilégié ; heureuse, car la religion n'a de « force et de vertu que dans la conscience. Elle n'est « belle, elle n'est pure, elle n'est sainte qu'entre « l'homme et son Dieu. Il ne faut rien entre la foi et « le prêtre, entre le prêtre et le fidèle. Si l'État s'in- « terpose entre l'homme et ce rayon divin qu'il ne « doit chercher qu'au ciel, il l'obscurcit ou il l'al- « tère. La religion devient alors pour l'homme « quelque chose de palpable et de matériel, qu'on « lui jette ou qu'on lui retire au caprice de toutes les « tyrannies : elle participe de l'amour ou de la haine « que le pouvoir humain inspire ; elle varie ou tombe « avec lui. C'est le feu de l'autel alimenté avec les « corruptions des cours et les immondices des places « publiques ; c'est le trafic dans le temple. Ce sys- « tème fait des hypocrites quand l'État est chrétien, « des incrédules quand il est sceptique, des athées « ou des martyrs quand il est persécuteur. »

En prenant cette attitude, Lamartine était certes convaincu, comme le sont la plupart des utopistes et des rêveurs. Mais il avait aussi un but. Ce but, il l'a poursuivi avec persévérance pendant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, et il l'a finalement atteint. C'était d'arriver au pouvoir sur les ruines de la monarchie.

Toute sa conduite, comme homme politique, fut toujours une énigme, et c'est là ce qui fit sa force. Lui seul savait où il allait.

Tantôt il soutenait les ministères, et il les sauvait même quelquefois comme il fit du ministère Molé ;

tantôt il les combattait sans qu'on pût en comprendre les raisons. Il se disait conservateur, et il votait avec les révolutionnaires. Il leur prêtait même quelquefois l'appui irrésistible de sa parole, se contentant, en apparence, des joies du triomphe que lui causait le retentissement de ses discours dans le pays. Il refusait toutes les avances de la monarchie de Juillet, et quand on lui proposait un entretien avec le roi, il le repoussait dédaigneusement pour ne pas aliéner son indépendance et pour rester le défenseur immaculé des intérêts populaires.

Une pareille attitude ne tarda pas à porter ses fruits. Lamartine, déjà entouré de toute l'auréole de la poésie, devint en quelques années l'homme le plus populaire de France. Tout ce qu'il disait et tout ce qu'il faisait était immédiatement répété par toutes les trompettes de la Renommée. Son hôtel de la rue de l'Université ne désemplissait pas de visiteurs. Tout ce qu'il y avait d'illustre en France et en Europe tenait, en venant à Paris, à lui être présenté. Il avait, comme un roi, sa cour et son troupeau d'admirateurs. Toute la vie politique du pays sembla un instant s'être concentrée autour de lui.

Bientôt les événements se précipitèrent. Les flots de l'émeute descendirent des faubourgs et, comme une marée montante, envahirent peu à peu les boulevards et les places publiques. La plupart des chefs de l'opposition eurent peur alors et, devant l'inconnu qui s'ouvrait sous leurs pas, voulurent reculer. Il était trop tard !

Les amis de la dynastie eurent encore un moment d'espoir. C'est lorsque la duchesse d'Orléans, en habits de veuve, tenant son fils par la main, vint à la

Chambre se placer sous la protection des représentants du pays. Il se fit un grand silence. Les Thiers, les Dufaure, les Odilon-Barrot et Ledru-Rollin lui-même, visiblement émus, penchaient pour une réconciliation avec la dynastie, mais du sommet de la Chambre une voix s'éleva pour la combattre. C'était celle de Lamartine.

Cette voix fut inflexible. Le lendemain la branche cadette de la dynastie des Bourbons quittait la France à la hâte; et allait rejoindre dans l'exil la branche aînée. La République était acceptée comme une ère nouvelle, et la France entière tombait aux pieds de Lamartine, qu'elle acclamait comme un libérateur et comme un dieu.

Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ne peuvent se faire une idée de l'enthousiasme et du délire qui accueillirent son avènement. Tout le monde crut que le poète qui avait chanté en tant de strophes éloquentes la liberté et la fraternité humaine, qui s'était fait l'apôtre du progrès social et le revendicateur de toutes les grandes idées, allait enfin faire passer la théorie dans les faits. Hélas ! l'illusion dura peu. Quelques mois plus tard, les sanglantes journées de Juin devaient faire tomber le bandeau, et ramener devant tous les yeux la décevante réalité.

Les élections d'avril 1848 furent le dernier triomphe de Lamartine. Il fut nommé par quinze départements et envoyé à l'Assemblée nationale par deux millions et demi de suffrages. A partir de ce moment, son étoile ne fait que pâlir. L'invasion de la Chambre au 15 Mai est une de ses premières déceptions; l'émeute de Juin est la deuxième, et enfin le Deux Décembre, en ramenant ce régime de l'Empire, qu'il avait tant

maudit dans sa jeunesse, acheva de foudroyer ce Titan, qui s'était cru de force à jouer avec les révolutions, et qui disparaissait à son tour sous les décombres qu'il s'était vainement flatté de conjurer.

En politique, Lamartine fut donc avant tout un poète. Ce fut un rêveur de génie qui devina les aspirations de la démocratie moderne, mais qui ne posséda jamais la connaissance des hommes.

Aussitôt qu'il quitta le domaine de la poésie pour prendre en mains le gouvernement, aussitôt qu'il fut mis en demeure d'appliquer ses théories retentissantes mais creuses de la fraternité universelle, il fut débordé et annihilé. Il fut le premier jeté dans le fossé qu'il avait creusé, et la liberté à laquelle il avait consacré sa vie fut la première victime de sa vanité, car elle paya par une éclipse de vingt années les illusions du grand orateur.

J'eus plus tard, en 1857, l'occasion d'entendre de la bouche de Lamartine lui-même ce qu'il pensait de la révolution de Février et ses conséquences. Il habitait alors rue de la Ville-l'Évêque un modeste appartement où il travaillait comme un bénédictin.

Ce n'était plus le poète élégant de 1830, ni le triomphateur de 1848. Il était vêtu d'une vieille robe de laine trouée aux coudes ; une calotte de velours noir toute défraîchie couvrait son front ridé et laissait échapper sur chacune de ses tempes une mèche de cheveux blancs, qui donnaient à sa physionomie un air de vieillesse au-dessus de son âge. Quoiqu'on fût au printemps et qu'il régnât chez lui une température douce et tiède, il avait enveloppé son cou frileux d'un cache-nez de laine grise pour combattre des

accès d'asthme, qui le reprenaient chaque année au retour de la belle saison, et qu'il appelait poétiquement un rhumatisme de poitrine.

Mais, malgré la dépression que l'âge avait jetée sur ses traits, il avait toujours cet air de suprême distinction et cette attitude de grand seigneur, qui avaient autrefois séduit lady Stanhope au fond de l'Orient : il avait surtout conservé cette voix sonore et superbe, qui lui donnait jadis une si grande autorité dans les luttes oratoires, et qui le rendait pour ainsi dire irrésistible à la tribune.

Les infirmités étaient venues ; mais, débarrassé de ses rêves ambitieux, le grand homme désabusé avait recouvré toute la sérénité de son jugement. Le second Empire était alors dans tout l'éclat de sa puissance.

— Le tort que j'ai eu, me dit Lamartine, c'est d'avoir proclamé le suffrage universel. Le peuple n'est pas encore assez éclairé pour avoir entre ses mains une arme aussi redoutable. Aussi, voyez ce qui arrive. Son premier soin a été de rétablir la dictature d'un homme et d'applaudir au coup d'État. Ce qu'il fallait, c'était la réforme électorale dans son sens le plus large, avec l'adjonction des capacités.

— Mais après les journées de Février il était déjà trop tard pour s'arrêter en route.

— C'est une erreur, me répondit Lamartine, car il ne tenait qu'à moi que cette réforme fût ajournée. Louis Blanc et Albert étaient les seuls dans le gouvernement provisoire à le demander. Ledru-Rollin lui-même hésitait. C'est ma voix qui a tout décidé.

— Et maintenant, lui dis-je, comment jugez-vous la situation ? Qu'augurez-vous de l'avenir ?

A ce moment, Lamartine se leva, fit quelques pas dans son cabinet de travail, et resta quelques minutes sans répondre.

— L'avenir, dit-il, après un moment d'hésitation, est très grave. Ce n'est pas en vain qu'un peuple aliène son indépendance. Le second Empire disparaîtra comme le premier, probablement dans une invasion, mais nous n'aurons pas, comme en 1815, une monarchie légitime pour nous sauver. La royauté est morte chez nous : c'est fini, on ne la reverra plus. Je ne vois donc de possible que la République, mais une République aux prises avec toutes les difficultés politiques et tous les problèmes sociaux soulevés depuis un siècle. La France en sortira peut-être, mais à une condition : c'est que cette république soit bourgeoise, c'est-à-dire qu'elle soit gouvernée par la classe qui possède seule les aptitudes du gouvernement. Hors de là je ne vois que des ruines et des catastrophes, en comparaison desquelles celles de la première Révolution ne sont que jeux d'enfants.

Chez les anciens, les poètes étaient appelés *Vates*. Personne mieux que Lamartine ne mérita cette qualification. Tout ce qu'il a écrit et signé de son nom est en avance sur ses contemporains. Personne plus que lui n'a vu clair dans les événements, pourvu qu'il n'y fût pas mêlé. Je suis donc frappé de l'opinion qu'il émet quand il dit que la République ne peut vivre en France qu'à la condition d'être bourgeoise. C'est en d'autres termes l'avis de M. Thiers, disant que la République serait conservatrice ou qu'elle ne serait pas. Jamais pourtant hommes poli-

tiques ne furent plus dissemblables, et pour qu'ils se soient rencontrés complètement dans la même pensée, il faut qu'il y ait là un fonds de vérité qu'il serait dangereux de méconnaître. Je la recommande à l'attention des hommes politiques de nos jours.

LE VASE EN ÉMAIL

I

La scène que je vais raconter se passait vers la fin du XVI^e^ siècle dans une pauvre maison de Saintes.

Henri II régnait en France. C'était l'époque où l'esprit humain, dégagé des langes du moyen âge, s'élançait avec Montaigne vers des régions supérieures. Le souffle de Jean Huss et de Luther avait passé le Rhin : la liberté agrandissait le domaine de l'intelligence. Malherbe et Rabelais créaient la langue française. Corneille allait bientôt naître.

On était alors au cœur de l'hiver. Deux hommes travaillaient en silence dans un atelier de poterie : cet atelier attestait la plus profonde misère. Pour tout meuble, on n'y voyait que quelques chaises dépareillées et quelques tables vermoulues. Tout le long des murs, en forme d'étagère, on avait cloué quelques planches sur lesquelles étaient rangés avec soin un certain nombre de vases d'argile de différentes formes.

De vieilles hardes toutes rapiécées étaient suspendues à un clou. On respirait dans ce taudis un air humide et malsain.

Des deux hommes qui étaient là, l'un paraissait avoir cinquante ans, l'autre était un jeune homme. Le premier était assis au milieu de l'atelier : le sommet de sa tête était chauve, ses traits étaient fatigués, et quelques mèches de cheveux grisonnants retombaient le long de ses tempes. De ses yeux à demi éteints par les veilles jaillissait parfois un de ces éclairs, qui dénotent l'homme supérieur. Il tenait dans ses mains un vase auquel il donnait sa dernière forme.

Le second était debout près d'un fourneau et s'efforçait de ranimer la flamme près de s'éteindre.

II

Le plus âgé rompit le premier le silence.

— Enfin, s'écria-t-il, après quinze années d'obstination je verrai peut-être le succès répondre à mes efforts ! Durant ces quinze années, que de sensations contraires sont venues bercer mes rêves ! Combien de riantes espérances et de terribles désillusions ont tour à tour agité mes esprits durant mes longues nuits d'insomnies ! Les sots et les envieux m'ont accablé de leurs sarcasmes : j'ai lutté contre la misère et le désespoir. Il n'a fallu rien moins que ma foi ardente dans l'avenir pour soutenir mon courage...

— Maître Bernard, interrompit le jeune homme, pensez-vous que le four soit bientôt assez chaud ?

— Il faut qu'il soit incandescent, répondit le potier.

Le jeune homme se remit à souffler avec ardeur. Maître Bernard se leva avec transport.

— Encore quelques instants, s'écria-t-il, et j'aurai résolu mon problème. Ce vernis brillant que l'on nomme l'émail ; cette couche d'argent, blanche et nacrée, dont je poursuis la découverte, va sortir triomphante d'entre mes mains... Oh ! ajouta-t-il, en contemplant son vase avec amour, comme ce travail est beau ! comme ces contours sont gracieux ! comme ces formes créées par moi sont pures et harmonieuses !... Courage, Palissy !... les hommes s'inclineront un jour devant toi...

— Ce four est-il assez chaud ? demanda de nouveau le jeune homme.

— Pas encore, répondit l'artiste.

— Comment faire alors ?

— Souffle toujours, André.

— Je voudrais bien vous contenter, maître Bernard, mais...

— Quoi donc ?

— Je n'ai plus de bois pour entretenir la flamme.

L'artiste devint pâle.

— Hélas ! murmura-t-il ; j'aurais dû m'en douter... Il doit encore en rester dans la cave. Descends et tu apporteras celui que tu trouveras.

— J'y cours, dit André.

— Surtout hâte-toi !

— Je reviens à l'instant.

— Moi, je vais achever ma besogne en attendant ton retour.

Le jeune homme sortit, et l'artiste resta seul dans

l'atelier. Lorsqu'il se vit seul, Bernard se laissa retomber avec accablement et prit son front dans ses deux mains :

— Oh ! que la misère est une triste chose ! soupira-t-il avec amertume !... Qu'elle est triste surtout lorsque la main s'appesantit sur la tête de l'inventeur et de l'artiste ! Depuis que je suis né, cette hôtesse fatale s'est acharnée contre moi. Elle n'a pas un seul instant quitté mon foyer... Lorsque tant de seigneurs dépensent à pleines mains des sommes folles pour amuser leurs loisirs ; lorsque tant de courtisanes éhontées étalent au grand jour leur luxe, moi l'artiste, dont les pensées fécondes animent le cerveau, je me vois privé des choses les plus nécessaires. Ma pauvre Colette gémit et s'irrite contre moi : mes enfants en haillons pleurent silencieux à mes côtés, et la foule stupide, quand je sors dans la rue, me montre du doigt comme un fou... Comme un fou !...

En disant ces mots, le potier saisit le vase qu'il venait d'achever et le plaça dans le fourneau.

III

Au dehors, le temps était sombre. Quelques flocons de neige voltigeaient dans les airs. Les rues de Saintes étaient désertes, une couche épaisse de verglas couvrait le sol.

Tout à coup une porte s'ouvrit, et une femme entra dans l'atelier. Cette femme était jeune encore. Elle avait dû être belle, mais les privations et la souffrance avaient altéré ses traits, et un cercle

bleu entourait sa paupière, comme si des larmes récentes s'en étaient échappées. C'était la femme de Palissy. En voyant l'artiste immobile près de son fourneau, elle entra dans une violente colère.

— Ah ! ah ! monsieur le philosophe, vous voilà !... s'écria-t-elle.

— Colette, calme-toi, répondit Bernard d'une voix douce.

— Quoi ! toujours penché sur tes fourneaux, continua Colette... Tu poursuis toujours tes rêves absurdes ; tu brûles tout notre bois pour chauffer tes pots de terre ; tu dépenses nos derniers gros sous en objets frivoles, et tu ne songes pas, dans ton sot orgueil, que nous sommes sans pain...

— Hélas !

— Que notre bourse est vide...

— C'est dans l'intérêt de l'art.

— L'art ! toujours ce grand mot... Sais-tu, Bernard, que c'est un art bien stupide que celui qui conduit tout droit à la misère ?

— Laisse-moi faire : nous serons riches un jour.

— Un jour !... En attendant ce jour, ta femme et tes enfants meurent de faim.

— Prends patience, Colette ! dit Bernard cherchant à la calmer.

— Prends patience !... c'est facile à dire. Ne vois-tu pas que malgré le froid je n'ai plus un jupon pour me couvrir ? Ne vois-tu pas que les vêtements de notre pauvre Marie, ainsi que ceux de sa sœur, tombent en lambeaux ?

Une larme brilla sous la paupière de l'artiste et glissa le long de sa joue.

— Je ne le sais que trop, murmura-t-il avec amertume... Pauvre Marie !

— Depuis plus de quinze ans, tu jettes ta fortune et ton repos dans ce gouffre qu'on nomme la chimie. Chaque jour notre pauvreté devient plus affreuse : nous n'avons plus de linge, nous avons tout vendu pour satisfaire ta folie...

— Nous avons encore quelques meubles, murmura Bernard.

A ces mots, Colette regarda son mari avec stupéfaction. Elle crut tout de bon cette fois qu'il était fou. En sa qualité de femme de ménage, aux prises avec les nécessités tyranniques de l'existence, elle n'était pas à même de comprendre les nobles inspirations du savant.

— Oui-da ! s'écria-t-elle avec emportement... Vendre nos meubles, sauf à prendre la besace plus tard ! Bernard, tu n'es qu'un sot malgré toute ta science, et j'y vois plus loin que toi... Ne vois-tu pas que tous nos voisins se gaussent de nous ? Je n'ose plus sortir de crainte d'exciter la pitié et le mépris de tout notre quartier.

— Écoute, répondit Palissy avec fierté... La misère n'est pas un crime, et pour ma part je ne crains pas de passer le front haut en tout lieu et la conscience tranquille. Jamais je ne me suis abaissé au mensonge ni à l'intrigue ; jamais personne ne m'a reproché la moindre bassesse. Avec cela je me moque de la foule ignorante, et je défie la sottise des uns et la haine des autres.

— Tu n'es qu'un mauvais époux et un mauvais père.

— Oh ! Colette !

— Il faut que tout cela finisse... Laisse là tes fourneaux et tes vases d'argile... Est-ce être bon époux et bon père que de condamner à toutes sortes de privations sa femme et ses enfants ?

— Femme ! répliqua l'artiste d'une voix sévère, c'est la douleur qui t'égare. Je pardonne à l'amertume de tes paroles et je t'ordonne de sortir. J'ai besoin d'être seul pour achever mon œuvre.

De la colère, Colette passa aux larmes, et saisissant la main de Bernard :

— Vois, dit-elle d'une voix suppliante, mon teint pâle et ma figure desséchée !... Oh ! ma souffrance est cruelle !

— Et moi donc ?... Vois ma tête blanchie avant l'âge ! Vois ma taille voûtée ! Vois mon front creusé par l'étude et l'insomnie ! Après cela adresse-moi encore, si tu l'oses, ta plainte et tes injures...

— La faute est-elle à moi, si tu sacrifies ton repos à la poursuite de tes rêves incertains ?... En somme, tes travaux, ta science et ton orgueil nous enverront mourir à l'hôpital.

— Nous verrons ! s'écria Palissy en relevant la tête avec fierté... J'ai une foi ardente et un courage indomptable.

— Le courage ! la foi !... Tout cela est très beau en paroles, mais qu'ont-ils produit jusqu'ici ?

— Tu n'entends rien aux choses de la science !

— C'est possible, mais je connais l'état de notre bourse... Je sais que, lorsque l'argent manque dans une maison, ce n'est ni l'art ni les discours plus ou moins éloquents qui donnent le nécessaire... Je sais que, lorsqu'on n'a plus de bois, ce n'est pas avec de grands mots qu'on fait bouillir sa marmite... Voilà ce

que je sais !... Tu devrais travailler un peu moins en artiste et davantage en père de famille.

IV

Pour toute réponse, l'artiste s'approcha de son fourneau et souffla avec force. Un rayon d'espoir et une crainte vague brillaient en même temps sur son visage pâle et attristé.

— Pétille, ô feu sacré ! murmura-t-il d'une voix solennelle... C'est de toi désormais que dépend mon avenir : c'est à ta flamme féconde que je confie aujourd'hui ma fortune et ma gloire... Avant que la journée soit finie, je saurai si je dois triompher ou succomber dans la lutte...

— Bon ! murmura Colette, il ne m'écoute plus...

Et elle se retira en poussant un profond soupir, et en levant les yeux au ciel en signe de désespoir.

— Ce sont toujours là les mêmes reproches, s'écria Palissy d'une voix sombre. A l'entendre, ne dirait-on pas que je suis un homme sans énergie et un père sans cœur ? Ne dirait-on pas que je suis un insensé, sacrifiant tout à des rêves stériles... Que je souffre, ô mon Dieu !

Après un moment de silence, il ajouta :

— C'est vraiment un triste lot que le mien ! Non seulement la misère s'acharne contre moi, mais jusque dans ma famille je trouve des obstacles qui me paralysent et me découragent... Je sens que mes forces m'abandonnent... Qui donc aura pitié de moi ?

En achevant ces mots, il se laissa glisser à genoux :

sa tête retomba avec accablement sur sa poitrine, et son cœur oppressé éclata en sanglots.

V

Pendant ce monologue, la fille de l'artiste était entrée sans bruit dans l'atelier de son père.

C'était une belle jeune fille de quinze ans. Sa taille était grande pour son âge : les boucles de sa blonde chevelure retombaient de chaque côté de son front, et faisaient ressortir la blancheur éblouissante de son teint. Elle était pauvrement vêtue, et son visage pâli portait l'empreinte des privations et de la souffrance. On voyait qu'elle souffrait, mais c'était moins pour elle-même que pour son père, pour lequel elle éprouvait autant d'admiration que d'amour.

Cependant, malgré la maigreur de ses formes, il y avait en elle un air de profonde distinction. De son œil humide s'échappait un rayon d'intelligence et de bonté. L'enthousiasme se lisait sur son front charmant, et on sentait que de nobles et poétiques instincts faisaient battre le cœur de cette belle enfant.

Elle s'approcha de son père sans être vue. Elle le contempla un moment dans une muette extase. Enfin elle lui frappa légèrement sur l'épaule, et d'une voix douce et émue :

— Mon père ! dit-elle.

Bernard tressaillit : il leva la tête, et regarda timidement sa fille.

— Toi aussi, n'est-ce pas ? Marie, tu viens me faire des reproches.

— Mon père, répéta la jeune fille, en lui tendant la joue, relevez-vous!... Je vous admire et je vous aime...

— Pauvre enfant ! murmura Palissy avec émotion, dans quel abandon tu passes ta jeunesse! Comme la misère a pâli tes traits !

— Mieux vaut la misère avec la gloire que la fortune avec l'obscurité, dit Marie.

L'artiste prit sa fille dans ses bras et la pressa sur son cœur.

— Tu me comprends du moins, toi, dit-il... Écoute ma fille.

— Parlez ! mon père.

— Depuis de longues années je passe mes jours et mes nuits à la recherche de l'émail. Cet objet était très connu de l'antiquité. Les Perses étaient très experts dans l'art de fabriquer l'émail, et les Égyptiens avaient hérité de leur science. Chez les Chinois, il y a eu également des ouvriers très habiles, mais aucun peuple n'a poussé la perfection aussi loin que les Byzantins du VI^e^ siècle... Depuis cette époque, le secret de cet art a été perdu. Eh bien ! je suis sur le point de le retrouver. En combinant dans de justes proportions l'étain, l'antimoine et la magnésie, j'ai obtenu des résultats magnifiques... Je tente aujourd'hui une dernière expérience, qui va décider de mon avenir. Si je puis réussir, notre fortune est faite...

— Vous réussirez !... quelque chose d'intime me le dit, s'écria la jeune fille avec transport.

— Alors nous serons riches, ma fille.

— Le bonheur d'être votre fille sera toujours pour moi la première des richesses, mon père.

— Chère enfant !

— Sous le nom vulgaire de potier, vous cachez le génie d'un grand artiste.

— Ah ! pourquoi ta mère ne te ressemble-t-elle pas ?

— Oui ! ajouta Marie avec enthousiasme, je suis heureuse et fière d'être votre fille... J'ai toujours admiré du fond de mon cœur les hommes comme vous, au regard inspiré, à la volonté ferme, au courage indomptable, qui, prenant le destin corps à corps, triomphent de tous les obstacles. Malgré le dédain des uns, malgré les clameurs des autres, malgré les sarcasmes de tous, ils marchent d'un pas hardi vers le but éclatant placé au bout de la route. Toujours seuls, comme l'aigle qui plane dans l'espace, ils ont l'instinct de leur grandeur, et ne sortent de leur retraite silencieuse que pour apporter au monde les bienfaits de leurs découvertes... Lorsqu'ils ont triomphé, la calomnie cesse, les traits de l'envie retombent émoussés, et les sarcasmes de la foule se changent en admiration et en applaudissements.

Le regard de Palissy rayonnait de joie, sa poitrine était haletante. Il écoutait sa fille avec ravissement.

— Continue, ma fille, s'écria-t-il ; tes paroles me font du bien.

— Je sens que votre âme est passée dans la mienne, mon père !

— Merci ! ma chère enfant... Vienne maintenant le mauvais destin, je me sens la force de le terrasser...

Et le père et l'enfant tombèrent dans les bras l'un de l'autre. L'enthousiasme de la jeune fille avait

donné à Palissy une force nouvelle. Son affection et ses caresses furent pour lui comme ce rayon bienfaisant du soleil qui, après l'hiver, vient ranimer la nature engourdie, et répandre partout la lumière et la vie.

VI

La jeune fille s'éloigna. Palissy regarda son fourneau avec complaisance. Ce n'était plus le même homme, les paroles de Marie l'avaient transformé. Sa taille s'était redressée, belle et imposante.

— Oui, murmura-t-il, ma fille a raison... La foi, c'est la boussole qui guide l'esprit vers les pôles inconnus. La voix de cette chère enfant est venue réveiller en moi mon courage qui commençait à faiblir...

Tout à coup il poussa un cri. La flamme de son fourneau ne jetait plus qu'une lueur mourante. Il chercha à la raviner, mais tout le bois avait été consumé ; il ne restait plus que quelques charbons près de tomber en cendres. Le four commençait à se refroidir, et le vase soumis à l'action de la flamme allait rester inachevé, faute de la chaleur suffisante.

Bernard se précipita comme un fou vers la porte :

— André ! André ! cria-t-il d'une voix étouffée.

— Me voici ! répondit l'ouvrier.

— Mon ami, hâte-toi donc ! dit l'artiste.

André parut en ce moment sur le seuil ; mais son air était désappointé et ses mains vides.

— Eh bien ! s'écria Palissy.

— J'ai vainement cherché, balbutia André.

— Comment ? et le bois ?

— Pas le moindre morceau !

Bernard sentit ses jambes se dérober. Un nuage passa sur ses yeux. Il se précipita sur l'ouvrier et le saisit à la gorge.

— Par la Trinité ! tu mens, dit-il.

— Vous n'avez qu'à aller voir vous-même, répondit André.

Palissy lâcha l'ouvrier. Il jeta un regard morne autour de lui, et laissa retomber ses bras avec accablement.

— Cela ne se peut pas, murmura-t-il avec angoisse... Tout le monde conspire contre moi... André, je te considérais comme un ami, comme un fils... Vous avez donc tous juré de me tuer dans ce moment suprême... C'est mal, André ! bien mal.

— J'ai dit la vérité, maître.

— Serait-ce vrai ? Et ce feu qui s'éteint !... Et cette argile qui devient froide ! et cette expérience si habilement combinée, et ce triomphe que j'avais rêvé, et que j'allais atteindre !... Quoi ! tout cela échouerait faute d'un peu de bois... Il m'en faut, entends-tu ? André...

VII

La douleur de l'artiste était si vive et si poignante que le jeune homme en fut ému.

— Calmez-vous, maître ! dit-il... Qui sait ? en cherchant bien...

— Mon ami, continua Bernard, depuis deux ans que tu me sers, as-tu jamais eu à te plaindre de moi ?... N'ai-je pas toujours eu pour toi une amitié sincère ?

— Si je m'adressais au charbonnier, là, au coin de la rue...

— Hélas ! pas même un denier... soupira l'artiste en fouillant dans ses poches.

— Le marchand fera crédit au besoin.

— Je n'ose !... je ne lui ai pas encore payé celui de l'an passé.

— N'avez-vous pas chez vous quelque vaisselle, quelque bijou, quelque couvert d'argent, qui puisse servir de gage?

— Je n'ai qu'un plat d'étain qui sert pour toute la famille.

— Diable !

— Toute ma fortune est dans ce four, ajouta l'artiste... Faute d'un peu de bois, elle va s'évanouir avec toutes mes espérances.

— Mais alors, maître, demanda André avec hésitation, comment ferez-vous pour me payer le mois passé ?

— Hélas !

— J'y comptais pour demain...

Palissy courba la tête. Une larme de désespoir glissa le long de sa joue. Il courut décrocher les vieux habits qui étaient suspendus au mur, et les jetant aux pieds d'André :

— Tiens ! dit-il, je te dois trois écus, prends ces vieilles hardes, tu pourras peut-être en retirer la somme qui t'est due.

Tout en parlant, Palissy contemplait son fourneau

pâle et immobile. Les derniers charbons allaient s'éteindre, et le vase refroidi commençait à se fendre. L'artiste s'arrachait les cheveux d'une main crispée...

Soudain, une pensée rapide traversa son esprit. Son regard brilla, et un cri de joie souleva sa poitrine.

Tout n'est pas perdu! s'écria-t-il. Insensé que j'étais... La Providence vient à mon secours. N'ai-je pas là sous la main tout ce qu'il me faut?

Il courut ramasser une hache placée dans un coin de l'atelier. André le regardait faire.

— Qu'allez-vous faire? dit l'ouvrier.

— Je veux user jusqu'au bout des moyens que le ciel me donne, répliqua l'artiste.

Et prenant ses vieilles chaises et ses vieux meubles, il les brisa à coups de hache. Le sol fut bientôt jonché de débris.

— André! criait-il, jette ce bois dans le feu et anime la flamme. Je suis plus riche que je ne croyais. Souffle! souffle toujours!... Souffle plus fort! Plus la flamme sera vive, plus la couche d'émail sera resplendissante.

Et il bûchait toujours... Et les débris des chaises et des tables brisées par la hache meurtrière s'entassaient dans l'atelier, et formèrent bientôt un amas de matières combustibles. André essaya vainement d'arrêter son bras.

— Maître, s'écriait-il, arrêtez! Que va dire M^me^ Colette?

— Qu'importe!

— Ce sont vos derniers meubles.

— Chauffe toujours! Le ciel y pourvoira...

En un instant la flamme fut ranimée. Palissy ar-

racha le soufflet des mains d'André, et, pour rendre le brasier plus ardent, il se mit à souffler lui-même avec frénésie.

VIII

Cependant la voix de l'artiste et le bruit qu'il faisait en brisant ses meubles étaient parvenus jusqu'à la chambre de Colette. Celle-ci, craignant quelque nouvelle folie de la part de son mari, s'empressa d'accourir.

En voyant ses meubles brisés et Bernard lui-même occupé à les jeter dans le foyer, elle entra dans une fureur indescriptible.

— Que vois-je ? Dieu de Dieu ! s'écria-t-elle.

— Laisse-moi ! dit Palissy.

— Quoi ! l'on brise tout chez moi... Tout à l'heure tu voulais vendre mes meubles, maintenant tu les fais brûler... Ah ! brigand ! ah ! scélérat ! tu veux donc nous mettre sur la paille... Je cours me plaindre aux magistrats et leur demander de te faire renfermer comme un fou...

— Sublime est ma folie ! répondit Palissy.

— Non content de n'avoir jamais rien gagné de ta vie, continua Colette exaspérée, tu ne sais même pas conserver ce que tu as... Pour achever ton œuvre, malheureux ! prends donc ta femme et tes enfants, jette-les dans la rue, et force-les à demander l'aumône sur les grands chemins.

— Ce soir tous les habitants de cette ville n'oseront plus m'aborder qu'avec respect.

— Tout le monde rira de toi.

L'artiste jeta un coup d'œil dans l'intérieur du fourneau, où pétillait une flamme vive et ardente. Son visage prit un air de satisfaction et d'orgueil.

— Tout va bien! dit-il.

L'air calme et le sang-froid de l'artiste, contrastant avec l'irritation de sa femme, portèrent au paroxysme la colère de Colette. L'indignation suffoquait sa voix.

— Bandit! s'écria-t-elle en rugissant, tu me fais pitié avec tes pots de terre... Quelque chose de beau, vraiment, que tes morceaux de terre cuite dont personne ne veut!... Ne dirait-on pas que tu as découvert les mines de Golconde? Ah! je ne sais ce qui me tient de prendre tes vases et de te les jeter au nez, ainsi que toute ta boutique du diable!...

En disant ces mots, elle saisit un vase qui se trouvait près d'elle, et le jeta par terre où il se brisa en mille morceaux. Palissy indigné prit sa femme par les épaules, et la poussa vers la porte.

— Je te défends de revenir ici, dit-il d'une voix sévère... Méchante femme, va!... Ce vase que tu viens de briser valait bien de l'argent : c'était un des mieux réussis de ma collection.

IX

Cependant l'expérience touchait à sa fin. Grâce au secours inespéré que le potier de Saintes avait trouvé dans ses meubles, le fourneau avait reçu la chaleur suffisante pour donner à l'argile sa dernière forme.

— Laissons maintenant le feu se ralentir, dit-il à l'ouvrier.

Palissy s'approcha du fourneau pour retirer le vase... Sa main tremblait, la sueur ruisselait à grosses gouttes de son front brûlant ; une émotion profonde précipitait les battements de son cœur. Il touchait enfin au moment suprême, terrible et solennel, où l'avenir allait se révéler à lui brillant ou sombre, riche de gloire ou plein de déceptions. Sentant ses genoux fléchir, il s'appuya sur l'épaule d'André.

— Oh ! murmura-t-il, quelle singulière existence que celle du savant !... Rester courbé par le travail à la recherche d'un grand problème ; passer de longues nuits à la pâle clarté d'une lampe, l'esprit dévoré par la fièvre ; plonger ses regards au fond de l'abîme, et chercher à apercevoir à travers les ténèbres la vérité sublime et rayonnante, tel est notre lot à nous autres, ouvriers de l'avenir !... Un conquérant est fier de ses conquêtes ; un marchand est heureux du succès de ses spéculations : à plus forte raison un inventeur a-t-il le droit d'être orgueilleux de ses découvertes... Ses triomphes à lui ne coûtent ni de sang ni de larmes à personne, et ses conquêtes pacifiques profitent à l'humanité tout entière...

— Maître ! interrompit André, le feu est éteint.

L'artiste saisit les pincettes et, ému et tremblant, il retira le vase en détournant la tête, comme s'il eût craint à la fois une grande joie ou une grande déception.

— Oh ! ciel ! s'écria André, il est aussi blanc que la neige.

Palissy poussa un cri de joie. L'expérience avait obtenu un plein succès, le problème était résolu.

— Enfin ! s'écria-t-il avec transport, je le possède donc cet émail précieux que je cherche depuis quinze ans... Je puis comme Archimède tressaillir de bonheur... Merci, mon Dieu !... merci !

Au cri que l'artiste avait poussé, sa femme et sa fille accoururent, Bernard se précipita à leur rencontre, et leur montrant le vase :

— Ah ! ah ! dit-il, je n'étais qu'un rêveur !... je n'étais qu'un fou !... Eh bien ! femme, qu'as-tu à répondre ?

— Peuh ! murmura Colette avec dédain, il est un peu plus blanc que les autres, voilà tout !... Crois-tu qu'il vaille plus cher ?

— Non ! reprit Palissy, je n'étais pas un fou... J'avais entrevu le secret de la science, et j'ai enfin fait tomber le voile qui me le cachait... Allons, Colette ! ouvre ton cœur à l'espoir. C'est le premier émail qui se soit fait en France.

— Mon père, s'écria Marie, en se jetant au cou de l'artiste, je savais bien, moi, que tôt ou tard vous réussiriez...

C'était l'heure de midi. Le soleil, un instant caché par les nuages, se montrait dans tout son éclat, et ses rayons, répercutés par la neige du dehors, jetaient une auréole de lumière dans la pauvre maison de l'artiste. Bernard courut chercher sa canne et son chapeau.

— Je cours avertir les bourgeois et les magistrats de la ville, dit-il, pour qu'ils viennent admirer mon œuvre... L'on me rendra justice enfin... Toi, Colette, ajouta-t-il, je te confie jusqu'à mon retour la garde de ce vase. Veille sur lui, car il vaut de l'or ! ! !

X

Palissy sortit en faisant signe à Marie de le suivre, de sorte que Colette resta seule avec André dans l'atelier.

— Certes ! s'écria-t-elle en haussant les épaules, il a bien le droit d'être fier de sa découverte... Ne dirait-on pas qu'il vient de faire quelque gros héritage? Au lieu d'aller chercher nos voisins pour leur faire voir la maison toute nue, il vaudrait mieux qu'il songeât à nous procurer quelques bonnes pistoles pour remonter notre garde-robe et nous acheter du pain. Hélas ! je crains bien que son émail tant vanté ne nous paie même pas le bois qu'il nous coûte !

Comme elle achevait ces mots, on frappa tout à coup à la porte. Colette alla ouvrir. Elle se trouva en présence d'un étranger d'un certain âge, à l'air extrêmement distingué, à la démarche noble et fière. Il était couvert d'un long manteau : des éperons d'or brillaient à ses talons, et un large feutre surmonté de plumes brillantes ombrageait sa tête. On devinait, à la richesse de son costume, que c'était un personnage puissant.

— C'est bien ici chez maître Bernard Palissy, demanda-t-il en entrant.

Colette fit une profonde révérence.

— Pour vous servir, messire, dit-elle... Je suis sa femme.

L'étranger jeta un rapide coup d'œil autour de lui. En ne voyant ni meubles, ni sièges, il fut saisi de compassion.

— Voilà un séjour bien triste et bien sombre ! pensa-t-il. J'arrive de fort loin tout exprès pour voir votre mari, ajouta-t-il en s'adressant à Colette.

— Oh ! vous êtes trop bon, monseigneur.

— J'espère que je n'aurai pas fait un voyage inutile...

— Il va rentrer dans quelques instants, répondit Colette.

L'étranger examina attentivement les différents vases qu'il avait sous les yeux. Tout à coup il aperçut celui que Bernard venait de retirer du fourneau. Il poussa un cri d'admiration.

— Que vois-je ? s'écria-t-il... De l'émail !... De l'émail véritable !... Comme c'est ciselé ! Quelle grâce ! Quels contours !... Quels dessins !... C'est un magnifique présent à faire au roi de France...

— Allons ! pensa Colette ; celui-là aussi vantera l'ouvrage, mais il n'en offrira pas un écu.

— Ce vase est-il à vendre, Madame ? demanda l'étranger.

— Oui, certes ! monseigneur, répondit Colette avec empressement.

— Nous pourrions peut-être nous entendre... Combien en voulez-vous ?

— Dame ! voyez...

— Trente écus d'or !... Est-ce assez ?

Colette crut avoir mal entendu.

— Trente écus !... répéta-t-elle avec stupéfaction.

— C'est un superbe travail, ajouta l'étranger : on ne saurait assez le contempler.

— Trente écus ! répéta Colette.

— En désirez-vous davantage ? dit l'étranger...

Tenez ! en voici le double, et faites-le porter immédiatement chez moi.

— Soixante écus !... s'écria Colette de plus en plus stupéfaite.

— Acceptez-vous ?

Colette avait cru d'abord qu'elle avait affaire à un mauvais plaisant. Mais, en présence de la bourse que l'étranger lui avait mise dans la main, elle pensa devenir folle de joie.

— Comment ! si j'accepte, répondit-elle... André, prenez ce vase et accompagnez monseigneur.

L'ouvrier prit le vase et suivit l'homme au long manteau.

— Madame, au revoir ! dit l'étranger en s'éloignant.

XI

Colette ne pouvait en croire ses yeux et croyait faire un rêve. Elle tenait dans sa main la bourse de l'étranger, et n'osait l'ouvrir de crainte de se tromper. Enfin elle versa dans son tablier les pièces d'or, et se mit à les compter soigneusement.

— Que d'argent ! murmura-t-elle... Dix !... Quinze !... Vingt !... Soixante !... Ils y sont bien tous... Je croyais mon mari le seul fou, mais je vois que monseigneur et lui peuvent marcher ensemble... Soixante écus pour un vilain morceau de terre !... Si c'est pour le revendre, il a fait un triste marché, celui-là... Oh ! ajouta-t-elle en riant aux éclats, il me tarde que ce pauvre Bernard revienne pour jouir de sa surprise.

Précisément en ce moment la porte s'ouvrit, et Palissy entra en se frottant les mains.

— Les bourgeois sont maintenant prévenus, dit-il. Dans un moment ils seront ici pour me rendre un éclatant hommage.

— Bernard, si tu savais ! dit Colette toute joyeuse.

— Hein ! qu'est-ce à dire ? interrogea Palissy.

— Je te le donne en cent... Devine !

L'artiste devint pâle. Il jeta un regard vers l'endroit où il avait mis le vase, et ne l'aperçut pas.

— Explique-toi ! dit-il.

— Vraiment ! c'était un grand seigneur... Il n'a pas marchandé : il était en extase.

Palissy courut à sa femme, et lui saisissant le bras.

— Qu'as-tu fait de mon œuvre ? s'écria-t-il avec angoisse.

— La chose est vraiment inouïe !

— Que s'est-il donc passé ?

— Silence !... parlons bas.

— Colette, au nom du ciel !

— C'est absolument incroyable.

— Mais parle donc ! s'écria Palissy impatienté en prenant sa femme par le bras... Tu me fais frémir avec tes airs de mystère.

Colette tendit la bourse à son mari.

— Voici soixante écus, dit-elle à demi-voix... Tu pâlis ! Je comprends ta confusion : je suis aussi confuse que toi... Cet argent ne pouvait arriver plus à propos... Il faut qu'il en ait plein ses poches, celui-là, pour le jeter ainsi à pleines mains !

Palissy prit la bourse et la rejeta loin de lui avec indignation.

— Malheureuse ! s'écria-t-il... Ton sot aveugle-

ment m'exaspère à la fin... Ah ! maudit soit le moment où j'ai eu la malheureuse idée de sortir d'ici !

— Pour le coup, c'est trop fort ! balbutia Colette. Décidément, il est fou à lier !

— Non, femme ! mais tu me le rendras.

— Pourtant, soixante écus !

— Et moi, qui suis allé dans ma joie annoncer en tous lieux mon succès... Que dirai-je aux bourgeois de la ville lorsqu'ils viendront ici pour voir mon œuvre ? Je leur montrerai une bourse pleine d'or : la belle affaire !... Oh ! je ne suis qu'un fourbe, un imposteur !...

Colette, au comble de la stupéfaction, regardait son mari et ne comprenait rien à cette douleur. Pour elle la bourse qu'elle avait en sa possession valait mieux que toutes les œuvres d'art de la terre... L'artiste s'arrachait les cheveux de désespoir.

— Oh ! murmura-t-il, voilà bien le monde !... Il se figure qu'avec quelques pièces d'or on a bientôt payé les généreux efforts de l'artiste. Il croit avoir tout fait quand, pour prix de son œuvre, il a donné un peu de pain à l'ouvrier... Oh ! j'aurai mon vase ! il me le faut !... Mon travail doit voir la lumière du soleil et non rester enseveli dans l'ombre, entre des mains inconnues...

Comme il disait ces mots, la porte de l'atelier s'ouvrit de nouveau, et sa fille Marie parut sur le seuil.

— Mon père, dit-elle, l'étranger qui est venu ici pendant votre absence est à la porte et désirerait avoir un entretien avec vous.

— Mon marchand de tout à l'heure !... Pourvu qu'il ne vienne pas rapporter le vase et reprendre son argent, pensa Colette.

— Qu'il entre, dit Bernard.

Marie fit un signe, et le personnage mystérieux que nous avons déjà vu entra. Il était accompagné des bourgeois de la ville et des magistrats de Saintes, qui se tenaient debout derrière lui à une respectueuse distance.

— Salut! maître Bernard, dit l'étranger. J'arrive de Paris tout exprès pour vous apporter des ordres du roi Henri, notre gracieux souverain...

— Des ordres du roi! murmura Colette.

— Agréez mes respects pour votre révérence, monseigneur, dit Palissy en se découvrant.

L'étranger écarta son manteau, et son costume tout brillant d'or et de soie apparut aux yeux des assistants. Sa poitrine était toute constellée de rubans, d'insignes et de distinctions de toutes sortes. Une magnifique épée à poignée d'or ciselé pendait à ses côtés, et sa tunique de velours bleu resplendissait de broderies.

— Je suis le duc de Montmorency, connétable de France, dit l'étranger.

— Le ministre du roi! balbutia Colette prête à défaillir.

— Monseigneur! s'écria Palissy en tombant à genoux.

Le connétable releva l'artiste.

— Ce n'est pas à l'artiste, dit-il, à se mettre à genoux devant le grand seigneur... C'est au grand seigneur à remplir son devoir en traitant d'égal à égal avec l'artiste qui honore son pays. Le roi, ajouta-t-il, désire vous avoir auprès de sa personne pour vous commander des travaux importants. L'hiver, vous habiterez le Louvre. L'été, lorsque les bois se cou-

vrent d'ombrages et que les fleurs nouvelles naissent aux champs, vous irez habiter mon château d'Écouen, et vous me ferez de ces vases charmants, comme celui que j'ai vu tout à l'heure... Voici pour commencer le voyage !

En disant ces mots, le connétable donna à l'artiste une seconde bourse pleine d'or. Puis il se retira en saluant profondément Palissy.

Lorsqu'il fut parti, Colette se jeta toute confuse dans les bras de son mari.

— Oh ! pardonne-moi, dit-elle, de t'avoir méconnu !

— Je te pardonne, dit Palissy en l'embrassant, et je t'emmène avec moi.

LA MAIN INVISIBLE

PIÈCE EN 2 ACTES

PERSONNAGES

DISTRIBUTION

DELVAL, fabricant de bronzes.
JACQUES, employé au Ministère des Finances.
LUCIEN, ami de Jacques.
ADRIENNE, fille de M. Delval.
THÉRÈSE, femme de Jacques,
BERTHE, fille de Jacques.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris dans la maison de M Delval.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée. A gauche, fenêtres ouvrant sur la rue. A droite, fenêtres ouvrant sur un jardin. Au fond, porte d'entrée ouvrant sur le vestibule et sur un escalier. Ameublement bourgeois. Statues et bustes en

bronze posés sur la cheminée et sur les meubles. Une table au milieu du salon. Au lever du rideau, Jacques et Delval sont assis autour de la table et prennent le café en fumant un cigare.

SCÈNE PREMIÈRE

DELVAL, JACQUES, puis un DOMESTIQUE

DELVAL

Ainsi, mon cher Jacques, vous étiez aux courses de Chantilly hier... Vous êtes-vous beaucoup amusé ?

JACQUES

Beaucoup de monde, beaucoup d'entrain, temps superbe et victoire française... Il n'en fallait pas tant pour donner une grande animation à la fête.

DELVAL

Je parie que vous étiez avec des femmes.

JACQUES

Non !... Rien que des camarades du ministère. La journée finie, nous sommes tranquillement rentrés nous coucher chez nous.

DELVAL

C'est beau, cela... Eh bien ! de mon temps cela ne se passait pas ainsi : vous savez que je faisais partie des cent-gardes. Nous avions tous été choisis parmi les plus beaux hommes de l'armée.

JACQUES

Je sais cela, M. Delval.

DELVAL

Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que les femmes étaient enragées quand nous paraissions quelque part. En ai-je reçu de ces billets doux, musqués, parfumés, sentant l'iris et la rose!

JACQUES

Je m'en doute.

DELVAL

Et les dames du noble faubourg!!! Elles boudaient l'empereur, mais elles n'étaient pas les dernières à s'emballer pour ses gardes du corps. Ah! quand on est jeune et garçon, on fait bien de s'amuser...

JACQUES

Tiens! tiens! C'est vous l'austère bourgeois, l'honnête père de famille, qui parlez ainsi! J'en prends bonne note.

DELVAL

Oui; mais distinguons! Je dis: quand on est jeune et garçon... Quand on est marié, oh! alors, c'est autre chose. Je n'admets pas qu'un mari, qu'un père de famille donne de mauvais exemples. On a alors charge d'âmes.

JACQUES

Monsieur Prudhomme n'aurait pas mieux dit.

DELVAL

Morbleu! Monsieur Prudhomme avait du bon... Pendant ma vie de garnison, j'ai mené, j'en conviens, une vie de polichinelle. Mais une fois marié, je défie

qu'on puisse me reprocher un seul acte d'immoralité... Mais, voyons! parlons sérieusement...

JACQUES

Je vous écoute.

DELVAL

Le ministre vous tient-il sa promesse?

JACQUES

J'attends un avancement prochain.

DELVAL

De combien?

JACQUES

De quinze cents francs au moins... Il faut qu'avant un an je sois chef de bureau.

DELVAL

Diable! quel personnage vous ferez alors!

JACQUES

Mais un chef de bureau, dans un ministère comme celui des finances, c'est déjà quelque chose...

DELVAL

Cette réflexion est d'une suffisance qui ne me déplaît pas... Mon Dieu! moi, je ne suis qu'un simple commerçant. Le jour où j'ai quitté l'uniforme, je me suis marié avec la fille d'un fabricant de bronzes, qui m'a apporté une jolie fortune, et dont j'ai encore agrandi la maison.

JACQUES

Mais un fabricant de bronzes, Monsieur Delval, ce n'est pas un métier comme un autre.

DELVAL, *avec vivacité*

Comment! pas un métier comme un autre... Mais sachez donc que toutes vos célébrités, avant d'arriver à la renommée, me passent par les mains, et qu'à ce métier, à part l'argent, j'ai pu m'assurer plus d'une puissante amitié... Que de réputations me doivent leur éclat! Que de poètes, que de savants, que d'hommes politiques surtout, seraient parfaitement inconnus dans vingt ans, si je ne prenais pas le soin de transmettre leurs traits à la postérité!... Je le crois bien, parbleu! que mon métier n'est pas un métier comme un autre.

JACQUES

Eh! mon Dieu, Monsieur Delval, à quoi bon cette sortie! En parlant de votre profession, je n'ai eu nullement l'intention de blesser votre amour-propre. Je voulais au contraire...

DELVAL

Allons donc! vous vouliez tout simplement me faire sentir la grande distance qui sépare un commerçant d'un chef de bureau, voilà tout! Mais vous êtes tous ainsi, vous autres fonctionnaires... Parce que vous êtes appelés à côtoyer de temps à autre les puissants du jour, vous vous croyez tous sortis de la cuisse de Jupiter.

JACQUES

Mais non! mais non!

DELVAL

Malheureusement, ma pauvre femme n'a pas longtemps joui de la fortune qu'elle m'avait apportée. Au bout de quelques années d'une union sans nuages, elle m'a été enlevée, pleine encore de jeunesse, me laissant une fille unique, qui a reçu le nom d'Adrienne, comme sa mère.

JACQUES

Je sais tout cela, Monsieur Delval.

DELVAL

Ma fille va bientôt terminer sa dix-huitième année. J'ai reporté sur elle toute ma sollicitude et toute ma tendresse, et je veux qu'elle soit heureuse.

JACQUES

Elle est vraiment charmante, M^lle^ Adrienne, et digne de toute votre affection.

DELVAL

Excusez donc ma vivacité de tout à l'heure... J'aurais tort de me formaliser d'une intention ou d'un mot mal exprimé, surtout avec vous, qui allez bientôt devenir mon gendre...

JACQUES, *à part*

Son gendre !

DELVAL

Vous deviez bien vous attendre à ce dénouement, vous qui, depuis des mois que vous habitez ma maison, n'avez cessé de faire à ma fille une cour as-

sidue... Vous n'avez jamais pensé, je suppose, qu'elle pût être à vous sans le concours de M. le Maire...

JACQUES, *avec embarras*

Mais je vous assure...

DELVAL

Je ne dois pas d'ailleurs vous cacher que, si je n'avais écouté que mes goûts, j'aurais mieux aimé donner ma fille à un négociant ou à un monsieur exerçant une profession libérale, qu'à un serviteur de l'État... Être serviteur de l'État, c'est être un peu le serviteur de tout le monde ; et, par le temps qui court, qui peut savoir en quelles mains l'État tombera un jour !

JACQUES

Espérons qu'il sera toujours en bonnes mains !

DELVAL

Espérons-le ! quoique rien ne soit moins sûr !... Pour en revenir à vous et à ma fille, il est inutile de nier, je sais tout... On ne trompe pas facilement l'œil d'un père... D'ailleurs votre figure et votre caractère me plaisent... Je pouvais assurément trouver un parti plus riche, mais quand on donne 150.000 francs de dot à sa fille, on tient moins à la fortune qu'à la personne, surtout quand on ne peut pas faire autrement... Car, mauvais sujet que vous êtes, vous avez ensorcelé ma fille...

JACQUES

Puisque vous savez tout, j'aurais mauvaise grâce

à nier que votre fille et moi nous nous aimons. Mais soyez assuré que je n'aurais jamais osé, le premier...

DELVAL

Ceci, par exemple, frise la fatuité d'une lieue... A qui persuaderez-vous que c'est Adrienne qui a fait toutes les avances, et qu'au rebours de la marche ordinaire c'est elle qui est tombée la première à vos pieds ? Mon Dieu ! votre passion est simple comme toutes les passions amoureuses... Logé chez moi en garni, vous vîntes un jour visiter mes ateliers...

JACQUES

Je vous achetai un buste du général Chanzy.

DELVAL

Nous avons causé...

JACQUES

Vous me priâtes de revenir vous voir...

DELVAL

Si bien que nous passâmes la plupart de nos soirées ensemble. Vous vîtes Adrienne qui travaillait à mes côtés, une fois, dix fois, cent fois, et vous vous aimâtes... Comme vous voyez, l'aventure est très simple, ce qui ne manque pas de mérite par ces temps de romans compliqués... Et maintenant que faire ?... le vin est tiré...

JACQUES, *riant*

Il faut le boire.

DELVAL

Parfaitement!... Tout est pour le mieux alors... Il ne me reste plus qu'à aller à ma besogne... Et vous?

JACQUES

Oh! moi, rien ne presse... Nous ne sommes pas trop occupés chez nos ministres.

DELVAL

Vous travaillez en raison du traitement que vous recevez.

JACQUES

Quoi de plus juste?

(*Un domestique entre et remet une lettre à Jacques.*)

LE DOMESTIQUE

Voici une lettre qui vient d'arriver pour Monsieur.

JACQUES, *prenant la lettre*

C'est bien! (*Il jette un coup d'œil sur l'enveloppe et se trouble.*)

DELVAL, *au domestique*

Mlle Adrienne est-elle rentrée?

LE DOMESTIQUE

Mademoiselle rentre à l'instant... Elle change de chaussures et va descendre. (*Il sort.*)

DELVAL, *qui a remarqué le trouble de Jacques*

Est-ce que cette lettre vous apporte de mauvaises nouvelles? Que je ne vous gêne en rien, lisez-la.

JACQUES

Oh ! rien d'important... Je reconnais l'écriture d'un ami.

DELVAL, *à part*

Ou d'un créancier... Nous verrons bien...
(*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE DEUXIÈME

JACQUES, puis un DOMESTIQUE

JACQUES, *seul*

(*Il décachète la lettre.*) C'est bien de ma femme ! (*Il froisse la lettre.*) Quelle folie la pousse donc à quitter la province et à venir se jeter dans le tourbillon de ma vie parisienne ! (*Relisant la lettre.*) Étant sans nouvelles depuis un mois, toutes les lettres adressées par elle restant sans réponse.(*Se parlant à lui-même.*) Il est certain que je la néglige singulièrement depuis quelque temps. (*Continuant.*) Craignant que je sois malade, elle ne peut résister plus longtemps au plaisir de me voir... Bientôt elle me pressera sur son cœur... Et Berthe, ma gentille petite fille ne parle que de son père et de Paris, et de la joie de me revoir. (*Se parlant à lui-même.*) Ah ! ah ! Comment répondrai-je à leurs embrassements ? Je joue vraiment un joli personnage. J'ai tout oublié, femme, enfant et l'honneur... J'ai menti à une jeune fille honnête en lui laissant croire que je pourrais lui don-

ner mon nom... J'ai écouté la voix d'un lâche égoïsme pour satisfaire une folle passion... C'est du propre!... (*Reprenant la lettre.*) Ma lettre ne précédera mon arrivée à Paris que de quelques heures: Signé Thérèse. (*Il déchire la lettre avec emportement.*) Ah! cela non, par exemple!... Il ne faut pas qu'elle me trouve ici... Il faut que je quitte cette maison, que je parte... Et cela quand?... De suite!... Partir! C'est facile à dire. Mais sur quel prétexte? Quelle raison donner à Adrienne? Quel motif invoquer auprès de son père?... Avec cela que M. Delval est homme à accepter pareille plaisanterie... (*Il se promène avec agitation.*) Il faut cependant prendre un parti... Voyons! Tâchons de conserver notre sang-froid et procédons par ordre!... Il faut d'abord empêcher ma femme de descendre ici... Pour cela, il faut que j'envoie un de mes amis à sa rencontre à la gare, avec mission de la conduire à l'hôtel, n'importe où, dans un quartier éloigné... (*Il s'assied à la table et écrit quelques lignes, puis il ferme la lettre et appelle le domestique.*) Je donne rendez-vous à mon camarade Lucien: c'est le seul auquel je puis confier une mission aussi délicate... (*Au domestique qui entre.*) Courez vite porter cette lettre à son adresse. (*Le domestique sort.*) Une fois ma femme éloignée, il faudra tout doucement, tout naturellement, provoquer une rupture avec Adrienne... Eh bien! serait-ce la première fois qu'un homme n'épouserait pas sa maîtresse?... Je dirais... Quoi?... Que je ne veux pas me marier... J'en ai bien le droit. (*La porte du fond s'ouvre et Adrienne paraît sur le seuil.*) Justement, voici Adrienne!... Soyons calme et ne laissons rien voir!

(*Adrienne entre.*)

SCÈNE TROISIÈME

JACQUES, ADRIENNE

ADRIENNE

Bonjour, Jacques!... Vous êtes seul?

JACQUES

Oui, ma chère Adrienne, mais j'allais sortir.

ADRIENNE

Savez-vous que voilà bientôt vingt-quatre heures que je ne vous ai vu!... Vingt-quatre heures!... Y pensez-vous, Jacques?

JACQUES

Ah! un siècle!

ADRIENNE

Méchant! on voit bien que le temps vous paraît moins long qu'à moi. Il suffit que vous soyez absent, pour que mon cœur soit pris d'un malaise indéfinissable, tant mes pensées rayonnent toujours autour d'un point unique.

JACQUES, *l'embrassant*

Chère, chère Adrienne!

ADRIENNE

Oh! oui, Jacques, je vous aime... Dès le premier

jour où je vous ai vu, j'ai senti mon âme tout entière se fondre dans la vôtre... Je suis allée à vous, naturellement, emportée par quelque chose d'irrésistible, comme l'eau va à la source, comme l'oiseau va à la lumière... Ne vous ai-je pas d'ailleurs donné la plus grande preuve de tendresse qu'une femme puisse donner ?...

JACQUES

Je le sais... et mon cœur vous en garde une éternelle reconnaissance...

ADRIENNE, *le regardant fixement*

Mais, mon cher ami, je vous trouve pâle... Vos yeux, malgré votre sourire, me semblent inquiets et prêts à pleurer.

JACQUES

Quelle idée !... Je n'ai jamais été plus content.

ADRIENNE

Votre voix tremble... (*Lui prenant la main.*) Vos mains sont brûlantes... Mon Dieu ! serait-il survenu entre vous et mon père quelque querelle de nature à nous séparer ? Jacques, parlez-moi franchement, qu'est-il arrivé ?

JACQUES

Vous vous trompez, je vous assure... Nous avons déjeuné, votre père et moi, comme de coutume. Nous avons parlé de mon avancement prochain... Et si, dans ce bavardage innocent, j'ai éprouvé quelque inquiétude, cela ne venait que de votre absence...

ADRIENNE, *rassurée*

C'est bien vrai, au moins ?

JACQUES

Je vous le jure... Mais il se fait tard, Adrienne. Mes affaires me réclament impérieusement à mon bureau, où j'ai des signatures à donner.

ADRIENNE, *le retenant*

Donnez-moi, je vous en prie, quelques instants encore... J'ai tant de choses à vous dire ! Comme mon père est retenu à son atelier, nous pourrons causer sans crainte de nos secrets les plus intimes...

JACQUES

Mais vous m'effrayez à votre tour... Adrienne, qu'avez-vous ?

ADRIENNE, *se jette dans ses bras en pleurant*

Jacques ! mon cher Jacques !

JACQUES

Je vous en prie, parlez !

ADRIENNE

Ne devinez-vous pas à mes larmes ce que j'ai à vous dire ?

JACQUES

Mon Dieu, non ! (*A part avec épouvante.*) Je crains de comprendre...

ADRIENNE

Je ne pourrai bientôt plus cacher ma faute.

JACQUES

Oh ! non, vous vous trompez, Adrienne !... Dites-moi que vous vous trompez

ADRIENNE

Hélas ! je ne puis plus me faire d'illusion... J'ai eu ce matin des symptômes qui ne me laissent aucun doute .. J'ai senti le premier tressaillement... Comprenez-vous maintenant, Jacques ?

JACQUES

Mais non ! mais non !... ce n'est pas possible...

ADRIENNE

Quoique bien coupable, Jacques, cette ivresse maternelle a été immense...

JACQUES, *hors de lui*

Mais non ! vous vous trompez, vous dis-je.

ADRIENNE

Pourquoi mentirais-je ?... Mais d'où vous vient cet effroi ? Pourquoi cet air égaré, mon ami ? Le mal est grand sans doute, mais il peut se réparer...

JACQUES, *se calmant*

Ne vous effrayez pas de mon exaltation, ma chère Adrienne. La joie y entre pour beaucoup... la joie... le saisissement... que sais-je ? (*Il tombe anéanti sur un fauteuil.*)

ADRIENNE

Il faut sans tarder tout avouer à mon père.

JACQUES, *se levant vivement*

Ne faites pas cela, au moins... Je vous en prie, Adrienne, n'en parlez pas à M. Delval...

ADRIENNE

Je le ferai... Mon père ne mérite pas ce manque de confiance. Si je lui cachais ma faute une heure de plus, je me croirais, doublement coupable. Il a toujours été si bon pour moi ! il me chérit d'une affection si profonde, si vraie, qu'il y aurait lâcheté de me taire !... Et d'ailleurs, Jacques, réfléchissez donc ! où nous conduirait ce silence ?

JACQUES

Laissez-moi le temps de le préparer...

ADRIENNE

Je n'ai déjà que trop attendu.

JACQUES

Remettez votre démarche à demain.

ADRIENNE, *regardant fixement Jacques*

Jacques, vous me trompez... Vous avez dans le cœur quelque arrière-pensée...

JACQUES

Non ! mais c'est quelque chose de si grave que cette démarche...

ADRIENNE

Sans doute, il vaudrait mieux ne pas avoir à la faire... Mais puisque la faute a été commise, que craignez-vous ?

JACQUES

Votre père me chassera de sa maison.

ADRIENNE

Si vous n'avez que cette crainte, mon ami, rassurez-vous!... Mon père est vif et emporté, mais il n'est pas méchant. Il éprouvera une colère terrible d'abord, puis il hâtera notre mariage. De cette manière, tout sera pour le mieux... (*On entend la voix de M. Delval dans le jardin.*) Justement ! J'entends la voix de mon père dans le jardin, je vais l'appeler... C'est Dieu qui nous l'envoie.

JACQUES

Jamais je ne pourrai soutenir son regard ; je l'ai trompé si cruellement !

ADRIENNE

Qui donc sur cette terre n'a jamais eu de faiblesse ? Vous m'avez aimée, mais, en somme, vous n'avez jamais été déloyal... N'est-ce pas d'ailleurs moi qui ai été la plus coupable ?

JACQUES, *prenant son chapeau*

Laissez-moi sortir, par pitié ?

ADRIENNE

Si vous partiez maintenant, Jacques, je douterais de votre loyauté... (*Allant ouvrir la fenêtre.*) Mon père !

DELVAL, *du dehors*

Voilà !

ADRIENNE, *revenant*

Je tremble un peu, tout de même, malgré la certitude du pardon... C'est qu'aussi l'aveu d'une légèreté si grande me couvre de confusion...

(*M. Delval entre par la porte du fond.*)

SCÈNE QUATRIÈME

JACQUES, DELVAL, ADRIENNE

DELVAL, *entrant*

Tu m'appelles, Adrienne? De quoi s'agit-il? Parle vite, car l'ouvrage me presse en diable. (*Il embrasse sa fille.*) Comment vas-tu, ma mignonne? As-tu bien dormi?... Parbleu! le moyen de manquer de sommeil avec une innocence comme la tienne (*Apercevant Jacques.*) Comment! vous encore ici? (*A Adrienne.*) C'est vous qui l'avez retenu, Mademoiselle... C'est très mal!

ADRIENNE

En effet, je voulais... (*A part.*) Tout mon courage s'en va.

DELVAL, *remarquant leur trouble*

Mais que se passe-t-il donc ici? Vous êtes tout drôles l'un et l'autre... Adrienne, explique-toi! Vous boudez-vous? S'il y a déjà brouille dans le ménage, je tiens à y mettre la paix... Enfants que vous êtes,

allons ! qu'on s'embrasse !!! (*A Jacques.*) Eh bien ! vous ferez-vous prier deux fois pour embrasser une aussi jolie fille ?

JACQUES, *s'approchant d'Adrienne*

(*A Adrienne.*) Vous le voyez bien, il vaut mieux que vous soyez seule, en tête-à-tête, pour lui faire votre confidence. (*L'embrassant.*) Vous le permettez ?...

ADRIENNE

Puisque mon père le veut. (*Elle l'embrasse à son tour.*)

JACQUES, *prenant son chapeau*

Et, maintenant, je me sauve. (*Il tend la main à M. Delval.*) Au revoir ! Je parais quelques instants dans mon bureau et je reviens. (*A Adrienne.*) Allons ! du courage... Soyez prudente surtout !

(*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE CINQUIÈME

DELVAL, ADRIENNE

DELVAL

Ce garçon-là perd la tête, sur ma parole !... Déjà ce matin je lui ai trouvé un air que je ne pouvais m'expliquer.

ADRIENNE

Jacques est en effet très nerveux aujourd'hui...

DELVAL

Enfin, qu'est-il arrivé ? Tu dois le savoir.

ADRIENNE

Jacques ne me fait pas toutes ses confidences.

DELVAL

Allons donc ! petite hypocrite... Ce n'est pas avec ton père qu'il faut chercher à jouer à cache-cache... Si Jacque a des secrets, tu ne m'en feras pas démordre, tu dois les savoir.

ADRIENNE

Je les sais en effet, mon père...

DELVAL

Ah ! tu vois bien...

ADRIENNE

J'ai aussi les miens, mon père.

DELVAL, *avec bonté*

Qui sont aussi les siens... Voyons, ma chère enfant, ne crains pas de me parler à cœur ouvert !

ADRIENNE, *avec hésitation*

Je ne sais pas si je dois... j'hésite...

DELVAL

Tu sais bien que tu peux toujours compter sur mon indulgence.

ADRIENNE

C'est que je suis... je suis bien coupable.

DELVAL

Comment cela ?

ADRIENNE

N'en veuillez pas à Jacques de sa légèreté... C'est moi, moi seule qui ai commis la première faute.

DELVAL

Tu parles par énigmes... Que veux-tu dire ?

ADRIENNE

C'est moi qui l'ai aimé la première.

DELVAL

Ce n'est que cela... Quel mal y a-t-il à ce que vous vous aimiez, puisque vous allez vous marier dans six mois ?

ADRIENNE

C'est que... six mois... C'est bien long...

DELVAL

Bah ! quand on se voit tous les jours...

ADRIENNE

Mais je ne sais comment vous dire... Et cependant il faut que je l'avoue...

DELVAL

Quoi ?

ADRIENNE

Nous m'avez toujours trouvée, mon bon père, respectueusement soumise à vos leçons, heureuse de vous plaire, n'est-ce pas ?

DELVAL

Oui ; tu es une excellente enfant, que je chéris de toute mon âme Je n'ai aucun reproche à te faire... Mais aussi, de mon côté, je crois ne t'avoir jamais donné de mauvais exemples, ni de mauvais conseils.

ADRIENNE

Vous m'avez élevée comme une sainte fille.

DELVAL

Et je n'ai qu'à me louer de la façon dont tu as profité des leçons que tu as reçues.

ADRIENNE

Vous avez toujours veillé sur mes lectures. Les livres les mieux choisis me venaient de votre main...

DELVAL, *à part*

Bon !... que signifient tous ces détours ?

ADRIENNE, *continuant*

Vous avez toujours veillé sur mes relations... Vous n'avez jamais reçu dans votre maison que les personnes les plus morales et les gens les plus honnêtes...

DELVAL

Très bien ! mais enfin, ce n'est pas pour me dire cela que tu m'as dérangé de mes occupations.

ADRIENNE

Je savais par vos conseils tendres et sages combien il faut être réservé avec les hommes ; combien il faut de prudence à une jeune fille pour ne prêter ni au ridicule, ni au mépris du monde...

DELVAL, *impatienté*

Enfin, où veux-tu en venir ?

ADRIENNE

Je savais tout cela... Et cependant une heure est arrivée où j'ai oublié vos sages préceptes... *Se jetant à genoux.* Mon bon père !

DELVAL

Quoi ? toi ?... à genoux !

ADRIENNE

Pardonnez-moi !... je vais être mère...

DELVAL, *hors de lui*

Malheureuse, n'achève pas !... (*Il saisit une chaise qu'il fait tournoyer sur la tête de sa fille.*) Au fait, c'est de ma faute... (*Il rejette la chaise loin de lui.*) J'aurais dû prévenir cette défaillance en refusant l'intimité de ma demeure à un jeune homme, dont je ne connaissais suffisamment ni les antécédents ni la famille. (*Relevant sa fille.* Mais aussi je te croyais un caractère plus ferme et plus inflexible.

ADRIENNE, *se relevant*

A ma place, mon père, vous n'auriez été ni plus ferme, ni plus inflexible que moi... Il était si doux et

si timide qu'à peine il me regardait. Et puis il lisait avec un charme si entraînant les vers de nos plus grands poètes. Il versait des larmes si vraies, en me parlant de sa jeunesse isolée et de sa pauvreté présente, qu'un soir, seuls et silencieux, je lui pris tout à coup la main et je lui dis que je l'aimais...

DELVAL

Que tu l'aimais... Comme cela sans autre forme...

ADRIENNE

Je dois avouer à sa louange qu'il parut presque effrayé de cette déclaration étrange... Mais bientôt une sorte d'ivresse nous enveloppa l'un et l'autre. Je glissai dans ses bras et j'y pleurai longtemps de honte, de confusion... et d'amour... Et nous nous aimâmes chaque jour davantage... C'est qu'il est si doux d'aimer et d'être aimé, mon bon père, qu'on oublie le ciel, la terre, le passé, le présent et l'avenir, pour un regard, pour un mot, pour un baiser...

DELVAL, *avec attendrissement*

Tout le portrait de sa mère !.. Hélas ! ma chère enfant, c'est ainsi que j'ai connu celle qui t'a mis au monde. Comme toi, un jour elle s'oublia dans mes bras, et six mois après notre mariage elle mit au monde une belle enfant blonde, qui reçut le nom d'Adrienne... En souvenir de ta mère, je te pardonne !

ADRIENNE, *lui sautant au cou*

O mon père, que vous êtes bon, et combien je vous aime !

DELVAL

Les âmes impressionnables et tendres, ma fille, souffrent beaucoup sur cette terre, et parfois pour bien peu de bonheur. Mais Dieu ne peut renier son œuvre... Aussi maintenant il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de s'occuper au plus vite des noces.

ADRIENNE

Qu'elles soient promptes et sans éclat ! Je suis certaine que c'est également le désir de Jacques.

DELVAL

Soit ! Dans quelques semaines tu seras la femme d'un jeune et brillant fonctionnaire. J'aurais bien voulu cependant qu'il fût chef de bureau avant la noce ; d'abord parce que le grade te ferait plus d'honneur, et ensuite parce que cela te mettrait quelques billets de mille de plus dans les mains pour faire marcher ton ménage. Mais enfin cela viendra... J'en serai quitte pour ajouter cinquante mille francs de plus au chiffre de ta dot... avec cela et de l'économie, un ménage ne meurt pas de faim, même à Paris.

ADRIENNE, *avec effusion*

Oh ! merci !... Toute une vie d'affection et de dévouement me permettra à peine de m'acquitter envers vous, mon cher père... Dites-moi encore que vous me pardonnez.

DELVAL

Enfant, il le faut bien !... Quoique ce soit bien mal à moi de n'être pas plus sévère... Mais, je te le répète,

je n'en ai pas le droit, puisque je n'ai pas su mieux veiller sur toi... Et maintenant je retourne à mon travail, la tête un peu plus lourde, le cœur un peu moins content... Ah ! Adrienne ! Adrienne !

(*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE SIXIÈME

ADRIENNE, *seule*

Ah ! mon cœur bondit de joie... que je me sens donc heureuse ! Maintenant que j'ai confié à mon père le secret qui m'accablait, il me semble que j'ai un poids énorme de moins sur la poitrine. Tout cela s'est mieux passé que je ne le pensais, mais je dois avouer que j'ai eu un moment d'angoisse... que j'ai donc hâte de revoir Jacques pour lui faire part de ma joie !

(*La porte du fond s'ouvre et Lucien entre.*)

SCÈNE SEPTIÈME

LUCIEN, ADRIENNE

LUCIEN, *entrant*

Pardon, Mademoiselle ! Je croyais trouver Jacques ici. J'ai reçu de lui un mot pressant, et je suis accouru pour savoir de quoi il s'agissait.

ADRIENNE

Jacques est sorti depuis environ une demi-heure, mais il ne tardera pas à rentrer.

LUCIEN

Je vais, si vous voulez bien me le permettre, l'attendre ici, car il est bien peu probable qu'il soit encore au ministère...

ADRIENNE

A votre aise, Monsieur Lucien ! (*Lui apportant deux ou trois journaux.*) Tenez ! voici les journaux du jour en attendant son arrivée.

LUCIEN

Merci, Mademoiselle Adrienne !

ADRIENNE

Excusez-moi si je vous laisse seul, mais les soins de la maison me réclament... (*En ce moment Jacques paraît sur le seuil de la porte.*) Justement, voici Jacques qui rentre. (*Bas à Jacques.*) Bonne nouvelle ! Tout s'est bien passé... A tout à l'heure, mon ami !

(*Elle sort.*)

SCÈNE HUITIÈME

JACQUES, LUCIEN, puis le DOMESTIQUE

LUCIEN

J'ai reçu ton petit mot... me voici !

JACQUES

Merci de ton empressement, cher Lucien ! Jamais peut-être je n'ai eu autant besoin de ton amitié. (*Il s'assure si la porte est bien fermée, et si personne n'écoute.*)

LUCIEN

Tu m'effrayes avec tes airs de mystère... C'est donc bien grave ?

JACQUES

Très grave !

LUCIEN

Ah ! mon Dieu !... Un duel peut-être ?

JACQUES

Plût à Dieu que ce ne fût qu'un duel !

LUCIEN

Raconte-moi donc ce qui t'arrive. Ne me fais pas languir plus longtemps.

JACQUES

Écoute !

LUCIEN

Je parie qu'il s'agit encore de quelque fredaine amoureuse. Tu seras donc toujours incorrigible ?

JACQUES

Ah ! mon ami, s'il ne s'agissait que d'une fredaine comme tant d'autres, je ne t'aurais pas dérangé. Mais il s'agit de bien autre chose... Tu sais qu'Adrienne est ma maîtresse ?

LUCIEN

Depuis plus de trois mois... Tu me l'as dit.

JACQUES

Oui! mais tu sais aussi que je suis marié...

LUCIEN

Et que ta femme habite la province avec ta petite fille de huit ans, pendant que toi tu mènes à Paris la vie de garçon...

JACQUES

Oui. Pour des raisons d'économie... Ma femme m'a apporté de fort belles relations politiques, qui m'aideront beaucoup dans l'avenir. Mais, en attendant, je me serre le ventre, car le chiffre de la dot était mince, et mon traitement de sous-chef de bureau est insuffisant pour me permettre de vivre ici en famille...

LUCIEN

Et alors?

JACQUES

Alors, je n'attendais que mon avancement pour appeler près de moi ma femme et mon enfant.

LUCIEN

Et tu t'es fatigué de ton long veuvage?... Et tu as cherché des consolations qui te permissent de prendre patience.

JACQUES

N'aurais-tu pas fait comme moi?

LUCIEN

Peut-être !... Mais tu connais mes principes : ils diffèrent quelque peu des tiens.

JACQUES

Tu as pris pour règle le papillon : se poser un peu partout, et ne s'attacher nulle part.

LUCIEN

En d'autres termes, en dehors du mariage, ne contracter que des amours faciles... Exclure impitoyablement de son vocabulaire les femmes mariées et les jeunes filles honnêtes, qui sont sous la garde d'un père, d'une mère ou d'un tuteur... Tu ne t'es pas conformé à ces principes ?

JACQUES

Hélas ! non.

LUCIEN

Et aujourd'hui tu as des embêtements ?

JACQUES

Ah ! mon ami, tu ne t'en fais pas une idée...

LUCIEN

Voyons ! Tout cela cependant ne doit pas être insurmontable... Adrienne est ta maîtresse, et tu voudrais rompre ?

JACQUES

Oui ! mais comment faire ?

LUCIEN

Avec les jeunes filles en général, les ruptures ne

sont pas difficiles, car elles ont tout intérêt à ne pas faire de bruit autour de leurs liaisons illicites...

JACQUES

Il est certains cas où ces ruptures sont plus difficiles que tu ne penses... Avec Adrienne, par exemple, la situation est très compliquée...

LUCIEN

C'est ce qu'il faudrait voir.

JACQUES

Hier encore j'aurais pu envisager la situation comme toi, mais depuis vingt-quatre heures elle a complètement changé d'aspect...

LUCIEN

Eh bien ! ne perdons pas notre temps en bavardages inutiles. Raconte-moi tout.

JACQUES

Je disais donc que je vivais depuis trois mois avec Adrienne dans la plus charmante intimité qui se puisse imaginer. Je me laissais emporter comme dans un rêve, ne songeant ni à l'heure présente, ni à l'heure passée, ni au lendemain...

LUCIEN

C'était trop beau pour durer.

JACQUES

Aussi le réveil est venu, et il a été terrible... Adrienne, qui vivait comme moi en plein rêve, est ve-

nue me déclarer aujourd'hui en pleurant qu'elle allait être mère...

LUCIEN

Diable !

JACQUES

Tu comprends quelle épouvante cette découverte a dû jeter dans l'esprit de cette pauvre enfant...

LUCIEN

Et le père se doute-t-il de quelque chose ?

JACQUES

Jusqu'ici le père voyait bien que sa fille avait de l'affection pour moi, mais, me croyant célibataire, il ne faisait rien pour arracher sa fille à un sentiment qui, dans son esprit, devait aboutir à un mariage.

LUCIEN

Diable ! et tu n'as rien fait pour les éclairer ? Tu n'as rien dit pour dissiper dans leur esprit cette grave illusion ?

JACQUES

Hélas ! c'eût été la fin de mon rêve...

LUCIEN

Sans doute ! mais tu n'aurais pas dû laisser créer une équivoque, qui peut avoir les plus graves conséquences.

JACQUES

Je n'ai rien fait pour l'encourager.

LUCIEN

Oui ! mais tu n'as rien fait pour la détruire.

JACQUES

Il y a là une nuance qui atténue ma faute.

LUCIEN

Mais qui ne l'excuse pas.

JACQUES

A l'heure qu'il est, M. Delval connaît la position de sa fille. Il lui a sans doute pardonné, mais ils doivent n'avoir l'un et l'autre qu'un désir, c'est de hâter un mariage impossible.

LUCIEN

Ah ! mon pauvre ami, dans quel guêpier t'es-tu fourré ? Il faudra pourtant que la vérité se sache un jour ou l'autre...

JACQUES

Et c'est là ce qui jette mon esprit dans des transes mortelles. Mais ce n'est pas tout... Thérèse, ma femme, que j'ai oubliée dans toutes ces aventures, à laquelle je n'écrivais même plus, s'est tout à coup rappelée à moi par une lettre que j'ai reçue aujourd'hui.

LUCIEN

Dame ! il fallait t'y attendre.

JACQUES

Inquiète, me croyant malade, elle a quitté sa petite ville, et elle s'est mise en route pour Paris, ac-

compagnée de ma fille... Elle m'annonce que sa lettre ne la précédera que de quelques heures...

LUCIEN

Eh bien ! mais que puis-je faire à tout cela ?

JACQUES

Tu comprends qu'il ne faut pas que ma femme mette les pieds dans cette maison. Son arrivée subite, révélant tout à coup l'horrible vérité à Delval et à sa fille, pourrait amener quelque désastre irrémédiable.

LUCIEN

Je comprends, et qu'attends-tu de moi ?

JACQUES

Je voudrais que tu prennes sans retard une voiture, que tu coures à la gare Montparnasse, qui est la gare d'arrivée, et que tu conduises ma femme et ma fille dans un hôtel quelconque, mais dans un autre quartier. Tu leur diras que j'irai les rejoindre dans la soirée...

LUCIEN

C'est fort bien ! mais en quoi cela changera-t-il ta position et celle d'Adrienne ?

JACQUES

Cela ne la changera pas, mais cela me donnera quelques jours pour me retourner... J'ai en ce moment la tête perdue. J'ai besoin de tout mon calme pour réfléchir au parti que j'aurai à prendre.

LUCIEN

Hélas ! Comment tout cela finira-t-il ?... Je crains

bien, mon pauvre ami, que tu ne te sois embarqué dans quelque affreuse galère. (*Il prend son chapeau et se dirige vers la porte... Mais au moment où il va sortir, le domestique entre et s'avance vers Jacques.*)

LE DOMESTIQUE, *à Jacques*

Une dame et une petite fille demandent à parler à Monsieur Jacques.

JACQUES, *à Lucien*

Ce sont elles... Si tu allais les recevoir...

LUCIEN

Mais que leur dirai-je ?

LE DOMESTIQUE

Elles viennent de faire monter leurs bagages dans l'appartement de Monsieur... Elles l'attendent.

(*Il sort.*)

LUCIEN

Trop tard pour aujourd'hui, mon cher !

JACQUES, *avec désespoir*

Trop tard !... Hélas ! c'est là le mot fatal de bien des catastrophes humaines !

LUCIEN

La plus simple convenance exige que tu ailles les recevoir toi-même... Je reviendrai te voir dans la soirée. (*Lui serrant la main.*) Ah ! mon pauvre ami !!!

(*Il sort.*)

Rideau

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente le cabinet de travail de Jacques. — A gauche, fenêtres ouvrant sur la rue. A droite, une porte ouvrant sur la chambre à coucher. Au fond, porte d'entrée ouvrant sur le vestibule. A gauche de la porte, une bibliothèque garnie de livres, canapé, chaises, fauteuils. Sur le côté droit de la scène, un bureau avec tiroirs, couvert de papiers et de ce qu'il faut pour écrire. Au lever du rideau, une malle et des caisses non encore déballées sont placées sur le côté gauche du cabinet de travail. Thérèse et Berthe sont assises sur le canapé. Jacques, dans une grande agitation, se promène sur le côté droit de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, THÉRÈSE, BERTHE

JACQUES, *à Thérèse*

Enfin, tu vas m'expliquer pourquoi tu as quitté ainsi notre petite ville de province, à l'improviste, sans crier gare, et pourquoi tu me tombes à Paris sur les épaules, sans même me prévenir quelques jours à l'avance de ton arrivée.

THÉRÈSE

Je trouve la question plaisante, mon ami. Avant d'y répondre, permets-moi de t'en adresser une autre à mon tour.

JACQUES

Parle, mais vite! car je dois te prévenir que nous n'avons ni l'un ni l'autre de temps à perdre en paroles oiseuses.

THÉRÈSE

Tu m'effrayerais presque si je n'étais préparée à tout... Appelé à Paris à un poste important, il y a environ dix mois, tu partis seul, me disant que tu allais devant préparer notre installation, et me promettant que dans deux, trois mois au plus tard, je pourrais venir te rejoindre.

JACQUES

Il n'a pas tenu à moi que les choses marchassent aussi vite.

THÉRÈSE

Je dois dire que dans les premiers jours tu m'écrivais régulièrement, trouvant toujours d'excellents prétextes pour me faire prendre patience. Mais peu à peu tes lettres sont devenues plus rares et moins longues. Quand je me suis décidée à partir pour Paris, avant-hier, il y avait un mois entier que j'étais sans nouvelles de toi.

JACQUES

J'allais t'écrire quand tu es arrivée.

THÉRÈSE

Ma position n'était plus tenable... Une foule de propos, plus malins les uns que les autres, circulaient sur ton compte et le mien. On avait l'air de me

plaindre d'une solitude qui ressemblait à un abandon, mais au fond on était convaincu que tu avais mille raisons des moins honorables pour me tenir ainsi éloignée de toi.

JACQUES

On ne peut empêcher les vains propos de la malignité publique.

THÉRÈSE

C'est possible!.. mais mon cœur me disait, en même temps que ma raison, que la malignité publique n'avait peut-être pas tout à fait tort. C'est pour éclaircir ce doute qu'un beau jour, n'y pouvant plus tenir, j'ai fait mes malles, j'ai pris le chemin de fer, et je suis tombée chez toi... Tu conviendras que toute autre femme à ma place eût fait comme moi.

JACQUES

Et c'est justement ce que je blâme... que tu sois venue à Paris, je n'y vois à la rigueur aucun inconvénient. Mais que tu sois ainsi descendue chez moi, dans mon appartement de garçon, sans savoir si cela me conviendrait, voilà ce que je ne puis admettre.

THÉRÈSE

Eh bien! la contrariété que tu éprouves de me voir ici est justement une des raisons pour lesquelles je m'applaudis d'y être venue.

JACQUES

C'est ton mauvais génie qui te fait parler ainsi, Thérèse... Prends-y garde!

THÉRÈSE

Oh ! je suis venue à Paris préparée à tout. Je devine qu'un gros mystère pèse sur ton existence. Je comprends qu'un douloureux secret nous sépare en ce moment l'un de l'autre, et je te préviens que je ne sortirai pas d'ici avant que la vérité, quelque triste qu'elle soit, m'ait été dévoilée.

JACQUES

Eh bien ! tu as tort. Il faut que tu quittes cette maison, et cela de suite, sans perdre une minute.

THÉRÈSE

Voyons ! Jacques, tu n'y penses pas... J'ai passé la nuit en chemin de fer... (*Montrant Berthe endormie sur le canapé.*) Cette enfant tombe de sommeil... Mon visage et mes mains sont encore couverts de la poussière du voyage... Ce serait de la cruauté de nous mettre ainsi dehors sans nous permettre de nous reposer.

JACQUES, *insistant*

Ce que tu me demandes est impossible.

THÉRÈSE

Oh ! mon Dieu ! tu commences à m'effrayer.

JACQUES

Le danger est plus grand que tu ne crois... Il s'agit peut-être de ma vie.

THÉRÈSE

Tu parles par énigmes, Jacques... Mais je sens que

ton trouble me gagne. Oh! un mot! un mot pour éclaircir ce mystère!

JACQUES

Tu sauras tout plus tard... Je te jure que tu sauras tout... Pour le moment, tu vas réveiller ta fille, tu vas quitter ce cabinet et entrer dans cette chambre. (*Il lui montre la porte à droite.*) Au fond, il y a une petite porte qui ouvre sur un escalier de service, lequel conduit à une petite cour... Cette cour a une porte sur le derrière de la maison ; c'est par là que tu vas sortir... Tu te feras porter au Grand-Hôtel, où j'irai te rejoindre dans la soirée avec tes bagages.

THÉRÈSE

Mais ce que tu me demandes là, mon ami, est très humiliant pour moi... Je suis ta femme légitime, je suis une honnête mère de famille... Pourquoi me faire fuir ainsi, à la dérobée, par un escalier de service, comme une malhonnête femme qui vient de commettre une mauvaise action ?

JACQUES, *avec angoisse*

Je t'en supplie... Par pitié !

THÉRÈSE

Avec le courage des femmes aimantes et fières, je me soumets à tes exigences... Mais souviens-toi que tu me donnes le droit d'être exigeante à mon tour, quand l'heure sera venue...

JACQUES

Soit !

THÉRÈSE, *s'attendrissant*

Je vois que tu souffres, Jacques ! j'obéis... Mais tu oublies, mon ami, que, depuis une demi-heure que nous sommes ici, tu n'as pas encore songé à m'embrasser, ni moi, ni ta pauvre fille, qui se faisait une si grande joie de revoir son père. (*Réveillant Berthe.*) Allons ! mon enfant, viens embrasser ton père...

JACQUES, *leur tendant les bras*

A bientôt, Thérèse ! à bientôt, mon enfant ! (*En ce moment, on entend au dehors la voix d'Adrienne qui appelle Jacques.*)

THÉRÈSE, *se retournant*

(*A part.*) Cette voix de femme !... Ah ! maintenant, je commence à comprendre...

JACQUES, *très agité*

Pas un mot !... (*Il les pousse brusquement vers la porte à droite qu'il referme avec précipitation.*)

SCÈNE DEUXIÈME

JACQUES, ADRIENNE

ADRIENNE, *sur le seuil de la porte du fond*

Vous êtes seul, Jacques ?

JACQUES

Je suis seul.

ADRIENNE

Enfin ! il y a longtemps que j'attendais ce moment pour vous dire combien je suis heureuse. Mon cœur déborde de joie, mon ami.

JACQUES, *distrait et préoccupé*

Vous êtes heureuse, vraiment !

ADRIENNE

J'ai vu mon père, il a tout pardonné.

JACQUES

Le brave homme !

ADRIENNE

Ah ! oui, un brave homme !... L'entrée en matière a été dure, par exemple. Je ne savais comment commencer... Et quand je lui ai appris que j'allais être mère, il a levé, menaçant, sa main sur moi, j'ai cru qu'il allait me tuer... Puis, peu à peu, sa colère s'est calmée, une larme a brillé dans ses yeux, il s'est attendri. — C'est ainsi que cela s'est passé pour ta pauvre mère, m'a-t-il dit. Elle m'avait donné avant les noces les preuves de son amour. En souvenir d'elle, je te pardonne ! — Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis si heureuse.

JACQUES

Sans doute... on le serait à moins.

ADRIENNE

Ce n'est pas tout... Comprenant que les charges de ménage allaient être augmentées dès le début, il

a ajouté cinquante mille francs au chiffre de ma dot... C'est donc avec deux cent mille francs que nous entrerons en ménage, sans compter les mille petites douceurs qui ne figureront pas au contrat.

JACQUES, *toujours distrait*

Oui ! il fait bien les choses, M. Delval...

ADRIENNE

Et vous ne m'embrassez pas... et vous n'avez pas l'air de partager mon bonheur... Vous restez devant moi, silencieux et froid, quand dans le monde entier je ne place rien au-dessus de votre sourire, quand je ne demande qu'à m'enivrer au son de votre voix...

JACQUES, *entraînant Adrienne sur le devant de la scène* (*D'une voix sourde*)

Parlez bas !

ADRIENNE

Voyons, Jacques, depuis notre entrevue de ce matin, vous n'êtes plus le même avec moi... Et c'est au moment où tout nous favorise, où tout sourit à notre amour, que vous paraissez le plus préoccupé et contraint...

JACQUES

C'est une erreur, Adrienne... Les femmes sont toujours portées à tout exagérer.

ADRIENNE

Voyons ! avez-vous des tourments, des ennuis ?... De quelque nature qu'ils soient, dites-les-moi ! Ne suis-je pas votre fiancée ? Ne suis-je pas presque

votre femme ? N'ai-je pas déjà le droit de prendre la moitié des tourments qui peuvent vous atteindre ?

JACQUES

Mais non !... ce qui me préoccupe, c'est un travail important qui m'est commandé par mon ministre, et qui doit être prêt demain matin à la première heure.

ADRIENNE

Mais vous allez au moins venir dîner avec nous. Mon père nous attend... Et puis franchement vous lui devez bien au moins une visite et des remerciements pour la façon si aimable avec laquelle il a consenti à notre union.

JACQUES

J'ai besoin d'être seul ce soir... Remettons tout cela à demain. Ce serait vivement me contrarier que d'insister...

ADRIENNE, *insistant*

Je vous demande pardon si j'insiste, Jacques... Mais après ce qui s'est passé, il me semble qu'une visite à mon père ne souffre aucun retard. Vous nous quitterez tout de suite après dîner si vous êtes pressé ; mais vous pourrez au moins échanger quelques mots sur nos projets d'avenir. Je voudrais que nous puissions vivre tous ensemble. Je suis certaine que mon père reporterait sur notre enfant toute l'immense affection qu'il a pour sa fille... Avec quelle tendresse délicate, avec quels soins jaloux, il ferait sauter notre fils sur ses genoux !

JACQUES, *avec un rire convulsif*

Ah! ah! ce serait vraiment touchant!

ADRIENNE, *continuant*

Et moi donc!... Mais je ne souffrirai pas qu'on me dérobe la moindre caresse de mon enfant, ni qu'il détourne un instant ses yeux des regards de sa mère. Il me le faudra tout entier... Nous le veillerons tous les deux pendant son sommeil; nous guetterons son réveil pour voir à qui de nous deux il adressera son premier sourire... Je parie que ce sera pour moi... Folle que je suis!... (*Jacques fait un mouvement d'impatience.*) Mais je vois que je vous impatiente avec mon bavardage... C'est qu'aussi je me sens trop heureuse de l'avenir charmant qui nous attend... Pourvu, mon Dieu! que je ne meure pas de mon bonheur!...

JACQUES

J'ai écouté avec ravissement tous vos enfantillages, Adrienne. Mais il se fait tard... (*Reprenant son air dur et froid.*) En voilà assez pour aujourd'hui.

ADRIENNE, *avec humeur*

Et c'est là tout ce que vous trouvez à répondre à cet amour délicieux qui m'exalte et m'enivre! Quand je me laisse aller à un transport de joie, vous restez froid et glacé devant ce cœur qui vous aime au delà du possible, devant cette femme dévouée qui mourrait de votre indifférence... C'est mal, Jacques! oh oui! c'est bien mal. (*Elle pleure.*)

JACQUES, *qui n'a pas quitté des yeux la porte de la chambre*

(*A part.*) Si Thérèse l'entendait...

ADRIENNE, *s'avançant vers Jacques et lui prenant le bras*

Jacques !

JACQUES, *à part*

Elle doit avoir quitté cette maison à présent.

ADRIENNE, *le regardant fixement*

Jacques, vous me trompez !

JACQUES

Et pourquoi vous tromperais-je?

ADRIENNE, *montrant la porte de la chambre*

A votre embarras, à vos regards inquiets, je devine qu'il y a quelqu'un de caché dans cette chambre...

JACQUES

Quoi ! une scène de jalousie . Songez, Adrienne, que nous ne sommes encore que fiancés... C'est trop tôt, vraiment !

ADRIENNE

Oh ! ce serait une infamie !... S'il y a là une femme cachée chez vous, dites-le-moi, et je sors...

JACQUES, *cherchant à la calmer*

Mais vous êtes folle, Adrienne.

ADRIENNE

Mon cœur me dit qu'il y a là une femme cachée derrière cette porte... Jacques, je vous en supplie, dites-moi que je me trompe, que ce n'est pas vrai, et que je suis la seule femme que vous aimez... L'amour ne va pas sans la foi, et Dieu sait combien je vous

aime et combien j'ai foi en vous... Un mot, un seul mot, et je me retire, et mon âme, comme l'eau transparente des lacs, reprendra cette limpidité sereine, qu'un triste vent d'orage a momentanément troublée.

JACQUES, *lui prenant la main*

Eh bien! enfant, rassurez-vous! Ayez confiance en moi et, quoi qu'il arrive, croyez à mon affection et à mon dévouement... (*Il la reconduit vers la porte qui ouvre sur le vestibule, mais à ce moment la porte à droite s'ouvre, et Thérèse paraît sur le seuil.*)

SCÈNE TROISIÈME

JACQUES, ADRIENNE, THÉRÈSE

THÉRÈSE, *sur le seuil*

Oui, Mademoiselle, il y a une femme chez M. Jacques, et cette femme, la voici! (*Elle s'avance sur la scène.*)

JACQUES, *à part*

Oh! tout tourne contre moi !... (*Il tombe anéanti sur un fauteuil près de son bureau, le front dans ses mains.*)

ADRIENNE, *revenant*

(*A part.*) Je n'avais que trop deviné... (*Haut*) Soyez sûre, Madame, que, si j'avais pu supposer votre présence chez M. Jacques, je me serais bien gardée de venir troubler votre tête-à-tête.

THÉRÈSE

Je le crois sans peine... D'autant plus que ma place à moi est ici, tandis que celle d'une jeune fille comme il faut est ailleurs.

ADRIENNE

Que voulez-vous dire, Madame ?

THÉRÈSE

Oh ! mon Dieu, la chose est bien simple...

ADRIENNE

Je ne comprends pas.

THÉRÈSE

Vous allez comprendre... Voulez-vous d'abord, Mademoiselle, me faire l'honneur de répondre à ma question ?

ADRIENNE

Mais, Madame, à quel titre vous arrogez-vous le droit de m'interroger ?

THÉRÈSE

Vous le saurez bientôt... Depuis combien de temps connaissez-vous M. Jacques ?

ADRIENNE

Depuis bientôt dix mois... Mais encore une fois...

THÉRÈSE

Dix mois !.. peste !.. Je savais que Paris était la capitale des amours faciles... Dix mois !... Je vous fais

compliment, Mademoiselle, de la puissance de vos charmes.

ADRIENNE

Faites-moi grâce, Madame, de vos suppositions injurieuses...

THÉRÈSE

Pour qu'une femme s'égare ainsi à l'entrée de la nuit dans la chambre d'un jeune homme, il faut qu'elle soit sa femme ou sa maîtresse... Or, vous n'êtes pas la femme de Jacques, qu'êtes-vous donc ?

ADRIENNE

Je ne suis encore que sa fiancée, mais dans quelques jours je serai sa femme...

THÉRÈSE, *se radoucissant*

Hélas ! pauvre enfant !

ADRIENNE

Mais, vous ?.. qui êtes-vous donc ? J'ai répondu à vos questions, permettez-moi à mon tour de vous interroger...

THÉRÈSE

(*A part.*) Hélas ! je tremble comme si j'étais coupable... (*Haut.*) Interrogez ! je suis prête à vous répondre...

ADRIENNE

Depuis combien de temps connaissez-vous M. Jacques ?

THÉRÈSE

Depuis bientôt dix ans... Vous voyez que je suis votre aînée...

ADRIENNE

Et qui êtes-vous pour venir ainsi, à l'improviste, vous installer chez lui ?

THÉRÈSE

Qui je suis et pourquoi je suis ici ?

ADRIENNE

Oui.

THÉRÈSE

Ne le comprenez-vous pas, Mademoiselle, à mon trouble et à mon émotion ?

ADRIENNE, *avec angoisse*

Oh ! de grâce, Madame, répondez !

THÉRÈSE

Oh ! c'est vraiment une conduite criminelle d'avoir ainsi abusé de votre jeunesse et de s'être joué de votre crédulité !... Si vous aimez cet homme, ma pauvre enfant ! si vous avez eu foi dans ses paroles, je vous plains...

ADRIENNE, *suppliante*

Oh ! de grâce, achevez !... Quelque lamentable que soit mon sort, quelque triste que soit la vérité, tout vaut mieux que cet état d'incertitude qui me tue.

THÉRÈSE

Je suis sa femme.

ADRIENNE

Sa femme !... La femme de Jacques, vous !...

(*Après un moment de pause.*) Oh ! je ne vous crois pas, Madame ! le piège est trop grossier.

THÉRÈSE

Je pardonne à votre douleur, Mademoiselle.

ADRIENNE, *avec explosion*

Sa femme !... Oh ! ce serait trop horrible. (*A Thérèse.*) Madame, vous êtes une créature impie ! Ne sachant comment me chasser de ces lieux, comment me séparer de Jacques, vous appelez à votre aide un mensonge infâme... Vous comptez sur ma jeunesse, sur mon inexpérience, pour détruire en moi ma foi et mon amour. Oh ! vous mentez, Madame !... Oui, vous mentez !

THÉRÈSE

Je ne mens point, Mademoiselle, et vous allez bientôt en avoir la preuve.

ADRIENNE, *courant à Jacques*

Est-ce vrai, Jacques, ce que dit cette femme ?... (*Elle lui secoue le bras.*) Elle ment, n'est-ce pas ?... elle ment ! (*Jacques reste immobile et ne répond pas.*) Oh ! mon Dieu ! ma tête s'égare, le parquet se dérobe sous moi... Et Jacques qui ne répond pas !... Pas une voix pour me défendre !... pas une main pour me guider !... Que vais-je devenir ?

THÉRÈSE

Je vous ai dit la vérité, Mademoiselle. Vous m'en demandez la preuve...

ADRIENNE

O ciel ! pitié ! pitié pour moi !

THÉRÈSE

Vous avez d'abord le silence de Jacques... Et ensuite !... (*Elle va ouvrir la porte à droite, et appelle Berthe.*)

JACQUES, *se levant*

(*A part.*) Les forces humaines ont des limites. C'est trop de secousses à la fois. (*Il se dirige d'un pas chancelant vers la porte de la chambre.*) Assister à l'interrogatoire de mon enfant ! Oh ! non ! non !... Mon courage ne va pas jusque-là !...

(*Il sort.*)

SCÈNE QUATRIÈME

THÉRÈSE, ADRIENNE, BERTHE

THÉRÈSE, *appelant*

Berthe !

BERTHE, *entrant*

Maman !

ADRIENNE

Quelle est cette enfant ?

THÉRÈSE

Vous l'avez entendue... C'est ma fille.

ADRIENNE

Votre fille !... Mais qui me prouve que c'est celle de Jacques ?

THÉRÈSE, *à Berthe*

Où est ton père, mon enfant ?

BERTHE

Il était ici tout à l'heure... Il vient d'entrer dans cette chambre.

THÉRÈSE

Depuis quand le connais-tu ?

BERTHE

Depuis toujours.

THÉRÈSE

Et quel âge as-tu ?

BERTHE

Huit ans.

THÉRÈSE

Y a-t-il longtemps que ton père nous a quittées ?

BERTHE

Depuis bientôt un an.

THÉRÈSE

Pour quoi faire ?

BERTHE

Pour venir à Paris, où il devait avoir une place.

THÉRÈSE

Et où nous devions venir le rejoindre.

BERTHE

Oui, maman.

THÉRÈSE

Et depuis quand sommes-nous arrivées ?

BERTHE

Depuis peu de temps... peut-être une heure.

THÉRÈSE, *à Adrienne*

Eh bien ! Mademoiselle, si vous refusez de croire la mère, ajouterez-vous foi aux paroles de cette enfant ?

ADRIENNE

Hélas ! je voudrais douter encore...

THÉRÈSE

Et puis une autre preuve, que vous ne pouvez mettre en doute, c'est la ressemblance de Berthe avec son père... Voyez ces yeux, ce front, cette bouche, c'est tout le portrait de Jacques... Ah ! Mademoiselle, je regrette de vous torturer ainsi, mais malheureusement la fatalité de la situation ne me permet pas de faire autrement.

ADRIENNE, *avec désespoir*

Quoi ! Jacques me trompait à ce point, moi qui croyais en lui comme en Dieu !

THÉRÈSE

Mon Dieu, Mademoiselle, beaucoup d'autres jeunes

filles ont été trompées comme vous, et elles n'en sont pas mortes... Prenez courage ! le temps est le grand médecin qui cicatrise toutes les plaies. Quand on est jeune et belle comme vous, on n'a pas le droit de désespérer.

ADRIENNE, *se parlant à elle-même*

Oh ! comme je tombe de haut !... Je n'étais pour Jacques qu'une bonne fille sans importance, que l'on prend par simple caprice... Il s'était dit qu'en faisant briller devant moi les promesses les plus séduisantes il aurait facilement raison de ma vertu... En effet, il a raisonné juste, mais aussi il a raisonné comme un lâche !

THÉRÈSE

Je comprends sans peine l'amertume de vos paroles...

ADRIENNE, *avec angoisse*

Mon Dieu ! mon Dieu ! que dirai-je à mon père... Je n'ai plus qu'à mourir... (*Elle se laisse tomber sur le canapé et elle sanglote.*)

THÉRÈSE, *avec bonté*

Voyons, Mademoiselle, ne désespérez pas !... Je vois que vous n'êtes pas une fille comme on en voit tant dans les bas-fonds de Paris, et je voudrais pouvoir vous consoler. (*Elle lui essuie les yeux.*)

ADRIENNE

C'est que vous ne savez pas tout... Mais vous avez l'air si bonne et si compatissante, que si j'osais...

THÉRÈSE

Ne craignez rien !... Je devine que vous êtes plus malheureuse que coupable.

ADRIENNE

Non ! pas devant cette enfant...

THÉRÈSE, *faisant un signe à Berthe*

Laisse-nous, ma fille !... (*Berthe sort par la porte à droite.*)

SCÈNE CINQUIÈME

ADRIENNE, THÉRÈSE

THÉRÈSE

Et maintenant que nous sommes seules, je vous écoute.

ADRIENNE

Je dois vous avouer qu'il n'y a qu'un instant je ressentais pour vous une haine profonde, Madame...

THÉRÈSE

Et je mentirais si je vous disais que je n'avais pas les mêmes sentiments pour vous, Mademoiselle.

ADRIENNE

Tandis que maintenant, comprenant combien, devant l'infidélité de votre mari, vous avez dû souffrir

dans votre fierté de femme légitime, je sens mes sentiments se changer en sympathie et en respect...

THÉRÈSE

Ce ne sont pas là les sentiments d'une nature vulgaire.

ADRIENNE

Je ne vois plus en vous une rivale abhorrée, mais bien plutôt une sœur en souffrance, vers laquelle je me sens attirée comme vers la confidente naturelle de mes douleurs.

THÉRÈSE

Oui, Mademoiselle, ne voyez en moi qu'une sœur en souffrance, et ouvrez-moi votre âme... Nous souffrons l'une et l'autre, nous nous consolerons mutuellement.

ADRIENNE

C'est que, Madame, le malheur qui me frappe est au-dessus des forces humaines... Je vais, je viens, je marche sans but, ne sachant plus où porter ma tête... Je fléchis sous le poids de ma honte immense, brûlante, irréparable...

THÉRÈSE

Votre plainte est bien amère, Mademoiselle.

ADRIENNE

Je suis la fille unique d'un brave homme, négociant estimé, propriétaire de cette maison... Jusqu'au jour où j'ai connu M. Jacques, j'ai vécu heureuse, débor-

dante de santé et de jeunesse, sans souci du lendemain... Mais le jour où cet homme s'est jeté dans mon chemin, j'ai tout oublié, et les leçons de mon père, et mes pudeurs de jeune fille, et la crainte du respect humain, pour me jeter dans ses bras, parce qu'il m'avait dit qu'il m'aimait, et parce qu'il m'avait promis que je serais sa femme.

THÉRÈSE

Oui, c'est là une conduite indigne...

ADRIENNE

Bien plus indigne que vous ne croyez, Madame... Une passion, quelque profonde qu'elle soit, peut s'éteindre par l'oubli... Mais quand l'honneur a été souillé, comment s'y prendre pour échapper à la honte qui s'ensuit ?

THÉRÈSE

Oh ! mon Dieu ! que voulez-vous dire ?

ADRIENNE

Ne le devinez-vous pas à mes larmes, vous qui êtes mère... ?

THÉRÈSE, *avec émotion*

Oh ! ce serait trop horrible... pauvre enfant ?...

ADRIENNE

Oh ! oui, horrible !... D'autant plus horrible que dans six mois ma honte deviendra publique, sans aucune possibilité de réparation...

THÉRÈSE

Comment ! Jacques... Oh ! il n'y a pas de mot pour flétrir une pareille infamie !

ADRIENNE

Mon père, qui connaissait mon état, m'avait pardonné. Le prêtre devait nous unir dans quelques semaines... Mais maintenant, comment dire à mon père que Jacques était marié ? Quand il apprendra la honte qui frappe sa maison, n'en mourra-t-il pas de chagrin ? Vous voyez bien que je n'ai qu'à mourir...

THÉRÈSE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

ADRIENNE

De quelque côté que je me retourne, je ne vois pas d'issue... Et puis il y a une chose que je redoute par-dessus tout, c'est une entrevue entre mon père et Jacques... Je connais mon père... Si ces deux hommes se rencontrent, un malheur est inévitable.

THÉRÈSE

C'est juste ! je n'y avais pas songé... Que faire ?

ADRIENNE

Partez !... Emmenez votre mari loin, bien loin !...

THÉRÈSE

Vous avez raison. Mais vous, ma chère enfant, qu'allez-vous devenir ? Je n'ose vous laisser seule dans l'état où je vous vois.

ADRIENNE

Ne vous occupez pas de moi... Je vous le répète, ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est que mon père et votre mari ne se rencontrent ici dans ce cabinet..... Mon père, ne me voyant pas en bas, peut monter d'un moment à l'autre ; tout alors serait perdu !

THÉRÈSE

Partir! mais comment partir ?... Jacques ne voudra pas avoir l'air de fuir, il n'écoutera ni mes prières ni mes larmes.

ADRIENNE

Dites-lui que c'est moi qui l'en supplie. Dites-lui que c'est le cri de mon cœur en détresse...

THÉRÈSE

Vous le voulez?... soit !... (*Elle se dirige vers la porte de la chambre, à droite. En même temps on entend le pas de M. Delval dans le vestibule, et la porte du fond s'ouvre.*)

ADRIENNE, *saisie de frayeur*

Mon père!...

SCÈNE SIXIÈME

THÉRÈSE, ADRIENNE, M. DELVAL

DELVAL

(*Il entre en riant, et n'aperçoit d'abord qu'Adrienne.*)

Eh bien ! Mademoiselle, je vous y prend. Vous ne rougissez pas de venir ainsi seule dans l'appartement d'un garçon, qui n'est encore ni votre fiancé ni votre époux ! Mais vraiment ! Les filles d'aujourd'hui sont d'un laisser aller qui ferait frémir nos grand'mères si, du haut des cieux qu'elles habitent, elles pouvaient voir ce qui se passe sur notre planète. (*Il l'embrasse sur le front.*) Eh quoi ! que se passe-t-il donc ? Pourquoi ces larmes sur ton charmant visage ?... Eh mais ! ce sont des larmes pour tout de bon. Tu te disputes encore avec Jacques ?... Qu'y a-t-il donc ? Je vous ai déjà raccommodés ce matin... Je ne puis pourtant pas passer ma vie à mettre la paix dans le ménage... (*Il regarde autour de lui.*) Au fait, où est donc Jacques ? (*Il aperçoit Thérèse.*) Tiens ! une dame que je ne connais pas ! (*Saluant.*) Excusez-moi, si je suis entré ainsi sans façon, mais je croyais trouver seul chez lui mon futur gendre...

THÉRÈSE, *se retournant*

J'allais me retirer quand vous êtes entré, Monsieur.

DELVAL, *à part*

Se retirer là... dans la chambre à coucher de Jacques !...

ADRIENNE

Oh ! que lui dire ?... (*Elle tombe sur le fauteuil, suffoquée d'émotion.*)

DELVAL, *inquiet*

Mais enfin il se passe quelque chose que j'ai le

droit de connaître. (*A Thérèse.*) Voulez-vous m'expliquer?... (*Ses yeux tombent sur les bagages qui ont été déposés sur la scène, à gauche.*) Ces bagages sont-ils signe de départ ou d'arrivée? (*A Thérèse.*) Veuillez excuser mon indiscrétion, Madame, mais comme en toute chose j'aime la clarté, je vous prie de me dire qui vous êtes. Comment et pourquoi vous trouvez-vous chez M. Jacques? à moins que...

THÉRÈSE, *avec dignité*

Monsieur!

DELVAL

D'un côté, ma fille en larmes... De l'autre une femme inconnue... puis au milieu de tout cela des bagages suspects... Il faut que je sache!... (*Il s'avance menaçant vers Thérèse.*) Madame... (*En ce moment Jacques, pâle et défait, paraît sur le seuil de la porte à droite.*)

SCÈNE SEPTIÈME

LES PRÉCÉDENTS, JACQUES

JACQUES, *s'avançant sur la scène*

M. Delval, c'est à moi qu'il appartient de vous répondre!

DELVAL

Enfin, je vais avoir l'explication de tous ces mystères.

JACQUES

Oui, l'heure de l'explication est venue, et il n'a pas tenu à moi qu'elle n'eût lieu plus tôt.

ADRIENNE, *à part*

Voilà le moment que je redoutais.

THÉRÈSE, *à part*

Voilà l'entrevue que nous avons vainement cherché à éviter !

JACQUES, *à Thérèse*

Laisse-nous seuls... (*Il la reconduit vers la porte à gauche, qu'il referme sur elle.*

DELVAL, *à Adrienne*

Va m'attendre en bas, et ne laisse monter personne. (*Il la reconduit vers la porte du fond qu'il referme avec soin.*)

SCÈNE HUITIÈME

DELVAL, JACQUES

DELVAL, *à Jacques*

Si je comprends quelque chose à ce qui se passe dans cette maison depuis ce matin, je veux bien que le diable m'emporte !... Et vous, Jacques, êtes-vous plus savant que moi ?

JACQUES

Peut-être...

DELVAL

Vous pourriez alors me le dire ?

JACQUES, *d'une voix grave*

Oui !

DELVAL

Comme vous me dites cela ! .. Il me semble que vous vous êtes tous donné le mot pour prendre des figures de l'autre monde. Ce matin, je laisse ma fille contente et joyeuse ; ce soir, je la retrouve tout en pleurs... Ce matin je vous laisse heureux de votre avancement prochain et de votre mariage convenu ; ce soir, vous avez l'air d'un patient qu'on mène au supplice.

JACQUES, *à part*

Hélas ! l'air pourrait bien être d'accord avec la réalité.

DELVAL, *s'approchant des malles*

D'abord expliquez-moi ceci... Sur cette malle, je vois écrit : *Madame Jacques !...* Sur cet autre colis, je vois écrit : *Mademoiselle Jacques !...* Est-ce votre tante ?

JACQUES

Non.

DELVAL

Est-ce votre sœur ?

JACQUES

Non.

DELVAL

Est-ce votre cousine ou votre nièce ?

JACQUES

Non.

DELVAL

Si vous continuez ainsi à me répondre par monosyllabes, la conversation pourra durer longtemps. Il me semble pourtant qu'au point où nous en sommes, vous pourriez sans inconvénient me tenir un peu au courant de vos affaires de famille...

JACQUES

Eh bien ! monsieur Delval, il fallait que la vérité fût connue un jour ou l'autre... Cette madame Jacques...

DELVAL

Achevez!

JACQUES

C'est ma femme.

DELVAL

Et cette demoiselle Jacques ?

JACQUES

C'est ma fille.

DELVAL, *avec anxiété*

Voyons, Jacques ! vous voulez rire !... Vous voulez rire, n'est-ce pas ?... Mais il y a des plaisanteries qu'il serait dangereux de prolonger.

JACQUES

Plût au ciel qu'il en fût autrement !

DELVAL, *bondissant sur lui*

Ah ! misérable !... vous étiez marié, et vous me l'avez caché... Vous aviez déjà donné votre nom à une autre femme, et vous avez fait la cour à ma fille !... Et vous l'avez séduite !... Et vous vous êtes odieusement joué de moi !... Prenez garde !

JACQUES, *se dégageant*

Restez calme, monsieur Delval. Jamais le sang-froid n'a été plus nécessaire que dans les circonstances graves où nous nous trouvons.

DELVAL

Vous en parlez à votre aise, malheureux ! Quoi !... depuis bientôt un an que vous logez dans cette maison, vous ne me dites pas un mot de votre état civil, vous me laissez croire que vous êtes célibataire... Grâce à ce silence, vous vous glissez dans notre intimité, et vous volez... Oui, misérable ! vous volez la confiance du père, en même temps que l'amour de la fille... Et vous voulez que je reste calme !!! Il n'y avait donc pas assez de filles perdues dans Paris, pour leur adresser vos galanteries et votre libertinage !... Non ! il fallait à ce jeune drôle une fille de bonne maison, une fille chaste et vierge... Et il n'a pas hésité... Et il s'est abattu chez moi comme un oiseau de proie, flétrissant sous son souffle impur la virginité de l'enfant et déshonorant les cheveux blancs du vieillard...

JACQUES

Vous pouvez m'insulter, me traîner dans la boue, je ne protesterai pas... Après tout, est-ce ma faute à moi, si votre fille n'a pas été mieux gardée ?

DELVAL, *continuant*

Et vous croyez que je vais vous lâcher... que vous pourrez sortir d'ici impunément, et que vous n'aurez à rendre compte à personne de votre crime...

JACQUES

Vous vous trompez, Monsieur... Je ne songe nullement à fuir.

DELVAL

Ce serait inutile d'ailleurs, car, fussiez-vous au bout du monde, je m'attacherai à vos pas jusqu'à ce que votre mauvaise action ait reçu sa récompense...

JACQUES

Mais du moins me sera-t-il peut-être permis de plaider les circonstances atténuantes.

DELVAL

Les circonstances atténuantes!... (*Riant d'un rire forcé.*) Ah! Ah! vraiment, je serais curieux de savoir comment vous pourriez atténuer votre conduite infâme.

JACQUES, *d'une voix grave*

Il n'y a rien d'absolu en ce monde, Monsieur Delval.

Le mal et le bien s'y côtoient sans cesse ; et ils sont parfois si profondément mêlés, si étroitement confondus, qu'il serait difficile de savoir où commence l'un et où finit l'autre.

DELVAL

Ces théories-là, je les ai quelquefois entendues, en cour d'assises, et je dois déclarer que j'ai été heureux, en ma qualité de juré, de faire flanquer aux galères les bonshommes qui les pratiquaient.

JACQUES

Le vrai philosophe, l'homme vraiment sage, est beaucoup moins affirmatif devant ces notions obscures du bien et du mal... Dans le doute, il garde un extrême scepticisme pour l'un, une extrême indulgence pour l'autre.

DELVAL

Mais je ne me pique pas d'être un philosophe, moi, Monsieur !... Je suis un honnête bourgeois, père de famille, dont la fille a été séduite et déshonorée... Je viens demander au séducteur ce qu'il compte faire.

JACQUES

Qu'est-ce que vous exigez de moi, Monsieur?

DELVAL

Il y a un avenir brisé, une vie perdue... De quelle façon allez-vous réparer le mal que vous avez causé !

JACQUES

Si nous étions en Orient, avec quelle joie j'irais au-

devant de la réparation que vous exigez !... Mais en France, où la bigamie n'est pas permise, je me sens impuissant à rien réparer... Il y a bien deux moyens, mais vous seriez le dernier à me les conseiller. Il y a d'abord la mort de ma femme, qui me rendrait ma liberté, mais, outre qu'il y aurait à compter avec le juge d'instruction, vous ne consentiriez jamais à avoir un gendre assassin.

DELVAL.

L'heure n'est pas aux plaisanteries, Monsieur.

JACQUES

Le second, c'est le divorce... Mais si je le demandais, moi, qui n'ai rien à reprocher à ma femme, comment ma demande serait-elle accueillie? Quant à espérer que la demande vienne d'elle, il n'y faut pas compter... Je connais ma femme, elle a une fille... Quand ce ne serait que par fierté maternelle, elle ne consentira jamais à ce qu'elle considérerait comme une lâcheté...

DELVAL

Et elle aurait raison, Monsieur !

JACQUES

Ainsi, vous le voyez, avec la meilleure volonté du monde, toute sorte de réparation m'échappe... Ah ! c'est très joli de jeter constamment en l'air les grands mots de volonté et de liberté !.. Nous ne sommes ici-bas que les instruments aveugles d'une volonté supérieure, qui nous mène où elle veut, par la voie qui

lui plaît, et qui ne nous laisse aucun choix sur le chemin que nous avons à suivre.

DELVAL

Vous vous trompez, Monsieur, si vous croyez, avec toutes vos belles tirades, me faire perdre de vue l'objet qui nous met en ce moment en face l'un de l'autre.

JACQUES

Oh ! ce n'est pas là mon but, vous le verrez tout à l'heure... Mais je tiens, à cette heure suprême, à déclarer que l'homme, qui est si orgueilleux de son libre arbitre, n'est qu'un vil jouet. En venant au monde, il porte sur son front le stigmate de sa destinée. Une main invisible, une main mystérieuse s'abat sur lui, ne le lâche pas un seul instant, l'accompagne partout du berceau à la tombe, et ne se retire que quand l'œuvre fatale est accomplie...

DELVAL

Théorie commode pour les scélérats...

JACQUES, *continuant*

Et s'il en était autrement, expliquez-moi, je vous prie, pourquoi, cherchant un logement de garçon, je l'ai trouvé plutôt dans votre maison que dans une autre?... Pourquoi dans cette maison j'ai rencontré une jeune fille de dix-huit ans, au lieu d'un jeune homme du même âge?... Pourquoi j'ai aimé cette jeune fille, et pourquoi elle m'a aimé?... Tout le contraire pouvait arriver. Pourquoi ceci plutôt que cela?... Le savez-vous ? Dites !...

DELVAL

Je ne sais rien, Monsieur... Je ne sais qu'une chose. (*Essuyant une larme.*) C'est que je suis un pauvre vieillard dont la vie est brisée, dont les espérances sont évanouies, et qui se sent impuissant désormais à ramener le bonheur dans le cœur de son enfant... Je vais vendre ma maison, je vais vendre mon atelier, je vais réaliser tout ce que je possède, et me retirer dans quelque coin du monde isolé, où je passerai dans la tristesse et les larmes les derniers jours qui me restent à vivre... J'emmènerai avec moi ma fille, pauvre enfant destinée à la douleur... (*D'un ton farouche.*) Mais auparavant j'ai un devoir à remplir, et je jure que je le remplirai d'une façon impitoyable... Vous reconnaissez avoir séduit ma fille, Monsieur ?

JACQUES

Comment pourrais-je le nier ?

DELVAL

Vous reconnaissez ne pouvoir réparer le crime que vous avez commis ?

JACQUES

Je ne vois pas de réparation possible, du moins dans le sens où vous l'entendez...

DELVAL

Eh bien ! Monsieur, si la réparation vous échappe, vous n'échapperez pas au châtiment... Je pourrais vous tuer comme un vil libertin, comme un larron d'amour, qui a apporté le déshonneur dans ma mai-

son. Je suis certain qu'il ne se trouverait pas un jury en France pour condamner un père qui venge l'honneur de sa fille...

JACQUES

Vous pouvez prendre ma tête, Monsieur, je ne la défendrai pas.

DELVAL

Non ! je n'oublierai jamais que j'ai été soldat. Je ne suis pas un assassin... Vous allez vous battre avec moi, dans un duel loyal, mais sans merci.

JACQUES

Cette réparation-là, je puis vous l'accorder, et je suis à vos ordres.

DELVAL

Il faut que ce duel ait lieu ici, dans ce cabinet, entre nous deux, seuls et sans témoins.

JACQUES

Sans témoins !... Y pensez-vous, Monsieur ?

DELVAL

Oui ! car avec des témoins, c'est comme si on criait l'affaire par-dessus les toits... Demain toutes les gazettes de Paris raconteront l'événement avec force détails, soulèveront tous les voiles, proclameront partout le déshonneur de ma fille... et votre infamie... Il me semble que vous avez le même intérêt que moi à ce que l'affaire ne fasse pas de bruit...

JACQUES

Qui empêchera dès lors le public de croire à un assassinat ?... N'est-ce pas justement ce que vous voulez éviter ?

DELVAL

Toutes les mesures sont prises de mon côté... Vous en ferez de même du vôtre... Je descends chez moi chercher deux épées... Vous aurez quelques minutes devant vous : profitez-en pour prendre vos dispositions... Surtout ne cherchez pas à vous éloigner, ce serait inutile... Mon rôle de justicier vous suivra partout, jusqu'à ce que justice soit faite.

JACQUES

C'est bien, Monsieur... Vos intentions seront sévèrement suivies. Je ne me reconnais pas le droit d'imposer d'autres conditions que celles que vous m'avez dictées. (*Delval sort par la porte du fond. Jacques va s'asseoir à son bureau, et reste un moment silencieux, le front appuyé sur ses deux mains.*)

SCÈNE NEUVIÈME

JACQUES, *seul*

Ce duel est absurde, comme la plupart des duels, d'ailleurs... Il ne peut avoir lieu... Et puis, quoi !... Si je suis tué, cela rendra-t-il à Adrienne son honneur et sa virginité de jeune fille ?... Si au contraire je tue

le père après avoir déshonoré la fille, n'est-ce pas une deuxième infamie ajoutée à la première ?... De quelque côté que je me tourne, je ne vois que des impossibilités... (*Il ouvre les tiroirs de son bureau.*) Allons ! mettons mes affaires en ordre, et passons mes papiers en revue !... (*Il retire un bouquet de roses fanées.*) Tiens ! voici un bouquet de roses fanées ! C'est celui qu'Adrienne me donna le jour où elle s'est livrée à moi pour la première fois... Pauvre fille !... (*Il retire une feuille de papier.*) Voici les premiers vers que je lui ai adressés, et qui produisirent une si vive impression sur son esprit romanesque !... (*Il les déchire.*) Non ! je ne veux pas les relire... Cela me ferait trop de mal... (*Il retire un revolver.*) Ah ! Ah ! voici un joli petit revolver qui me vient de ma mère !... C'était une sainte femme, qui croyait en Dieu. Si elle vivait encore, elle ne me maudirait pas, parce qu'elle m'aimait trop, mais elle rougirait de son fils... Pauvre mère ! elle est morte à temps... (*Il retourne le revolver entre ses mains, et le place devant lui.*) Vraiment ! ce charmant joujou, avec sa crosse en nacre, et son petit canon en acier rayé, m'attire et me fascine !!! Je sens là, je devine, je vois la main mystérieuse et invisible, qui conduit nos destinées... C'est elle qui vient d'exhumer, du fond de mon tiroir, ce merveilleux petit instrument de délivrance, que j'avais complètement oublié... (*Il se lève et se promène avec agitation.*)

(*Lucien entre par la porte du fond.*)

SCÈNE DIXIÈME

JACQUES, LUCIEN

JACQUES

Ah ! tu arrives à propos, mon cher Lucien.

LUCIEN

Ne t'avais-je pas promis de revenir dans la soirée ?

JACQUES

Tu es un véritable ami, toi !... Tu ne m'abandonnes pas aux heures critiques.

LUCIEN

J'avais hâte de savoir ce qui s'était passé depuis l'heure où je t'ai quitté.

JACQUES

Ah ! quelle journée, mon ami !... quelle journée !... j'ai vieilli de cinquante ans en quelques heures.

LUCIEN

Je t'ai quitté au moment où ta femme arrivait.

JACQUES

A midi, je déjeune très amicalement avec Delval, qui veut à toute force faire de moi son gendre... A

une heure, Adrienne vient en pleurant me faire l'aveu que le mariage ne peut être retardé, parce que dans quelques jours elle ne pourra plus cacher sa faute... A deux heures, ma femme arrive à l'improviste dans cette maison... A trois heures, malgré tous les efforts de ma diplomatie, les deux femmes ont une entrevue et une explication, où Adrienne apprend que je ne puis être son époux... Tout est mis en œuvre pour gagner du temps et pour empêcher une explication entre M. Delval et moi, car on prévoit que le choc entre les deux hommes sera terrible... Peine inutile ! Le choc se produit vers les six heures... Injures, provocations, duel !

LUCIEN

Un duel avec M. Delval ?

JACQUES

Un duel à mort !.. ici, dans cette chambre, seuls et sans témoins.

LUCIEN

Mais c'est de la folie !... M. Delval est un vieux soldat d'Afrique. Il a fait les campagnes de Crimée, d'Italie et du Mexique. Il a passé sa vie à manier les armes... toi, tu n'as jamais manié une épée, un pareil duel serait un meurtre... Heureusement que je suis là pour l'empêcher...

JACQUES

Garde-t'en bien, mon cher !... Il croirait que je t'ai fait venir parce que j'ai peur...

LUCIEN

Mais alors que vas-tu faire ?

JACQUES

Ah ! que vais-je faire ?... As-tu lu quelquefois, dans des récits de voyages, l'histoire de ce voyageur égaré dans les pampas de l'Amérique du Sud ?... Il arrive le soir aux bords d'un de ces lacs de boue, dont on n'a jamais sondé la profondeur... Le crépuscule tombe. Tout à coup il met le pied sur l'abîme. C'est d'abord une descente lente et pour ainsi dire insensible. Il veut revenir en arrière, mais, à chaque effort qu'il fait, le pied s'enfonce davantage... Il en a d'abord jusqu'à la cheville, puis, peu à peu, le genou disparaît à son tour... A chaque minute, le corps s'engloutit par degrés... On ne voit plus que le tronc, puis les épaules, puis la tête, puis des mains qui s'agitent désespérément à la surface, puis enfin un long cri d'agonie qui se perd dans la profondeur de la nuit... Le lendemain, l'immense solitude a repris son silence, le gouffre a repris son immobilité, et rien n'y révèle la trace du drame qui s'est accompli...

LUCIEN

Mais enfin, quel rapport !...

JACQUES

Eh bien ! mon ami, ce voyageur, c'est moi !... (*Il revient s'asseoir à son bureau.*) Depuis quelques heures, je me débats vainement dans une situation sans issue.

LUCIEN

Tu exagères le mal... On sort quelquefois de situations plus embrouillées...

JACQUES

A l'heure qu'il est, Adrienne doit me mépriser...

LUCIEN

Elle sait que tu es malheureux... Elle t'en aime peut-être davantage...

JACQUES

L'amour de Thérèse doit s'être changé en haine...

LUCIEN

Détrompe-toi ! Tu ne connais pas le cœur des femmes...

JACQUES

Ma carrière est compromise, mon avenir détruit... Lucien, mon ami ! puis-je compter sur toi ?

LUCIEN

Peux-tu en douter, Jacques ?

JACQUES, *lui tendant la main*

Quand je ne serai plus là, promets-moi de veiller sur ma femme et sur ma fille, et de ne pas les abandonner.

LUCIEN, *lui serrant la main*

Je te le promets... Mais pourquoi, diable ! de pareilles idées ?

JACQUES

Le destin est plus fort que nous... Je sens que ma tête s'égare... Ah! je suis las, fatigué, brisé... Adieu! mon vieux... Je vais me reposer... (*Il se tire un coup de revolver dans la région du cœur. Il tombe sur son bureau, les deux mains tendues, la tête en avant.*)

LUCIEN, *accourant*

Ah! le malheureux!... il s'est tué!!! (*Au bruit de l'explosion, la porte du fond s'ouvre, et M. Delval, tenant deux épées sous le bras, apparaît suivi d'Adrienne. Thérèse et Berthe entrent également sur la scène par la porte à droite.*)

SCÈNE ONZIÈME

LES PRÉCÉDENTS, M. DELVAL, ADRIENNE, THÉRÈSE, BERTHE

THÉRÈSE, *accourant affolée*

O mon Dieu!... Jacques! Jacques!

LUCIEN

Il s'est tiré un coup de revolver dans la région du cœur... Il est tombé foudroyé.

DELVAL, *d'une voix sourde*

Il s'est fait justice!

ADRIENNE, *qui s'est approchée de Jacques*

(*A Thérèse.*) Madame, nous étions déjà sœurs par la souffrance, soyons-le maintenant par l'oubli et le pardon !... Sur le seuil formidable de la mort, tout ce qui rappelle les passions humaines paraît si mesquin et si petit !!! (*Tendant la main à Thérèse.*) Au nom de celui que nous avons aimé et qui s'est tué à cause de nous, donnons-nous le baiser de paix !... Voulez-vous ?

THÉRÈSE, *d'une voix affaiblie*

Oui.

(*Les deux femmes tombent dans les bras l'une de l'autre sur le cadavre de Jacques.*)

DELVAL, *sanglotant*

Ah ! ma pauvre fille !... ma pauvre enfant !

(*Rideau*)

MÉLODIES

Le jour tombe : non loin des vieux clochers rustiques,
Les cyprès sous le vent courbent leurs rameaux verts ;
Sur les débris épars des monuments gothiques
L'oiseau fait retentir ses funèbres concerts.
Sur le front pâle des étoiles,
Ainsi que dans un jour de tristesse et de deuil,
La nuit, la nuit obscure étend partout ses voiles :
Les vagues de la mer se brisent sur l'écueil ;
Les chants des nautoniers se perdent sur la grève,
L'ouragan en fureur bouleverse les flots ;
Et, comme un chant plaintif que la tempête enlève,
La voix lointaine des échos
Emporte sans retour ces cris des matelots.

*
* *

Lorsqu'avril couronné de rose
Sous un soleil plus doux ramène les beaux jours,

Près du nid printanier où le ramier se pose
La blanche tourterelle exhale ses amours.
Le bocage écoute en silence :
La brise de la nuit émue à ces accents
Sur l'aubépine en fleurs mollement se balance,
Et, pour ne pas troubler la plaintive romance,
Va prodiguer ailleurs ses baisers caressants.
Sur le pâle gazon émaillé de verdure
Le clair ruisseau s'arrête et retient son murmure.
Près de là le berger assis au fond des bois,
A mesure qu'au loin le jour s'éclipse et tombe,
A la jeune Philis répète à demi-voix
L'amoureuse chanson de la blanche colombe.

* * *

Combien j'aime la nuit et ses concerts sublimes !
Quand les êtres vivants, après les bruits du jour,
Du soleil qui se voile attendent le retour,
Des coteaux embaumés j'aime à gravir les cimes.
Je vois se dérouler d'éclatants horizons...
Dans les espaces suspendue,
La reine de la nuit sur la crête des monts
En gerbes de clartés fait jaillir ses rayons,
Et des flots de lumière inondent l'étendue.
Dans les rameaux touffus l'on entend les zéphyrs,
Comme les sons plaintifs d'une harpe éolienne,
Murmurer aux échos leur chanson aérienne
Et sur l'aile des vents exhaler leurs soupirs.
Tandis que l'heure presse et que l'homme sommeille,
L'insecte harmonieux chante et la terre veille.

Les fleurs jettent aux cieux leur parfum odorant,
Et la nature recueillie,
En chants de voluptés et de mélancolie,
Résonne au sein des nuits comme un temple vivant.

*
* *

Oh ! pour les malheureux que le destin châtie,
Rien ne vaut le soleil ni l'air de la patrie,
Ni les champs paternels, ni les bosquets charmants,
Théâtres fortunés de nos amusements,
Où l'amour maternel fécond en ses tendresses
Nous berçait autrefois et nous baignait d'ivresse.
Sur les bords étrangers rien n'est beau, rien n'est pur:
Les fleurs sont sans parfum, le ciel est sans azur,
Le soleil est toujours caché sous les ténèbres,
Et tout se montre à nous sous des aspects funèbres.

*
* *

Vois cette blonde jeune fille !
Hier elle était encor superbe de beauté :
Le bonheur se peignait dans son regard qui brille,
L'amour ouvrait pour elle un séjour enchanté,
Son cœur, foyer brûlant de sublimes tendresses,
Nageait dans un torrent d'ineffables ivresses...
Aujourd'hui, quel déclin ! son œil roule des pleurs,
La pâleur sur son front a gravé son empreinte ;
Elle soupire en vain son espérance éteinte
Et l'hymne ardent de ses douleurs.

Son infidèle amant, insensible à ses charmes,
Ternissant sans pitié l'éclat de ses beaux jours,
A fui sans écouter ses larmes
Pour promener ailleurs ses volages amours...
Du moins lorsque la fleur flétrie et délaissée
Au penchant du coteau courbe son front vermeil,
Pour rendre le parfum à sa tige épuisée,
Il suffit d'un peu de rosée,
Des baisers de la brise ou des feux du soleil.
Mais lorsque de l'amour le funeste délire
D'une femme sensible a déchiré le cœur,
Ni rayons du soleil ni souffle de zéphire
Ne peuvent dans son sein ramener le bonheur.

* * *

Le bonheur !... Mot stupide et rempli de mystère
Qu'invente la folie et le délire humain !
Fantôme éblouissant qu'on cherche sur la terre,
Et que l'esprit poursuit en vain !
Rêve des insensés qui brille dans la vie
Comme un flot calme et doux qui recouvre l'écueil :
But qu'on n'atteint jamais, défi dont l'ironie
Comme un sarcasme amer écrase notre orgueil !
Oh ! mon regard aussi, dans les jours du jeune âge,
Crut voir briller pour lui cette éclatante image !
Dans mes vagues transports j'ai cru l'atteindre un jour :
Et comme un insensé que le délire enflamme,
Je l'ai poursuivi tour à tour,
Tantôt dans les yeux d'une femme,
Tantôt dans un rêve d'amour...

Vains efforts ! ici-bas toujours mon cœur avide
En cherchant le bonheur a rencontré le vide...
Toujours j'ai vu s'enfuir ce fantôme moqueur.
A la fin fatigué, le cœur rempli de doute,
Je suis tombé brisé sur les bords de la route,
En m'écriant : — Mon Dieu ! qu'est-ce donc le bonheur ?

*
* *

Quoi ! barde, tu gémis... Des paroles amères
S'échappent à longs flots de ton cœur ulcéré !
Évoquant sur ton luth de brûlantes colères,
La haine et le mépris en ton âme ont vibré !
Pour de vaines faveurs oubliant ton génie,
Dédaignant les sommets où le ciel t'a placé,
Tu jettes sur la terre un long regard d'envie.
Tu convoites les biens du vulgaire insensé !
Laisse, laisse le monde avec ses biens frivoles,
Se traînant dans la fange à pas mal assurés,
Étaler, à genoux aux pieds de ses idoles,
Sa laideur orgueilleuse et ses haillons dorés !...
Reviens, barde ! reviens vers la sphère sublime,
Où, de même que l'aigle au vol audacieux,
Ton œil superbe et fier doit planer sur l'abîme !
Reprends ton essor magnanime !
Titan, escalade les cieux !
Au poète puissant qu'inspire le génie
La terre n'offre pas assez de majesté :
Pour son esprit ardent Dieu fit la poésie...
Voilà son immortalité !!!

VISIONS

I

Or, la nuit était sombre, et les pâles étoiles
Comme des feux lointains cachaient leur front d'argent ;
Sous leurs rideaux épais ainsi que sous des voiles
De gros nuages noirs couvraient le firmament.
Le tonnerre grondait et dévorait l'espace :
Tous les vents déchaînés se disputaient entr'eux,
Et le courroux de Dieu, laissant partout sa trace,
Promenait sans repos ses triangles de feux.
Comme dans nos cités un violent incendie
Étend son noir foyer sous les froids aquilons,
Ainsi le feu du ciel sur la terre engourdie
Lançait au loin ses tourbillons...

II

Seul, errant et pensif, loin du regard des hommes,
Dans les champs des tombeaux j'avais porté mes pas :
Tout à coup devant moi j'aperçus des fantômes
Accroupis sur le seuil des portes du trépas.

Les uns levaient du front la pierre de leurs tombes
Et semblaient respirer les brises de la nuit ;
D'autres, prenant l'essor des légères colombes,
Glissaient hors des cercueils et voltigeaient sans bruit.
D'autres enfin vêtus du lin des jeunes filles,
Blonds enfants que la mort n'a pas laissé vieillir,
S'en allaient moissonner les roses des charmilles
Que dans leur court passage ils n'avaient pu cueillir.

III

Je savourais la paix de ces rivages sombres,
Cherchant à deviner leurs secrets inconnus,
Lorsque de toutes parts ces habitants des ombres
Sur l'herbe autour de moi roulèrent confondus.
Quelques-uns me jetaient le linceul de leur tombe ;
Et les autres, cueillant les gazons éternels,
En couronnaient mon front, ainsi qu'une hécatombe
Que la main du destin pare pour les autels.

IV

— Mortel, me disaient-ils, descends dans nos demeures !
Quitte ces bords impurs tant de fois profanés !
On n'entend pas chez nous le pas léger des heures,
Et rien ne vient troubler nos repos fortunés !...
Viens ! les noirs horizons de notre vaste empire
Sont plus profonds que ceux de l'immense Océan,

Et dans nos froids cercueils, comme dans un navire,
Chaque homme peut voguer sur les flots du néant.
Écoutant à travers les fentes de nos pierres
Les angoisses du cœur et du délire humain,
Nous rions nuit et jour de vos pâles misères
Et de vous, insensés ! qui dites : — A demain !

V

En ce moment du ciel des colonnes de flammes,
Semblables aux piliers d'un palais éclatant,
Promenèrent l'éclat de leurs sanglantes lames
Du levant au midi, du nord à l'occident.
La foudre remplissait leur flanc creux et sonore,
Et le fléau céleste emportait dans son cours
Les temples des faux dieux que l'univers adore,
Les monuments d'airain, les dômes et les tours.

VI

Je voulus fuir soudain, mais sur la froide pierre
Ainsi qu'un arbre au sol mon pied était cloué :
Je tombai prosterné le front dans la poussière,
Je m'écriai : — Mon Dieu ! que ton nom soit loué !...
Puis je m'évanouis, et mes yeux se fermèrent...
Près de moi, lentement, sans tumulte et sans bruit,
Au souffle de la mort les fantômes rentrèrent
Dans l'abîme sans fond de l'éternelle nuit.

Lorsque je m'éveillai, la lune et les étoiles
Répandaient leurs clartés sur la terre et les mers,
Le ciel était serein, le jour était sans voiles
Et les oiseaux chantaient dans les bosquets déserts.

VII

Au sein d'un bois touffu, mélancolique et fière,
Une femme, aux regards brillants de majesté,
Telle qu'en fait le ciel et qu'en rêve la terre,
Était en ce moment assise à mon côté.
Sa main avec amour reposait dans la mienne,
Sur mes yeux attentifs ses yeux étaient fixés :
Elle laissait tomber de sa voix aérienne,
Comme des perles d'or, des accents cadencés.
Ses longs cheveux bouclés inondaient son épaule,
Sa tête sur son sein retombait mollement,
Et sur son front divin brillait une auréole
De jaspe, de saphirs, d'or et de diamant.
Ses traits étaient empreints d'une grâce infinie :
Ses accents étaient purs, son cœur plus pur encor.
Ses doigts faisaient éclore une douce harmonie
D'une harpe d'ivoire avec sept cordes d'or.

VIII

— Vers des bords inconnus, viens, enfant ! me dit-elle,
Toi, par les flots pervers du siècle ballotté !

Viens ! tu verras le jour de l'aurore nouvelle
Que le Seigneur prépare à votre Humanité.
Barde prédestiné, tu diras la merveille
Qui s'offre à tes regards dépouillés du bandeau...
Silence, terre et mer !... Hommes, prêtez l'oreille !
Qu'à tes accents la Foi sorte de son tombeau...

IX

Et comme je doutais des paroles de l'ange,
Me prenant dans ses bras le fantôme ajouta :
— Non, tu n'es point tombé dans quelque songe étrange,
Que le réveil détruit, que la peur enfanta...
Je ne suis pas, crois-moi ! l'ombre trompeuse et vaine
D'un fantôme égaré sur des bords incertains.
Ma patrie est le ciel : Sous une forme humaine,
Je suis l'ange auquel Dieu confia vos destins.
Es-tu prêt ?... Profitons de l'ombre et du silence !
Quand demain le soleil brillera sur les flots,
Nous serons près des bords où l'infini commence,
Nous boirons à la source où l'amour est éclos !

X

Il dit : et sur mon front posant sa main puissante,
L'ange sur ma paupière amena le sommeil :
J'aperçus dans la nuit son aile éblouissante
Et me sentis monter vers un autre soleil !...

XI

Nous étions arrivés dans les champs de l'espace :
J'entendis dans les airs, comme un souffle qui passe,
Une voix qui disait : — Les temps sont écoulés !!!
Hommes, faites silence ! et vous, Seigneur, parlez...
— Quel est ce point obscur qui flotte au sein de l'ombre
Et paraît ballotté par les vents déchaînés ?
La tempête l'emporte et des clameurs sans nombre
Semblent maudire au loin ces bords infortunés...
L'esprit de Dieu me dit : — Que ta parole impie,
Enfant, n'accuse pas les flancs qui t'ont porté !
Ce monde que tu vois, c'est la mère-patrie,
C'est la terre sacrée où vit l'Humanité.
Jusqu'ici l'égoïsme, et l'orgueil, et la haine,
Tyrans surgis un jour de la nuit des tombeaux,
Aux aveugles humains imposèrent leur chaîne
Et du manteau royal saisirent les lambeaux...

XII

— Voile obscur du passé ! linceul impénétrable !
Que sur le front des temps Dieu prit soin de placer...
Mystère des vieux jours, profond, insaisissable,
Qu'aucun regard humain n'a jamais pu percer,

Ouvre-toi !... laisse voir tes puissantes merveilles,
Tes monuments épars, tes fastes solennels !
Depuis assez longtemps, ô passé, tu sommeilles...
Ressuscite à ma voix tes débris éternels !

XIII

A ces mots, il se fit un grand bruit sur la terre.
Le fleuve suspendit ses ondes et son cours,
La montagne agita sa flottante crinière,
Et l'airain tressaillit sur le sommet des tours...
Les temples, les cités, les palais, les portiques,
Les remparts crénelés, au front audacieux,
Surgirent entourés de leurs splendeurs bibliques
De leur couche de sable à la clarté des cieux...
Ausonie ! Ausonie !... O vieille et sainte plage !
Tu parus la première à mes yeux attentifs,
Telle qu'au fils d'Anchise errant sur ton rivage
Et portant sur tes bords ses lares fugitifs...

XIV

Sur les débris fumants d'un trône qui s'écroule,
Rome, étendant au loin ses robustes rameaux,
Aux peuples étonnés et subjugués en foule
Court imposer ses mœurs, ses lois et ses drapeaux.

Partout s'étend son nom, partout brillent ses gloires ;
L'univers tout entier se remplit de ses dieux :
La barbarie expire aux cris de ses victoires,
Les arts prennent au loin leur vol majestueux.
Des colonnes d'Hercule au Gange solitaire,
Des bois de Germanie aux sables de Memnon,
Les peuples n'ont partout, pour vivre sur la terre,
Qu'un autel, qu'un drapeau, qu'une idole et qu'un nom.

XV

Mais il advint un jour où, maître de la terre,
Ce peuple, avilissant ses noms triomphateurs,
Adora le veau d'or qu'adore le vulgaire
Et s'assouvit du sang de ses gladiateurs...
Rome ne fut bientôt qu'une arène sanglante
De peuples corrompus par un contact impur ;
L'aigle un jour suspendit sa cour vigilante,
Des beaux jours d'autrefois cherchant en vain l'azur...
Les peuples qui s'étaient élevés avec elle
S'affaissèrent bientôt dans l'ombre de la mort :
La mort des nations et leur honte éternelle,
C'est la corruption, c'est le lucre, c'est l'or !!!

XVI

Avec l'or amassé par l'arme des conquêtes
Rome vit s'éclipser ses antiques grandeurs :

La cité retentit du tumulte des fêtes,
Le cirque regorgea de curieux spectateurs.
Les femmes sans rougir, ivres, échevelées,
L'œil arrogant et fier, et les corps demi-nus,
Mêlant à ce tableau leurs figures souillées,
Allaient sacrifier sur l'autel de Vénus.
Au lit des empereurs la volupté farouche
Introduisit bientôt ses poisons inhumains ;
Messaline donna sur son impure couche
Les mystères sacrés en spectacle aux Romains.
Les temples, les palais, repaires impudiques,
Se souillaient nuit et jour à la face du ciel
Des plaisirs effrénés et des horreurs antiques
Des prêtres de Baal, des hommes de Babel.
Néron, Caligula se vautraient dans la fange :
Leur front resplendissait d'orgueil et de dédain,
Et le peuple, ravi de ce spectacle étrange,
Demandait à grands cris et des jeux et du pain...

XVII

Sur le vieux Forum, où la voix toute-puissante
Du plus grand des tribuns par la terre enfanté,
D'un peuple soulevait la vague bouillonnante
Au grand nom de patrie, au nom de Liberté ;
Au pied de ces remparts et de ce Capitole,
Où la gloire entassait tant de lauriers vainqueurs ;
Où tant de rois domptés de l'un à l'autre pôle
Escortaient les héros et les triomphateurs ;

Un esclave romain, à l'air farouche et sombre,
Refoulait dans son cœur l'anathème et l'affront ;
Son sinistre regard étincelait dans l'ombre,
Un rire de mépris se gravait sur son front.
A ses pieds il traînait les débris d'une chaîne :
La fureur arrachait de son cœur ulcéré
Des sanglots de vengeance et d'implacable haine ;
Il regardait son bras sanglant et déchiré.
Un glaive nu brillait dans sa main mutilée ;
Son geste haut et fier, la flamme de ses yeux,
Ses membres convulsés, sa narine gonflée
Semblaient braver la terre et maudire les dieux !..

XVIII

— Honte ! s'écria-t-il, Rome, cité perfide !
Ville où la volupté se baigne dans l'orgueil...
Le soleil indigné sur ta tête homicide
Lance avec ses rayons l'anathème et le deuil...
Non ! peuple, tu n'es plus le maître de la terre !
L'opprobre anéantit tes fils dégénérés,
Et ton génie en pleurs, dans sa tristesse amère,
Marche vers son sépulcre à pas mal assurés...
Honte à toi !... Honte à ceux qui l'ont faite petite
En ravalant ta gloire au niveau du néant !
Ils ont rapetissé, dans leur rage maudite,
A leur étroit cerveau ton moule de géant...

Honte à ceux qui prenant les enfants de tes femmes,
Comme de vils troupeaux les ont mis à leurs chars,
Et les ont entraînés, pour leurs plaisirs infâmes,
Aux égouts des Tarquins, aux cirques des Césars!
Puisse le ciel un jour que ces mêmes esclaves,
Que ces mêmes vaincus que vous comblez d'affront,
Se lèvent, grands et fiers, et brisent leurs entraves,
Et sous leurs pieds de fer courbent vos lâches fronts!
Puisse le ciel un jour attendri par mes plaintes,
Allumant dans tes flancs un volcan souterrain,
Engloutir tes remparts et tes triples enceintes
Sous des torrents de feux, sous des laves d'airain!!!

XIX

En achevant ces mots, du fond de sa poitrine
L'esclave fait sortir un long ricanement ;
La ville des Césars trembla sur sa colline,
Le sol romain rendit un sourd gémissement...
Ce cri fut entendu des quatre coins du monde...
Soulevant vers le ciel son front pâle et souffrant,
L'infortuné, pour fuir sa misère profonde,
De son glaive vengeur se frappe en frémissant...

XX

Tout à coup du cadavre étendu sur la terre
Surgissent tout armés des peuples de héros :
Ils agitent dans l'air leur armure guerrière
Et sur le vieux géant roulent comme des flots.

Les uns, pâles enfants du ciel de Germanie,
Descendants d'Arminius, domptés mais non vaincus,
Viennent demander compte à la ville endormie
Du sang qu'a répandu le grand Germanicus.
Les autres, fils errants des bois vierges des Gaules,
Sur l'empire déchu plantent leurs étendards:
Comme un manteau royal sur leurs larges épaules
Flottent avec orgueil des peaux de léopards.
La francisque guerrière et les haches pesantes
Brillent, rouges de sang, dans leurs puissantes mains.
Ils font retentir l'air de clameurs menaçantes:
—Guerre aux fils de César!... haine et mort aux Romains!

XXI

Et Gépides, Alains, Visigoths et Vandales,
Et les peuples sortis des climats inconnus
Poussent le cri de guerre, et leurs bandes fatales
Vomissent sans repos leurs essaims confondus...
Pleure, Rome! gémis sur la grandeur passée!
De la Victoire en deuil renverse les autels!
De tes jours d'autrefois la gloire est éclipsée
Et la honte ternit tes fastes solennels.
Courbe, courbe ton front jusque dans la poussière!
Dans la nuit des tombeaux va cacher tes remords!
Cherche dans d'autres lieux une ombre hospitalière,
Car tes murs sont maudits, car tes héros sont morts..

Tibre ! soulève enfin tes vagues écumantes !
Engloutis à jamais sous tes flots irrités
Les temples, les palais, les colonnes fumantes,
Et les bustes des dieux que tes flancs ont portés !..

XXII

Quelle est cette clameur sombre, immense, profonde,
Qui s'élève là-bas des noirs glaciers du Nord ?
Quel est ce peuple issu des entrailles du monde,
Qui brandit dans ses mains le glaive de la mort ?
Attila les conduit. Comme un beau prix de guerre,
Ils portent des vaincus les crânes écumants ;
Dans ces vases impurs leur soif se désaltère,
Ils poussent devant eux des monceaux d'ossements.
La terre au loin gémit : sous leurs froides haleines
Le fleuve se dessèche et l'air est infecté ;
Les peuples, les cités, et les monts et les plaines
Courbent à leurs genoux leur front épouvanté.
Au bruit de leurs exploits, aux sons de leurs trompettes
Les mœurs, les lois, les dieux, les siècles refoulés,
Les monuments vieillis, des bases jusqu'aux faîtes,
S'écroulent sur le sol, fumants, amoncelés...

. . . . . .

XXIII

— Voyez à l'horizon, au sein de la tourmente,
Ce vaisseau ballotté qui flotte sur les mers !

Son vaste flanc gémit sous la vague inconstante.
Il vogue sans boussole et ses ponts sont déserts.
La nuit, la sombre nuit l'engloutit sous ses voiles.
La foudre lance au loin son ouragan de feu ;
Pour phare il a l'éclat vacillant des étoiles,
Pour matelots il n'a que le regard de Dieu...
Pourtant ce fut un jour de délire et de fêtes,
Le jour où, défiant l'inconstance du sort,
L'équipage bravait le souffle des tempêtes,
Et quittait, en chantant, les délices du port.

XXIV

— Nous allons, disait-il, vers un nouveau rivage,
Où le bonheur des cieux germe en des cœurs mortels.
Amis! nous dresserons nos tentes sur la plage,
Nos fils y bâtiront des temples, des autels :
Nous confierons nos dieux aux flancs sacrés de l'arche
Pour nous asseoir un jour sous ce ciel enchanté ;
Courageux matelots, nous ouvrirons la marche
Des sommets vers lesquels gravit l'humanité...

XXV

Alors le peuple entier, accouru sur la rive,
Plongeant à l'horizon son regard sur les flots,
Du navire suivait la course fugitive
Et saluait de loin les chants des matelots...

Soudain du sein de l'onde un bruit confus s'élève :
Le soleil du matin luit comme un globe d'or.
La tempête se calme et la brise se lève
Le vaisseau sur la mer a repris son essor.
Vers les climats lointains, libre et fier, il s'élance :
Le pilote sauvé se prosterne à genoux,
Et les hardis rameurs fatiguent en cadence
Les flots de l'Océan qui gémit sous leurs coups.

XXVI

Grondez, foudres !... grondez au-dessus de leurs têtes !
De vos flèches de feux obscurcissez les airs !
Vents du ciel, déchaînez l'éclat de vos tempêtes,
Bouleversez la terre, et les monts, et les mers !
Mais en vain vous tentez dans un accès de rage
De réduire en débris l'élément éternel...
L'aventureux navire et le saint équipage
Flottent dans l'ouragan sous la garde du ciel...

XXVII

L'esprit de Dieu me dit : — Enfant de la lumière,
Regarde du côté des peuples d'Occident !
Quels sont ces vieux débris épars dans la poussière ?
Quels sont ces rois cloués sur un trône sanglant ?

Je regardai : je vis sur le vieux sol des Gaules
A l'ombre d'un palais un vieillard qui passait.
Le public dédaigneux lui jetait ses oboles ;
En lui donnant la main, un enfant le suivait...

XXVIII

— Pourquoi, dis-je au vieillard, cette douleur profonde ?
Pourquoi gémir ? pourquoi ces regrets superflus ?
Pourquoi ces pleurs amers dont ton âme s'inonde
Pour les vains oripeaux d'un sceptre qui n'est plus ?
Ne sommes-nous pas tous les fils d'un même père ?
Chaque homme n'est-il pas soumis aux mêmes lois ?
Et le même soleil et la même lumière
N'éclairent-ils donc pas les peuples et les rois ?
Chasse donc de ton cœur le souci qui le ronge !
Chasse les souvenirs lointains de ton berceau !
Le prestige royal est plus léger qu'un songe,
Et l'orgueilleux velours partout croule en lambeau.
Ne pleure plus, vieillard, l'éclat d'un diadème
Ni le spectre trompeur par l'orgueil enfanté !
Contre l'humanité tes pleurs sont un blasphème...
Honneur, gloire, vertu, voilà la royauté ! ! !

XXIX

A ces mots, le vieillard, levant son œil farouche
Vers son palais désert, s'affaissa sur le seuil :

Son cadavre glacé descendu de sa couche
Fut par un serviteur placé dans un cercueil.
Quand le soir fut venu, la foule dans l'ivresse
Accueillit son trépas par des cris triomphants :
Puis au bonheur d'autrui mêlant son allégresse,
L'enfant alla jouer avec d'autres enfants...

XXX

Plus loin, sous les vieux murs d'une église gothique,
D'un âge qui n'est plus, colossal monument,
Une foule nombreuse, assiégeant le portique,
Priait à deux genoux avec recueillement.
Des chants harmonieux s'exhalaient de l'enceinte,
Le tocsin sur les tours mugissait dans les airs,
Et de l'orgue plaintif la voix touchante et sainte
Aux hymnes des humains mêlait ses doux concerts.

XXXI

J'entrai... Sur deux longs rangs et sous de sombres voiles
Habités par la mort s'élevaient des tombeaux :
Dans l'ombre de l'enceinte, ainsi que des étoiles,
Brillaient voilés de deuil quelques pâles flambeaux.
Le silence se fit : une ombre vengeresse,
Un spectre couronné d'une auréole au front
Dans l'enceinte passait et repassait sans cesse :
Sur chacun des cercueils sa main gravait un nom.

Tous ces tombeaux étaient les demeures funèbres
Des princes dont la mort avait tranché les jours :
A côté d'eux, couchés dans les noires ténèbres,
Dormaient les courtisans, cette lèpre des cours...
J'avançai lentement sous la profonde voûte :
A mes pas répondaient de lugubres échos,
Et les ombres des rois, tout le long de la route,
De leurs cercueils de marbre exhalaient des sanglots.
Pour la plupart c'étaient des héros fiers et braves :
Ils placèrent vingt ans leurs exploits odieux
A courber sous leurs pieds les fronts de leurs esclaves,
Et dans leur fol orgueil ils se crurent des dieux...

XXXII

Ici pleurait ce prince impie et sacrilège
Qui, dans un jour fatal, immola ses sujets :
Depuis lors, des martyrs le farouche cortège
Passe en criant vengeance au pied de son palais.
Charles voudrait en vain du forfait qui l'opprime
Éloigner le remords qui ne peut pas périr,
Mais toujours sur son front, témoin vivant du crime,
Une goutte de sang ruisselle sans tarir...
Apporté par les flots d'une horde étrangère,
Près de lui gémissait un descendant des rois :
Quand le géant vaincu roula dans la poussière,
Louis vint insulter à ses brillants exploits.

Les flottes rampants de la Sainte-Alliance,
Sanguinaires vautours des rois coalisés,
Fondirent dix contre un sur les aigles de France,
Emportant vers le Nord les aiglons dispersés.

XXXIII

Le prêtre en ce moment se tournant vers la foule
Acheva lentement la prière des morts :
Comme un torrent profond dont la vague s'écoule,
De l'enceinte le peuple abandonna les bords.
Le spectre disparut, les flambeaux s'éclipsèrent ;
Et, comme un bruit semblable à de lointaines eaux,
Les sourds gémissements et les plaintes cessèrent ;
Un silence éternel rentra dans les tombeaux...

XXXIV

Appuyé tristement sur une froide pierre,
Et le cœur palpitant de douleur et d'effroi,
Je m'écriai, saisi d'une tristesse amère
En voyant le spectacle étalé devant moi :
— Eh quoi ! Sur ce désert que l'on nomme la vie,
L'homme, ce vil atome emporté par le vent,
Lamentable jouet d'éternelle folie,
Sans cesse suspendu sur les bords du néant.

L'homme, fils de la mort ! aurore fugitive
D'un ciel toujours voilé, d'une nuit sans soleil,
Quittera-t-il toujours les douceurs de la rive,
Pour poursuivre sans fin un songe sans réveil?
Lorsque l'amour lui dit de s'endormir à l'ombre
Pour vivre lentement ses jours qui sont comptés,
Il se jette sans frein dans des luttes sans nombre
Et dédaigne les biens par le siècle emportés...
Enfant aventureux, sur le fleuve des âges
Il joue avec la foudre et les flots inconstants :
Son orgueil, ballotté par le choc des orages,
Heurte son front d'argile au front d'airain du temps.

XXXV

Insensés ! Votre esprit indomptable et rebelle
Se livre aux tourbillons qui grondent sous vos pas.
Vous fuyez le banquet où l'amour vous appelle,
Vous agitez dans l'air l'étendard des combats...
Quand donc, mortels ! quand donc dans ces luttes brûlantes,
Où de l'humanité s'amoncellent les maux,
Suspendrez-vous les coups de ces haches sanglantes
Qui du vieux tronc humain mutilent les rameaux?

XXXVI

Voyez à l'Orient, ce vieux berceau du monde,
Ces peuples accroupis aux rayons du soleil !

Emportés mollement par le courant de l'onde,
Ils jettent sur leurs fronts le linceul du sommeil.
En vain le canon gronde, en vain la Grèce expire,
En vain l'onde du Nil abreuve le vainqueur;
Ils livrent leur navire au vent qui le déchire,
Ils insultent la mort par un rire moqueur.
Ployant la tête au joug d'un maître qui les brave,
Inertes végétaux sans amour et sans fiel,
Ils traînent en chantant la chaîne de l'esclave
Et leur âme s'enivre aux parfums de leur ciel...

XXXVII

Souvent, un soir d'été, sur l'aile des nuages,
La foudre porte au loin ses vastes roulements;
L'oiseau cesse ses chants sur les bords des rivages,
Le lion frappe l'air de ses rugissements.
Un horizon de feu couvre la nuit profonde :
L'homme même un instant se cache épouvanté.
Mais bientôt à flots d'or sur ce tableau du monde
Une nouvelle aurore épanche sa clarté...
Ainsi longtemps encor vous lutterez dans l'ombre,
O mortels! ballottés par le sort inconstant,
Avant qu'à l'horizon sur les peuples sans nombre
De la Fraternité brille l'astre éclatant...

. . . . . .

XXXVIII

Je disais, et déjà, dans un obscur nuage,
Le passé, le présent loin de moi s'envolaient :
Et mes yeux étonnés virent une autre plage,
Où de nouveaux soleils dans l'ombre étincelaient.
Là, chassant de leurs cœurs la colère et la crainte,
Les peuples réunis, rajeunis pour jamais,
Fraternisaient entre eux autour de l'arche sainte
Où flottait l'étendard d'une éternelle paix.

MESSALINE

FRAGMENTS DRAMATIQUES

Lassata viris, necdum satiata recessit.
(JUVÉNAL.)

Je cherche vainement le sommeil sur ma couche...
Toujours devant mes yeux un fantôme farouche
Se présente, et me dit, en me tendant les bras,
Des mots mystérieux que je ne comprends pas.
Voltigeant près de moi, des spectres et des ombres,
Lugubres habitants venus des rives sombres,
Répandent autour d'eux une odeur de tombeaux,
Et portent devant moi leurs funèbres flambeaux...
Pourtant comme un brasier je sens mon cœur qui brûle :
Une flamme inconnue en mes veines circule.
L'amour, l'amour fatal sous ces lambris déserts
Allume dans mon sein tous les feux des enfers.

Je cherche le silence et, tremblante, attristée,
Quand je l'ai rencontré, je fuis épouvantée...
Qu'importe !... avec orgueil défiant le trépas,
Je brave le démon qui s'attache à mes pas,
Et dont le bras cruel, me prenant pour victime,
Me pousse à chaque instant dans le fond de l'abîme...
O vous, cruelles sœurs, pâles divinités,
Qui tranchez aux enfers nos jours qui sont comptés,
Excitez contre moi les sombres Euménides !
Percez-moi sans repos de vos flèches perfides !
Mais, avant de mourir, une dernière fois,
Je veux que les plaisirs accourent à ma voix.
Je veux pendant la nuit, sur les places de Rome,
Loin de ces murs maudits, errant comme un fantôme,
Pour l'ardente débauche orner mon front vainqueur !
Je veux de mes esprits apaiser la langueur,
Et, dans les carrefours de la cité latine,
Chercher des passe-temps dignes de Messaline !

LE SONGE DE LYCISCA

. . . . . Le soleil, déjà dans son déclin,
Inondait de ses feux la salle du festin,
Et, répandant au loin ses vagues de lumière,
Aux bords de l'horizon achevait sa carrière.
J'étais seule... ma main devant l'acier brillant
Ajustait sur mon corps un nouvel ornement.
Tout à coup devant moi, dans ce moment suprême,
La porte du palais s'ébranle d'elle-même,
Et des spectres hideux que je ne connus pas
S'avancent lentement en se donnant le bras.
Ils portaient autour d'eux le linceul de leur tombe;
Des fleurs paraient leurs fronts ainsi qu'une hécatombe.
On eût dit qu'ils étaient accourus dans ces lieux,
Comme pour un festin des convives joyeux...
Et moi, pâle d'horreur, muette, épouvantée,
Je me sentis soudain au milieu d'eux jetée.
De leur bouche sortaient des accents inconnus.
Ils levèrent vers moi leurs bras glacés et nus,

Et, formant dans la salle une chaîne fatale,
Ils dansaient et chantaient une ronde infernale [plis
Dont les anneaux pressés m'étreignaient dans leurs
Et j'entendais craquer leurs ossements vieillis...
Je voulus fuir, mais eux, dans le cercle terrible,
Me ramenaient soudain avec un rire horrible.
La nuit a mis un terme à ce supplice affreux :
Un nuage sanglant a passé sur mes yeux,
Et les spectres sur moi jetant un regard sombre
Par la porte entr'ouverte ont disparu dans l'ombre.
En partant ils m'ont dit d'une lugubre voix :
— Adieu! nous nous verrons une dernière fois!...

MESSALINE DANS LES JARDINS DE LUCULLUS

Des bosquets. Des gazons. Des massifs de fleurs. Des jets d'eau retombant dans des bassins de marbre. Au lever du rideau, Messaline paraît sur la scène, le front pâle et les vêtements en lambeaux.)

MESSALINE

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Quel souvenir affreux
Me trouble et m'épouvante en ce jour malheureux ?...
Est-ce un rêve, grands dieux !... Je commandais na-
[guère :
Tout un peuple à genoux redoutait ma colère.
Des esclaves nombreux attelés à mon char
En triomphe traînaient la femme de César...
Rome entière, soumise à mon pouvoir immense,
Ne parlait qu'en tremblant de ma toute-puissance,
Et du monde vaincu la vie et le destin
Dépendaient d'un seul signe échappé de ma main...

Aujourd'hui, quel déclin ! déchue, abandonnée,
Je traîne dans ces lieux ma vie infortunée ;
Deux esclaves qu'hier je pliais sous ma loi
M'outragent en ce jour et l'emportent sur moi.
Implacable comme eux Claude, Claude lui-même
Sur mon front avili lance son anathème...
O destin malheureux ! sans pitié pour mon sort,
Par son ordre on me cherche, on demande ma mort :
Mes cris sont impuissants et ma plainte stérile,
L'univers tout entier me refuse un asile.
Et, dans ces lieux déserts tristes comme un cercueil,
Errante et sans espoir, je cache mon orgueil.

(*Regardant avec effroi les lieux où elle se trouve.*)

La nuit tombe... J'ai froid... Je tremble... je frissonne...
Quel silence effrayant !... Je suis seule... Personne !
Je n'entends dans mon cœur que la voix du remord,
Ou que l'oiseau de nuit qui me prédit mon sort...
O ma mère !... toi qui, dans mes jours de fortune,
M'adressas si souvent ta parole importune,
Et tes sages conseils que je n'écoutai pas,
Je t'en conjure, oh ! viens me presser dans tes bras !
Je souffre ! viens vers moi... ta parole sacrée
Peut-être guérira mon âme déchirée...
Mais je suis toujours seule, hélas !... O mes enfants,
Pardonnez-moi mon crime et mes égarements !
Pour la première fois dans les maux que j'endure
J'entends au fond du cœur la voix de la nature...

(*Se levant avec transport.*)

La voix de la nature !... Arrière !... Loin d'ici
Sentiments inconnus à mon cœur endurci !

Instincts, penchants sacrés que l'univers honore,
Je ne vous connais plus si je puis vivre encore...
Fuyez !... malgré la honte et malgré le dédain,
Je veux jusques au bout accomplir mon destin :
Je veux, ivre d'orgueil, superbe d'ironie,
Montrer à l'empereur mon infernal génie,
Remettre sous mon joug les Romains confondus,
Refouler au néant mes ennemis vaincus,
Épouvanter le monde et, fauchant comme l'herbe
De mes pâles rivaux le front haut et superbe,
Replacer sur le trône où je dicte ma loi
L'ardente volupté, farouche comme moi !

(*Les ombres de Silanus, de Justus, de Valère et de Poppée lui apparaissent.*)

L'OMBRE DE SILANUS

Arrête !... Nous venons à l'heure des ténèbres
Pour la dernière fois...

MESSALINE

C'est vous, ombres funèbres !
Que voulez-vous ? parlez.

L'OMBRE DE SILANUS

Le sort a prononcé :
Ton heure est arrivée, et ton règne est passé.
Tes instants sont comptés par la parque fatale,
Et nous allons t'attendre à la rive infernale...
Adieu !...

MESSALINE

Je sens mon corps frissonner de terreur.

L'OMBRE DE JUSTUS

Me reconnais-tu ?

MESSALINE

Non.

L'OMBRE DE JUSTUS

C'est moi que ta fureur
Choisit pour accomplir dans ton palais un crime,
Dont je frémis encor du fond de mon abîme.
Je refusai... ton cœur de vengeance altéré
M'envoya du poison par tes mains préparé...
T'en souviens-tu ?

MESSALINE

Pitié !

L'OMBRE DE JUSTUS

C'est ton heure suprême !
Sur ton front criminel reçois mon anathème...
Je te maudis !

MESSALINE

J'ai peur... ô fantômes ! pourquoi
Vous acharner ainsi sans cesse contre moi ?

L'OMBRE DE VALÈRE

A qui sont ces jardins ?

MESSALINE

A moi...

L'OMBRE DE VALÈRE

Tu mens, infâme !
Je connais les forfaits et je lis en ton âme...
Un jour, t'en souvient-il ? nous vînmes tous les deux
En sortant d'un festin nous asseoir dans ces lieux.
J'étais le possesseur de ce jardin splendide :
Ce séjour fit envie à ton âme cupide,
Et, dès le lendemain, me frappant sans pitié,
Foulant aux pieds les lois d'une sainte amitié,
Lâche ! tu me ravis ce superbe héritage
Pour y cacher ta honte et ton libertinage...
Je reçus de ta main l'ordre de mon trépas.
Dans un bain préparé...

MESSALINE

Grâce ! n'achevez pas !
Ce souvenir m'accable... Oh ! pardonnez, Valère !
Ne me maudissez pas...

L'OMBRE DE VALÈRE

Arrière, infâme !... arrière !
Ces jardins sont à moi : tu me les as volés.
Honte sur toi ! Ces lieux maudits et désolés

Dans une heure au plus tard te serviront de tombe...
Je te maudis !

MESSALINE

Grands dieux ! c'en est fait, je succombe...
Quel horrible supplice !

L'OMBRE DE POPPÉE, *menaçante*

Et moi, je te maudis !
Le tombeau te réclame et tes jours sont remplis...
Meurs ! mais songe en mourant qu'il est une autre vie,
Où l'on punit la honte, où le crime s'expie !

MESSALINE

Cette voix... Ces accents...

L'OMBRE DE POPPÉE

Ne reconnais-tu pas
Celle dont ta fureur ordonna le trépas ?
Je suis Poppée... Hélas ! brillante, vertueuse,
Un jour je m'attirai ta jalousie affreuse :
J'allai dans un banquet où ton pouvoir vainqueur
Devait m'ôter la vie et m'arracher l'honneur...
Malheur ! malheur sur toi !... les sombres Euménides
T'attendent pour punir tes actions perfides...
Il arrive toujours un moment solennel
Où, dans sa main de fer broyant le criminel,
La justice d'en haut atteint, loi souveraine !
Ceux qui sont au-dessus de la justice humaine.

(*Les quatre ombres disparaissent.*)

MESSALINE, *seule* (*Il est nuit*)

Juste ciel ! Quels accents ont frappé mes esprits !
Je crois entendre encore ces mots : — Je te maudis !
Je suis maudite... Hélas ! mes forces m'abandonnent
Et d'une épaisse nuit les ombres m'environnent.
Mes destins sont remplis : un pouvoir surhumain
Du trépas qui m'attend me montre le chemin.
Et, du sort ennemi déplorable victime,
A chaque instant d'un pas j'avance vers l'abîme.
Vainement je gémis : sans daigner m'écouter,
Le ciel même s'acharne à me persécuter...
Tu triomphes, Narcisse !... O destinée affreuse !
Mourir sans se venger... Je suis bien malheureuse !...
Un seul espoir me reste et ranime mon cœur :
Il faut que je me rende auprès de l'empereur.
Et que, jetant vers lui mon long cri de détresse,
Je réveille en son cœur un reste de tendresse...
Je lui dirai : — Seigneur, vous voyez devant vous
Votre femme qui pleure et supplie à genoux !
Elle implore à la fois et l'époux et le père :
En faveur des enfants pardonnez à la mère !
Qu'ai-je dit? A genoux !... Est-ce là la fierté
Digne de Messaline et de sa majesté ?
Sont-ce là les accents de vengeance et de rage
Que je dois faire entendre à quiconque m'outrage?
Hélas ! il faut pourtant descendre à supplier,
Et choisir de mourir ou de m'humilier...

(*Elle se laisse tomber avec accablement.*)

LÉPIDA, *sa mère, entrant sans l'apercevoir*

Souvent dans ces jardins entourés de mystère,
Elle guidait ses pas, errante et solitaire,
Et cherchait vainement dans un coin ignoré
Contre son repentir un asile assuré.
Quoiqu'en butte jadis à sa haine implacable,
Je dois la consoler quand le destin l'accable...
Elle serait encor reine comme autrefois,
Si son esprit aveugle eût écouté ma voix.

MESSALINE, *se soulevant à demi*

Qu'entends-je ? cette voix... Serait-ce vous, ma mère ?

LÉPIDA, *l'embrassant*

Oui, ma fille, c'est moi !... De ta disgrâce amère
L'événement fatal est venu jusqu'à moi,
Et pour te secourir j'ai volé près de toi...
Qu'as-tu fait, dis-le-moi, des conseils salutaires ?...

MESSALINE, *interrompant*

Épargnez-moi l'ennui de vos leçons austères !
L'heure n'est pas propice. Oh ! par votre secours
Faites que de la mort je préserve mes jours !

LÉPIDA

Ma fille, écoute-moi ! ton espérance est vaine :
Le sort t'a condamnée et ta perte est certaine...
C'est mon amour pour toi qui m'a fait accourir,
Non point pour te sauver mais t'aider à mourir.

MESSALINE

O ma mère !

LÉPIDA

J'ai vu près de cette retraite
Des soldats sans pitié qui demandaient ta tête ;
Il ne faut pas compter les toucher sur ton sort,
Car déjà l'empereur a décidé ta mort...

MESSALINE

Déjà, grands dieux !

LÉPIDA

Hélas ! vers ces lieux ils s'avancent...
J'entends leurs cris de mort qui dans les airs s'élancent ;
Je vois étinceler dans leur cruelle main
Le glaive préparé pour te percer le sein.

MESSALINE

O ciel !

LÉPIDA

Ce n'est pas tout : le peuple dans sa rage
Accompagne leurs pas pour t'abreuver d'outrage.
Il me semble le voir, dans ses égarements,
Exercer son mépris sur tes restes sanglants,
Te traîner dans la fange et, fier de sa vengeance,
Te faire en un supplice expier ta puissance...
Voilà ce qui t'attend ! Songe qu'on peut parfois
Par une belle mort reconquérir ses droits.

De ses pâles rivaux braver la jalousie,
Et tromper leur triomphe en s'arrachant la vie !
Qui craint le déshonneur ne doit pas le subir...

MESSALINE

Que faut-il faire alors ?

LÉPIDA, *d'un ton solennel*

Ma fille, il faut mourir !

MESSALINE, *avec effroi*

Mourir ! quand on veut vivre, et qu'on est jeune et belle...
Mourir ! lorsque la joie aux banquets nous appelle...
Mourir ! lorsque l'espoir fait palpiter nos cœurs...
Mourir ! quand, sur nos pas faisant naître ses fleurs,
Le plaisir nous sourit, lorsque l'amour nous brûle,
Lorsque la vie à flots dans nos veines circule !
Oh ! loin du bruit des cours qu'on me cache en ce lieu,
Mais aux biens d'ici-bas je ne puis dire adieu...
Je ne veux pas mourir !

LÉPIDA

Quand, par une mort prompte,
On peut avec courage échapper à la honte,
Braver ses ennemis, conserver son honneur,
On la doit invoquer comme un libérateur...
Celui qui craint la mort n'est pas digne de vivre...

MESSALINE

Images du trépas, cessez de me poursuivre !
Tout plutôt que la mort...

LÉPIDA

Songe dans un instant
Que la honte s'approche et le bourreau t'attend !
Songe, songe à la foule avide de carnage,
Qui demande ta tête avec des cris de rage,
Et qui, lâche et féroce, ardente à se venger,
Ne retarde ta mort que pour mieux t'outrager !
(*Elle lui présente un poignard.*)
Prends ce fer et péris digne de ta famille !

MESSALINE, *la repoussant*

Ma mère, laissez-moi !

LÉPIDA, *froidement*

Non ! tu n'es pas ma fille...
Tu ne veux pas mourir... Ah ! tu crains le trépas !
Mais la mort autrefois ne t'épouvantait pas,
Quand, grossissant sans fin la liste de tes crimes,
Tu répandais le sang de tes tristes victimes...
Assise en ton palais, au sein de tes festins,
Que de fois tu dictas tes ordres inhumains,
Et tu fis engloutir sous les flots noirs du Tibre
Ceux dont le crime était de vouloir être libre !
Vainement déchirés, meurtris et frémissants,
Vers toi ces malheureux exhalaient leurs accents :
Tu riais de leurs cris et ta parole amère
Sans pitié pour leur plainte insultait leur misère.
Leur supplice sanglant amusait tes loisirs :
Savourant lâchement tes criminels plaisirs.

Tu jouais follement avec leur triste vie,
Comme avec un hochet qu'on prend par fantaisie...
Ah ! tu crains de mourir... Crois-tu donc aujourd'hui
Que tes jours sont précieux plus que les jours d'autrui ?
Tu pleures, tu gémis... le trépas t'épouvante...
L'appareil du supplice à tes yeux se présente
Maintenant sous l'aspect des plus sombres couleurs...
Il en est temps encor, crois-moi ! sèche tes pleurs.
Les ennemis sont là, près d'assouvir leur haine :
Frappe-toi sans tarder, et finis en Romaine !

(*Elle insiste pour qu'elle se frappe.*)

MESSALINE, *avec désespoir*

Je ne puis, laissez-moi !... Je sens mon front pâlir,
La force me manquer et mon cœur défaillir...
De vos propos cruels épargnez-moi l'injure :
Chacun de vos accents ranime ma blessure...

(*On entend les cris de mort de la foule qui se rapprochent.*)

LÉPIDA, *avec mépris*

Puisque ton lâche cœur te trahit, vis encor
Ta dernière minute en proie à ton remord !
Il est des criminels qui, remplis d'énergie,
Rachètent par leur mort les crimes de leur vie :
Mais toi, même en mourant, tu n'as pas cet orgueil.
Tu fus lâche en ta vie et devant ton cercueil...
Tu ne sais que gémir... Tu n'as pas dans tes veines
Une goutte de sang des matrones romaines ;

Ton nom est un opprobre, et j'ai honte pour moi
D'avoir conçu jadis un monstre tel que toi...
Non ! tu n'es pas ma fille !...

(*Elle s'éloigne.*)

MESSALINE, *seule*

Elle aussi m'abandonne !
Dans ces lieux, près de moi, je ne vois plus personne..
Ma dernière espérance est partie à sa voix.
Mourir ainsi, grands dieux ! c'est mourir mille fois !
Mais qu'entends-je ?... tout près de moi... dans les té-
[nèbres...
Ici, des glaives nus !... là, des torches funèbres !...
Tout mon être frémit de douleur et d'effroi...
O dieux ! dieux tout-puissants !... ayez pitié de moi ! ! !

(*La nuit est tout à fait venue. Les soldats précédés de torches arrivent l'épée à la main. Messaline tombe évanouie.*)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES HOMMES DE LETTRES DANS LA SOCIÉTÉ GRECQUE. . . 1
LES HOMMES DE LETTRES DANS LA SOCIÉTÉ ROMAINE. . . 20
L'ÉGLISE ET LES HOMMES DE LETTRES AU XVI^e^ SIÈCLE . . 34
LA MONARCHIE ET LES HOMMES DE LETTRES AU XVII^e^ SIÈCLE. 47
LA BOURGEOISIE ET LES HOMMES DE LETTRES AU XVIII^e^ SIÈCLE 61
LE CENTENAIRE DE 1789. — Les États Généraux. — Le Jeu de Paume. 75
UNE STATUE A M. THIERS A PARIS 85
LA QUESTION SOCIALE. 99
LE CONCORDAT. — LA LOI MILITAIRE 106
LE QUATRIÈME ÉTAT 116
A LA HONGRIE! — Souvenir de la guerre de l'Indépendance 124
LES DEUX FRÈRES. 128
PALLAS-ATHÉNÉ. 134
LE TASSE MOURANT. 143
UNE NUIT A VENISE. 148

LE CENTENAIRE DE LAMARTINE : Le Poète. — L'Homme politique 159
LE VASE EN ÉMAIL 166
LA MAIN INVISIBLE 192
MÉLODIES. 272
VISIONS 277
MESSALINE, fragments dramatiques (Imité de Juvénal). — Le Songe de Lycisca. — Dans les jardins de Lucullus 299

19.500. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie

F. JUVEN et Cie. Éditeurs. 122, rue Réaumur, Paris

COLLECTION IN-16 GRAND COLOMBIER

Illustrée, sous couverture en couleurs

LE VOLUME, BROCHÉ : **3.50** ; RELIURE AMATEUR : **5 fr.**

Les Exploits du Colonel Gérard, par CONAN-DOYLE : nombreuses illustrations. Couverture en couleurs de E. CARRIER.

M. et Mme Lhomme, par PIERRE VEBER : illustrations de PUPPETT.

Les Deux Evêques, par ERNEST DAUDET : illustrations de E. CARRIER.

La Princesse de Lerne, par Ernest DAUDET : couverture en couleurs.

Artiste ès crimes, par OTTOLENGUI : illustrations de HEIDBRINCK.

Trilby, par G. DU MAURIER : illustrations de F. FAU.

Le Captif de Pékin, par Ch. HANNAN. illustr. de J.-B. SALMON.

Pharos l'Égyptien, par Guy BOOTHBY : illustrations de E. CARRIER.

Un Cadet de Gascogne, par RODOLPHE BRINGER : couverture en couleurs.

COLLECTION IN-18 JÉSUS

A **3** FR. **50** LE VOLUME

Journal d'une qui s'en fiche, par GYP.

Les Izolâttres, par GYP.

Souvenir d'un Prisonnier de guerre, par Désiré LOUIS.

Mémoires du chef de la Sûreté sous la Commune. par P. CATTELAIN.

Qaragouz, roman, par Jean FUGAIRON.

Des Alpes au Niger, journal d'un marsouin, par François DESCOSTES, préface d'Ernest DAUDET.

Au carrefour d'une vie, roman, par V. DEBAY.

Une tournée en Amérique, par SCHURMANN, impresario.

L'Enigme de la main, par Mme DE THÈBES. Magnifique volume sur papier vélin, avec 120 illustrations dans le texte et 9 planches hors texte. Prix : **5** fr.

19-5-00. – Tours, imp. E. Arrault et Cie.

PQ 2201 B557M4
Brisson, Jules
Melanges politiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY